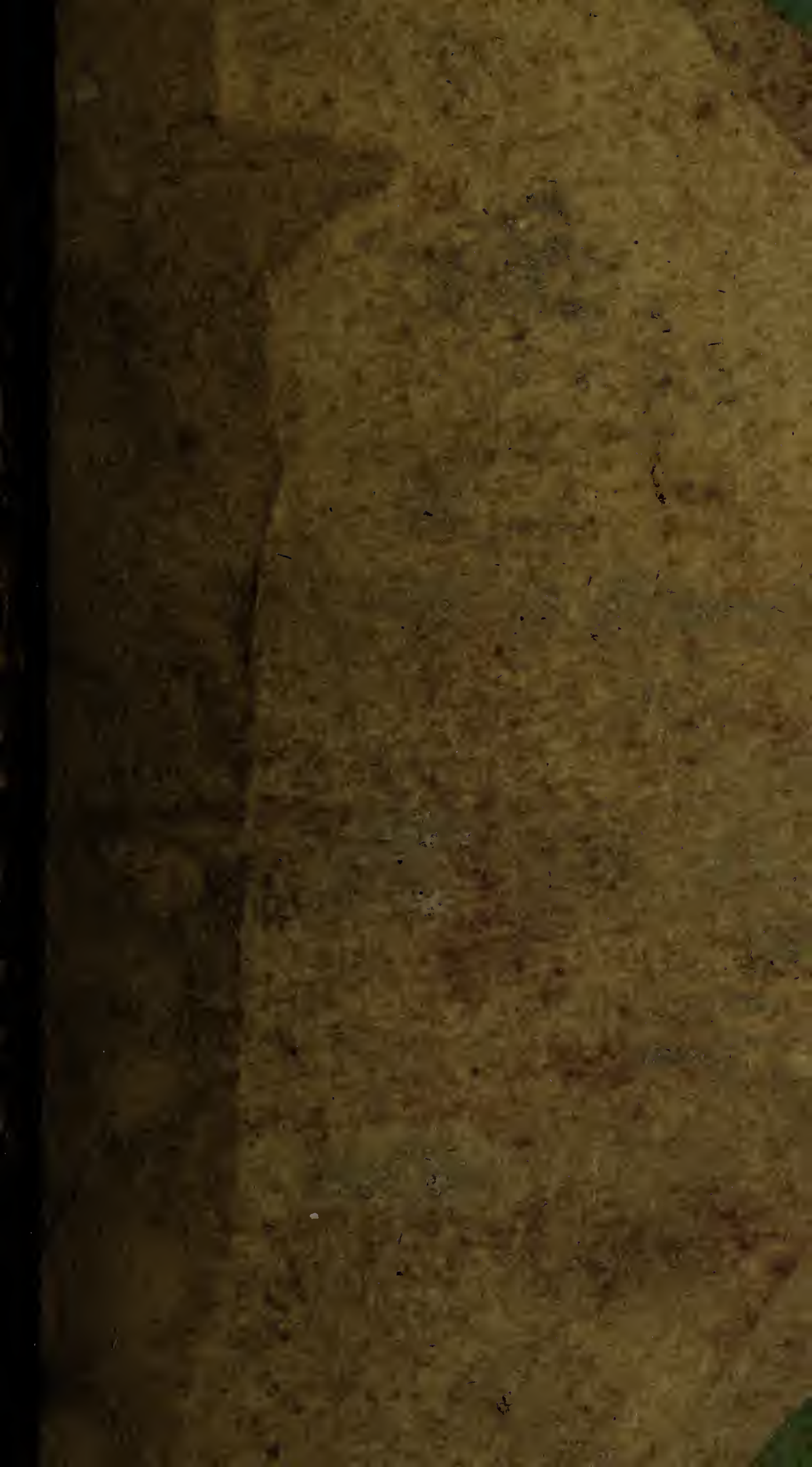


Roy-DESJONCADES





LES LOIX
DE LA NATURE.

LES LOIX DE LA NATURE,

Applicables aux loix physiques de la Médecine, & au bien général de l'humanité.

Medicinæ leges naturæ legibus debent esse consentaneæ.

Fernel. Præf. lib. 1. Therapeut.

Les loix de la Médecine doivent être conformes aux loix de la nature.

PAR A. ROY DESJONCADES, Docteur Médecin.

Tome I.

A PARIS,

Chez
- MÉQUIGNON l'aîné, rue des Cordeliers, près l'Ecole de Chirurgie.
- GASTELIER, rue Neuve Notre-Dame, n°. 18, vis-à-vis le balcon des Enfans-Trouvés.
- DUPLAIN, Cour du Commerce.
- CROULLEBOIS, rue des Mathurins, n°. 32.
- MOMORO, rue de la Harpe, près celle des Deux-Portes.



M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

IN TRINO PERFECTIO.

Fig. 1.

Anima.

ה. ד:הד.

JEHOVAH

Corpus.

Spiritus.

Fig. 2.

Calidum.

Animal.

Mineral.

Vegetal.

Siccum.

Humidum.

Frigidum.

Fig. 3

Oriens.

Zenith.

Polus Antarticus.

Polus Articus.

Nadir.

Meridies.

Septentrio.

Occidens.



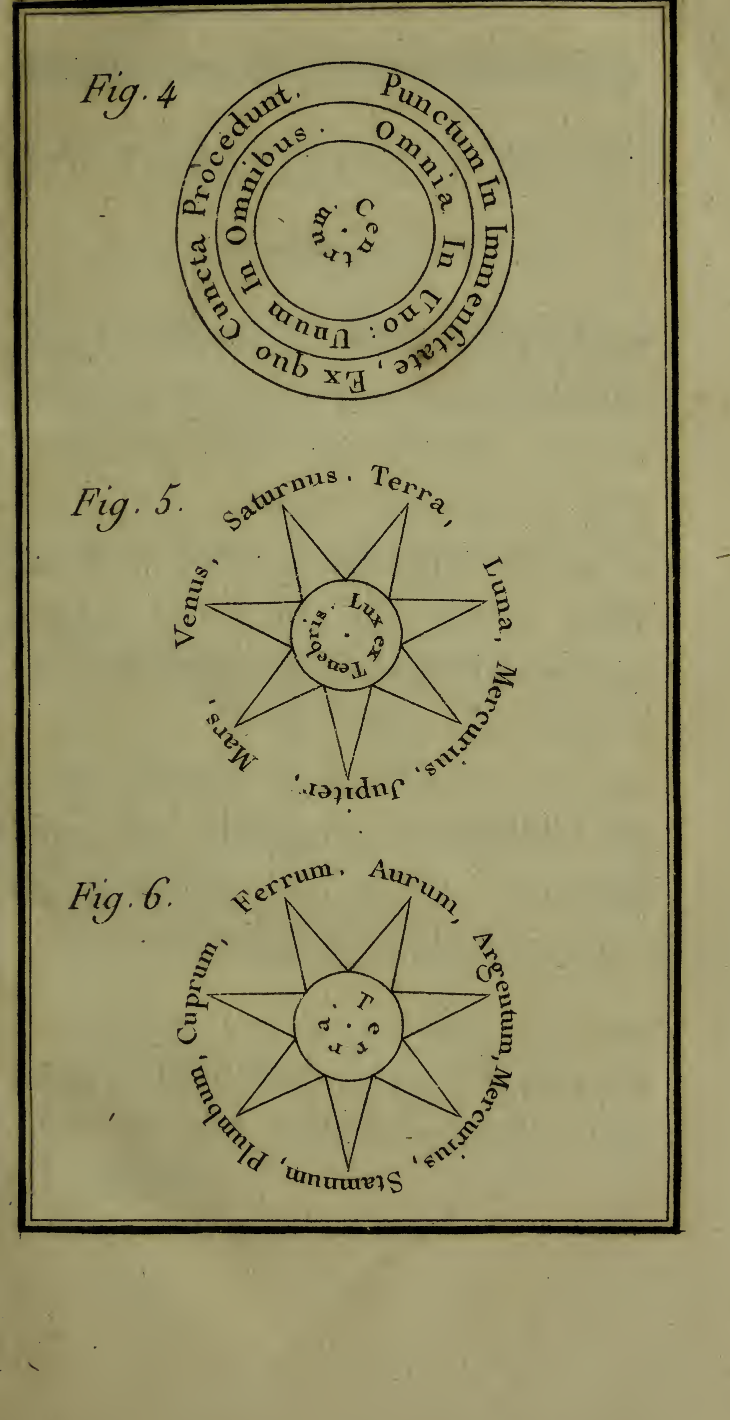


Fig. 4
Punctum In Immensitate, Ex quo Cuncta Procedunt.
Omnia In Uno: Unum In Omnibus.
Centrum.
Fig. 5.
Saturnus. Terra, Luna, Mercurius, Jupiter, Mars, Venus,
Lux ex Tenebris.
Fig. 6.
Ferrum. Aurum, Argentum, Mercurius, Stannum, Plumbum, Cuprum,
Terra.



INTRODUCTION.

Les Médecins forment entr'eux un vaste corps, dont les membres, répandus dans les quatre parties du monde, sont destinés à être par-tout sous la dépendance de la nature. C'est elle qui les a créés ses ministres par-tout où ils se trouvent. C'est donc à eux à obéir par-tout à ses Loix, et à se faire une obligation essentielle de les exécuter (1). C'est pourquoi

(1) Car, à le bien prendre, la nature est le premier Médecin des maladies; & ceux que l'on nomme Médecins, n'en

tout Médecin doit s'appliquer sérieusement à les connoître, pour n'être point exposé à les enfreindre, en prenant l'ombre pour la réalité : ce qui ne manqueroit pas de lui arriver, s'il n'étoit animé, éclairé et soutenu par les leçons puisées dans la source même de cette sage conductrice, dont il doit avoir toujours le tableau devant les yeux pour son principal objet.

Pour remplir donc les vûes que je me suis proposées, je ferai en sorte de rendre ces loix les plus palpables qu'il me sera possible, et d'établir les principes les

---

ſont que les interprêtes & les miniſtres, ſuivant Hypocrate.

Naturæ morborum medicatrix, Medicus illius interpres & miniſter.

plus propres à les caractériser (1): mais qui ne seront que l'abbrégé d'une matière immense dans laquelle on pourroit entrer, pour en faire le développement qu'il sembleroit exiger.

Je n'affecterai point ces expressions fines et recherchées, ce stile châtié et coulant, en un mot ces traits saillants et pathétiques, si capables d'aiguiser le goût pour la lecture d'un ouvrage. Ce n'est point ici une matière qui demande que l'on fasse briller les fleurs de l'éloquence, comme dans les discours académiques. D'ailleurs je sçai que la nature est toute simple, et qu'elle

(1) Non fingendum aut excogitandum, ſed inveniendum quid natura faciat aut ferat. *Bacon.*

n'a point besoin d'ornement pour se montrer, puisqu'elle est à soi-même sa plus belle parure.

Pour plus de clarté je distribuerai mon livre en deux parties. Dans la première, après avoir exposé les motifs qui m'ont engagé à le mettre aujour, et avoir fait considérer les prérogatives de la médecine, *&c.* je commencerai par traiter succintement des principes de la nature, et de l'origine de l'homme, ou du petit monde. J'examinerai ensuite les principes du sang, j'en expliquerai la composition, les qualités, les usages, les causes de son dérangement; m'attachant, en chaque occasion, à faire sentir la grande utilité de ce fluide précieux (qui est la nourriture des autres liqueurs vitales) ainsi

que les inconvénients qui résulteroient quelquefois de la trop grande diminution de sa quantité dans nos vaisseaux ; et pour le mieux prouver, je raporterai les autorités des plus accrédités Médecins, que je ferai venir à l'appui de mon raisonnement ; je donnerai ensuite un abrégé des principales connoissances qu'il convient aux candidats d'acquérir pour l'intelligence de la médecine, auquel je joindrai quelques observations sur le vice des humeurs, qui sont la source des maladies les plus ordinaires.

Dans la deuxieme partie, je démontrerai de quelle façon l'on pourroit, selon moi, guérir les fiévres de la premiere et de la seconde classe, et autres maladies en général, en retranchant de beaucoup le

nombre des saignées, et en s'en abstenant même tout à fait, dans certains cas; je ferai néanmoins remarquer ensuite les indications qui permettent et qui demandent même le secours de la phlébotomie; je dirai aussi quelques mots sur le trop fréquent emploi des opérations chirurgicales, et sur les fruits que l'on peut retirer de l'anatomie regardée comme telle, mais qui ne sont pas d'une aussi grande ressource que l'on pourroit se le promettre pour la connaissance des maladies internes. Je prouverai encore que l'accélération du pouls, dans les accès de la fiévre, n'annonce point la plus grande vitesse, mais la plus grande lenteur du mouvement circulaire du sang; et je finirai par faire appercevoir à

ceux qui voudront bien me prêter une oreille attentive, l'erreur manifeste où l'on tomberoit, en prescrivant avec outrance ces remédes que l'on appelle rafraichissants, et en défendant trop opiniâtrement ceux que l'on a coutume de nommer échauffants, laquelle méthode ne me paroîtroit guères moins contraire aux malades que des saignées poussées au-delà de leurs justes bornes.

Ceux qui entreront dans mes principes; et qui, au lieu de chercher à les déprimer, voudront bien se donner la peine de les approfondir de bonne foi, leur accorderont, j'espère, le suffrage que je pense qu'ils peuvent mériter; et peut-être reconnoîtra-t-on, à la suite des tems, les avantages d'une

conduite que ces mêmes principes ont toujours soutenue avec succès. Mon objet n'est pourtant point qu'ils fassent loi dans l'esprit de mes Confrères ; il y auroit trop de prévention et de témérité de ma part de vouloir m'ériger en législateur, ou en réformateur de la médecine ; mais je veux seulement faire observer à mes lecteurs, qu'appuyé sur les principes que je mets en avant, et en suivant les régles que j'ai prises dans leur propre fonds, j'ai fait des cures aussi nombres que surprenantes. Ma profession m'oblige d'en rendre compte à la postérité. Malgré cela, qu'ils ne regardent, s'ils veulent, les assertions, répandues dans ce traité, que comme une hypothèse, qu'ils seront toujours libres ou de rejetter, ou d'admettre.

Je m'efforcerai du moins, autant qu'il sera en moi, de démêler le vrai d'avec le faux; mais si, malgré les soins que je prendrai, pour expliquer les choses avec netteté, il se trouvoit, par hasard, quelques endroits ou obscurs, ou erronés, je prie les vrais sçavans de me gratifier de leurs lumières, et d'y joindre ces sentimens honnêtes et équitables que l'indulgence et l'impartialité ont coutume de dicter. *Personne n'échappe à l'erreur : serois-je le seul homme infaillible?* disoit M. Defontenelle. J'ai sûrement bien plus de raisons que n'en avoit cet illustre académicien, pour me méfier de moi-même, et me tenir sur mes gardes, pour ne pas me précipter dans des piéges encore plus à

craindre que ceux que je voudrois faire appercevoir aux autres. Si je me trompe, la découverte de ma méprise fera peut-être découvrir quelque route nouvelle, qui pourroit conduire à quelque chose d'utile pour la médecine : car souvent nous voyons la vérité se placer à côté de l'erreur. Et il n'est pas rare non plus de voir que ceux qui se croient très-voisins de celle là, en sont quelquefois bien écartés. Pour moi j'aimerois beaucoup mieux céder de bonne grace à ceux qui sont en état de me juger, que de conserver avec opiniâtreté des sentiments que je n'aurois pas droit de soutenir ; je n'ai eu d'autre intention, en composant cet ouvrage, que de chercher à m'instruire moi-même, et de concourir

au bien de l'humanité, en faisant part de mes observations à ceux qui sont chargés d'en prendre les intérêts ; et de pouvoir entrer avec eux dans le chemin qui conduit à la connoissance de la vérité (1), de laquelle je désirerois du moins de m'approcher, si je ne suis pas assez éclairé pour arriver tout à fait jusqu'à elle (2) : car, il faut

---

(1) L'on ne doit pas prendre ici le terme de vérité d'une façon générique. Je n'ai pour objet que cette vérité qui éclaire & dirige le Médecin dans l'exercice de ſa profeſſion, relativement aux maladies dont il ſe charge d'entreprendre la cure.

(2) Eſt veritas inveſtiganda, quam etiam ſi non aſſequamur omninò, tamen propiùs quam nunc ſumus, ad eam perveniamus. *Galenus.*

en convenir, la médecine, comme je le dirai plus loin, est la plus étendue de toutes les sciences; mais cependant quand on posséde avec une certaine supériorité les loix de la phisique, tirées de la nature même, on s'ouvre peu à peu l'entrée aux desseins de cette dernière, et l'on se fraie enfin une route qui nous fait avancer à grands pas vers la perfection de l'art des traitemens (1). C'est alors qu'on a la facilité de sonder à fond ce terrein médecinal

---

(1) De rebus itaque Medicis bene meretur ille qui Hippocratis, cæterorumque medicinæ parentum veſtigiis inſiſtens.... ſolius naturæ ſtudioſus, leges medicinæ tanquam naturæ leges habet.

M. Gauthier dans ſa théſe du 7 janvier 1762.

pour en arracher la racine productrice de toute erreur, capable de nous faire broncher dans la longue carrière que nous avons à parcourir. C'est alors encore qu'on se met à portée de distinguer la bonne pratique d'avec celle qui seroit mal entendue, et qui étant condamnée d'avance par la nature, ne pourroit manquer d'être plutôt opposée que favorable au rétablissement de la santé, qui est un trésor précieux, dont la possession nous met à même de goûter l'assaisonnement essentiel des agrémens de la vie : car, dans le fait, la vie ne consiste qu'à jouir de la santé (1).

---

(1) Non eſt vivere, ſed valere, vita.
Martial. L. 6. Ep. 70.

Ce n'est point une critique ni contre la médecine, ni contre ceux qui professent un art aussi distingué, et aussi salutaire au genre humain, à laquelle je me laisserois aller. Il faudroit que je fusse bien ingrat, puisque c'est à la médecine que je suis redevable des connoissances dont mon esprit s'est, pendant tant d'années, nourri dans son propre sein ; et que c'est d'elle encore que je tiens cette satisfaction, pour ainsi dire, voluptueuse, que j'ai tant de fois ressentie dans le cours des observations que j'ai faites, à la clarté de son flambeau, et qui m'a procuré le plus doux bonheur de ma vie. C'est uniquement un ouvrage de ma profession que j'ose présenter au public, qui

ne doit pas m'en sçavoir mauvais gré, puisque je le lui offre comme un gage de mon sincère attachement pour lui, et qu'au surplus il ne contient que des motifs vraiement patriotiques, qui seront toujours en correspondance avec les intentions de tous ceux qui composent la société universelle.

J'ai examiné les choses en médecin et en philosophe, qui désirant de connoître la nature, s'est étudié sérieusement à la chercher dans sa source et ses vrais principes, pour pouvoir, de l'infaillibilité de ses dogmes, tirer des conséquences justes, et en faire ensuite l'application à la médecine.

Voici le sujet de la question, qui fait le fondement de la cause

à décider : *faut-il entreprendre le traitement des maladies par des ſaignées ſouvent répetées, ou faut-il être fort réſervé à cet égard?*

Pour moi, je pancherois volontiers pour cette dernière assertion; car les observations que j'ai faites, jointes à une expérience de plus de trente ans, qui ne s'est jamais démentie, me porteroient à croire, et à conclure qu'il faut peu saigner.

Il y a plus; conformément aux principes que je vais établir dans le cours de ce traité, il seroit à souhaiter que l'on pût tenter toutes les guérisons quelconques sans le secours de la phlébotomie : projet toutesfois que dans les circonstances présentes, il n'est guères possible de remplir, attendu qu'il

est des cas pressants, où l'on ne peut pas vraisemblablement se dispenser de recourir à l'ouverture de la veine, et même de réitérer quelquefois cette opération. C'est ce que je soumets au jugement de tous les habiles Médecins, capables de me diriger, et de m'applanir là-dessus une voie qui me mène, avec sûreté, au port du rétablissement des malades, et qui puisse, à l'avenir servir de guide fidelle à tous ceux qui voudront, par état, fixer leur vûe sur l'immensité de la sphère médecinale.

Mais qu'il me soit cependant permis de représenter que ce n'est qu'en en appellant au tribunal de la nature, et qu'en entrant dans son conseil, que l'on entendra

l'arrêt irrévocable qui doit fixer nos décisions ; et que c'est à elle seule de le prononcer en dernier ressort.





LES LOIX DE LA NATURE,

Applicables aux Loix phisiques de la Médecine, & au bien général de l'humanité.

CHAPITRE PREMIER.

DES motifs de cet ouvrage, & des prérogatives de la Médecine, précédées de quelques avertissements donnés à ses candidats sur les beautés & les mistères de la Nature, & sur les difficultés qu'il y a d'en acquérir les hautes connoissances.

JE voudrois, si cette entreprise n'étoit point au-dessus de mes forces, peindre

ſi bien le tableau des Loix naturelles & le rapport qu'elles ont avec celles de la médecine, qu'aucun Médecin ne fût jamais expoſé à s'y méprendre, après les avoir exactement conſidérées; mais, pour remplir cet important objet, il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'auteur plus diſert, plus accrédité & plus perſuaſif, que je ne pourrois être, m'aidât à faire tomber le voile qui couvre les erreurs du préjugé, & à développer clairement les ſuites fâcheuſes que ce tiran des eſprits, ce dangereux ennemi de la vérité pourroit entraîner après lui. C'eſt comme un levain dépravé, dont l'influence s'inſinuant une fois dans la région de l'eſprit humain, ſeroit dans le cas d'y graver une empreinte ſi profonde, que pluſieurs ſiécles ne viendroient peut-être pas à bout de l'effacer.

Il n'eſt guères de Médecins qui ne conviennent unanimement que, quiconque, dans le traitement des maladies, s'écarteroit des Loix dont il s'agit, ne pourroit

pas prétendre au glorieux titre de confervateur, ou de reftaurateur de la fanté, vû qu'il y auroit à craindre de fa part que fa méthode alors ne dérangeât fouvent la difpofition des deffeins de la nature, qui ne tendent qu'à fortifier le point d'appui de notre confervation.

C'eft pour prouver à mes lecteurs combien je refpecte l'autorité de ces mêmes loix, que j'entreprends de préconifer, lefquelles font comme une mathématique générale, qui dirige toutes les opérations de la nature, & combien j'en appréhende jufqu'à la moindre infraction, que je me fuis hafardé, quoique je ne faffe pas grande époque parmi les célébres Médecins de cette capitale, de tracer ici le plan de mes réflexions, & de mettre quelque chofe du mien. L'ingénuité avec laquelle j'exprimerai mes fentiments, pourra peut-être inviter ceux, dont le naturel fenfible leur parle en faveur de l'humanité, à leur accorder quelqu'attention. Ce fera principalement aux Mé-

decins connoiſſeurs à les peſer à la balance de l'équité, & à leur aſſigner leur juſte valeur.

Si j'interroge un homme d'eſprit, dont le nom a beaucoup éclaté, il me répondra avec un auteur qu'il fait parler, que « les gens qui penſent comme il faut, » ont toujours ſenti que le plus grand » plaiſir, & le plus pur que l'on puiſſe » goûter en ce monde, eſt celui que l'on » reſſent en ſe rendant utile à la ſociété... » & celui qui ne s'emploie pas, dans » tout ce qu'il peut, pour le bien gé- » néral, ſemble ignorer qu'il eſt autant » né pour l'avantage des autres, que pour » le ſien propre. »

C'eſt ce même motif qui m'anime, me preſſe & me détermine. C'eſt la conſervation de mes ſemblables, qui affecte la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt en un mot un intérêt particulier, qui, m'entraînant vers le bien général, m'a fait ſurmonter toutes mes indéciſions : car, je l'avoue, j'ai balancé long-tems à me charger

d'une entreprise de cette nature. Mille objets embarrassants se sont présentés à mon imagination, quand j'ai envisagé la carrière scabreuse où j'allois m'engager, & où j'entrevoyois des travaux dont les difficultés sembloient devoir m'effrayer d'avance. Mais j'ose me flatter que ceux qui sont éclairés sur les principes de la médecine, lâchant l'essor à leur condescendance pour moi, soutiendront mon courage, & me rendront au moins la justice que la rectitude de mes intentions réclame auprès d'eux.

Au surplus, le bien de l'humanité ne doit-il pas prévaloir & l'emporter sur bien des considérations? Si dans mes recherches j'avois découvert quelqu'erreur, qui pût lui être préjudiciable, ne suis-je pas obligé de proposer les moyens de l'en garantir? Le Médecin n'est-il pas comme la sentinelle & le surveillant de la vie & de la santé? N'est-ce point à lui à crier pour avertir des maux dont l'une & l'autre pourroient être menacées? Ne

feroit-il pas repréhenſible , par ſon ſilence, envers la divinité, qui lui demanderoit compte de la vie de chaque homme qui périroit par ſa faute (1)? N'en feroit-il pas regardé comme l'homicide, s'il ne détournoit point de deſſus lui le danger (2)?

Ce n'eſt donc point un eſprit inquiet & turbulent, & encore moins une envie de contrarier mes confrères, qui me portent à la tentative de mon projet dans le deſſein de m'établir un nom aux dépens du leur. Non aſſurément. Mon cœur, toujours marqué pour eux au ſeau de l'amitié fraternelle, ne ſçait point admettre des impreſſions ſi oppoſées au ſentiment ; exempt de toute partialité & de tout artifice dans mes diſcours, je ne

---

(1) Quod ſi ſpeculator viderit gladium venientem, & non inſonuerit buccinâ, veneritque gladius, ſanguinem populi de manu ſpeculatoris requiram. *Ezechiel*, *C. 36. v. b.*

(2) Perdit qui non ſervat. *Eraſm.*

cherche

cherche qu'à faire, avec franchiſe, l'expoſition de mes idées, d'après de ſérieuſes réflexions, des épreuves ſi ſouvent & pendant ſi long-tems répétées; & qu'à déſabuſer, s'il eſt poſſible, quelques candidats, qui, ſéduits par l'illuſion, pourroient s'attacher à quelque doctrine qui ne ſeroit appuyée que ſur de faux principes, & ſe mettroient dans le cas, au grand préjudice des malades, de renverſer les loix ſacrées de la nature.

Ce qui pourroit, entr'autres choſes, donner lieu à ce renverſement, ce ſeroit, à ce que je penſe, l'excès des ſaignées & celui des rafraichiſſants; mais non pas leur uſage appliqué à propos, ſuivant les différentes phaſes des maladies.

Pour moi, j'ai enviſagé, pour ainſi dire, dans tous les ſens, cette méthode de beaucoup ſaigner & de beaucoup rafraichir; j'en ai vu faire, depuis bien des années, & dans différens pays, l'application à bien des ſortes de maladies, mais je me ſuis apperçu qu'elle n'a tourné que

trop ſouvent au déſavantage des malades ſur qui on l'exerçoit trop ſtrictement.

C'eſt ce qui m'a engagé à faire des recherches plus particulières & plus exactes, pour tâcher d'en pratiquer quelqu'autre qui eût le plus de convenance qu'il ſeroit poſſible avec les beſoins de l'humanité. J'ai bien ſenti alors que, malgré la préſomption, où j'étois auparavant, d'avoir acquis quelque capacité dans ma profeſſion de Médecin, il me falloit, pour m'avancer vers mon but, fouiller plus avant que je n'avois fait dans le fonds de la nature, & prendre mon eſſor vers les reſſources & les merveilles qu'elle ſe plaît à expoſer continuellement à la vue des humains curieux de l'approfondir. « Eſt-il rien de plus délicieux, » (dit un homme de lettres fort heureux » dans ſes expreſſions) que de pouvoir » jouir de la nature & ouvrir ſon ame » aux objets enchanteurs qui la décorent? » Quelle ſource inépuiſable d'agrémens » qui nous rend ſenſibles à ſa beauté, à

» ſon ordre & à ſon harmonie ! » (1) & l'on peut dire encore avec M. Pluche que » la nature eſt le plus ſçavant & le » plus parfait de tous les arts propres à » cultiver la raiſon, puiſqu'elle renfer- » me à la fois les objets de toutes les » ſciences (2) : » auſſi plus on eſt près de la nature, plus on eſt à portée de la ſuivre dans ſes détails, plus on apperçoit à ſon aiſe cette ſcène changeante de la variété de ſes merveilles, & plus notre eſprit s'entretient dans le doux plaiſir dont elle-même l'a pénétré.

J'ai donc cédé à une impulſion auſſi preſſante, & je m'applaudirai toute ma vie du ſacrifice que j'ai fait de ma prévention. Oui, c'eſt dans le ſein de cette intelligente mère que j'ai fait les découvertes les plus ſatisfaiſantes, & que j'ai

---

(1) *M. Mercier, dans ſon diſcours ſur le bonheur des gens de lettres.*

[2] Spectacle de la Nature, dans la préface.

puiſé des leçons bien ſupérieures encore à celles que j'avois appriſes ſur les bancs de l'école, & dans la fréquentation des plus célébres hôpitaux. Auſſi quand on met en paralèlle les leçons de la nature avec celles que nous apprenons dans nos claſſes, il eſt aiſé de voir que l'on ne trouve pas toujours dans celles-ci une clarté ni ſi étendue, ni ſi attrayante que dans les premières. C'eſt la nature effectivement qui répand dans notre ame des notions qui peu à peu éclairent notre marche, & nous fait éviter les écueils contre leſquels, ſans ſon ſecours, on pourroit échouer. C'eſt elle encore qui nous dévoile des vérités qui paſſent ſouvent pour un paradoxe vis-à-vis ceux qui n'élevent pas leurs idées au-deſſus du commun des hommes. C'eſt pourquoi les étudians qui s'appliquent ſérieuſement à leur état, & qui s'empreſſent d'agrandir leurs connoiſſances, font un progrès bien plus rapide par la ſuite des tems, qu'ils n'avoient fait ſous leurs Profeſſeurs tant

habiles qu'on les ſuppoſe. D'ailleurs les Profeſſeurs ne peuvent pas tant leur en apprendre qu'ils en ſçavent eux-mêmes. De plus, les candidats ſont ordinairement jeunes, quand ils viennent ſur les bancs ; & leur eſprit ne ſe développe bien que par la maturité de leur génie, par une étude encore plus profonde, & par une pratique réfléchie & long-tems continuée.

Ainſi ils ne feront pas fâchés, j'eſpère, que je les exhorte à la recherche du fil ſecret qui conduit aux miſtères cachés de la nature ; s'ils en ſont une fois munis il leur facilitera les moyens de ſe garantir d'un dédale d'erreurs où ils feroient en riſque de s'engager, s'ils n'étoient conduits par les mains de cette clair-voyante directrice.

Mais, quelque ſoit le cas qu'ils feront de mes avis, pour ſe perſuader combien peu aiſément la nature ſe laiſſe aborder, qu'ils ſe la repréſentent placée ſur une montagne eſcarpée,(comme l'expoſe à peu

près un philoſophe anonime) le ſentier qui y conduit eſt étroit, & le bas de la montagne eſt environné d'un mur épais & bien fortifié, dans lequel il n'y a qu'une porte, & c'eſt la nature ſeule qui en a la clef.

Ceux donc des étudiants qui ne connoîtroient point ce ſentier, ou qui ne le ſuivroient pas juſqu'où il aboutit, ignoreroient la porte dont la nature leur préſente l'entrée ; ſi cette porte leur étoit inconnue, comment parviendroient-ils à la connoiſſance de la nature ? S'ils ne connoiſſoient pas celle-ci, comment ſçauroient-ils ſes intentions pour s'y conformer ? S'ils ne s'y conformoient point, ne s'expoſeroient-ils pas chaque jour à fauſſer la régle ou l'équerre qu'elle met entre les mains de la médecine pour la diriger dans le plan de ſes travaux ? s'ils la fauſſoient cette régle, pourroient-ils ſe promettre des guériſons aſſurées ? Abandonnés plutôt à leur impéritie, à combien de mépriſes, à combien de fautes de

lèze humanité ne ſeroient-ils pas en butte? C'eſt un arrêt porté, que, quiconque, ſans la clef de la nature, voudroit entrer dans l'intelligence des ſciences médecinales, ſeroit en danger de s'égarer à chaque pas (1): car, comme s'énonce Riolan, » un Médecin dépend entièrement de la » nature, c'eſt elle qui donne le premier » branle au remède qu'il preſcrit. »

Non, il ne peut y avoir de vraie médecine que celle qui tire ſa ſource de la nature, puiſque c'eſt la nature qui eſt le tipe de la médecine. On auroit beau parcourir toutes les branches de cette ſcience, les analiſer, les diviſer & les ſubdiviſer même, elles viendront toujours aboutir au tronc de la nature.

C'eſt pourquoi, ſi nous déſirons enviſager la médecine dans ſon véritable point de vue, ne nous conformons pas trop

---

[1] Fruſtrà laborat, qui ſine cognitione naturæ ad labores medicinæ porrigit manus.
Theatrum chimiæ.

aveuglément à l'exemple de quelques auteurs qui, ayant voulu à leur gré, & au désaveu de la nature, réduire ses loix en différens sistêmes hétéroclites, embrouillés, & pour ainsi dire, inextricables, & dans lesquels on ne sçait à quoi s'en tenir ni sur quoi statuer, se sont enveloppés dans leurs raisonnemens d'un nuage dont l'obscurité a été impénétrable non-seulement aux candidats, mais encore à ceux qui se sont familiarisés avec les connoissances médecinales. On ne doit pas toujours mesurer la nature au compas de son génie, & c'est un chef-d'œuvre de l'art pour un médecin, que de sçavoir se renfermer dans les bornes qu'elle lui prescrit. La nature est simple dans ses opérations les plus merveilleuses, mais admirons néanmoins combien, malgré cette simplicité, elle y sçait faire régner une grande harmonie, un concert si beau, si juste & si parfait!

Ce sentier allégorique, dont je viens de parler, n'est pas, j'en conviens,

acceſſible à tous les candidats indifférem-
ment. La nature ne les fait pas tous ſes
proſélites. Ses ſecrets ſont en effet ſi dif-
ficiles à pénétrer ! C'eſt un travail qui ne
peut être bien exprimé que par ceux
qui ſont arrivés juſqu'au ſanctuaire de
ſes tréſors. C'eſt ce qui a fait dire à un
Médecin (1) que « les principes de la
» nature ſont ſi cachés, que la raiſon
» humaine ne peut pas toujours ſe flatter
» de les approfondir. » Ce qui ſe rap-
porte encore à ce qu'a déclaré [je ne me
ſouviens plus quel auteur] en diſant que
« la nature a de certaines profondeurs
» auxquelles toutes les expériences des
» philoſophes & toute la ſagacité de
» l'eſprit humain n'ont encore pû attein-
» dre. » Ajoutons de plus ici la penſée
d'un docte abbé qui s'explique de la ſorte :
« La ſcience des choſes naturelles a été
» toujours l'occupation des ſages de tous

---

[1] *Vandale, docteur en médecine, Hiſtoi-
re des Oracles.*

» les tems, mais elle eſt demeurée ſou-
» vent obſcure (1). »

Je n'irai pas cependant pour montrer les grandes difficultés que l'on trouve à acquérir les connoiſſances de la nature, & décourager les étudians, faire comme Rabbi Kapol-Ben Samuel qui voulant annoncer la profondeur de ſon ſçavoir, preſqu'indévelopable, ſelon lui, a intitulé ſon livre : *la Profondité des Profondités & de toutes choſes difficiles.*

השק דארלאיבם יקימע יקימע

ahmouq ahmonquim vecol deuar quaschah (2).

Il faut bien de l'étude & bien des recherches pour devenir un parfait médecin. On doit s'adonner à cette ſcience dès ſa

---

[1] *M. l'abbé Geneſt, dans ſes Principes de Philoſophie, au commencement de la préface.*

[2] Ce livre a été imprimé à Cracovie, l'an 358, ſelon la ſupputation mineure des Juifs, qui répond à l'an de grace 1498.

jeuneſſe, & ne l'embraſſer décidément qu'après s'être ſenti des diſpoſitions bien marquées pour elle : car ce ſeroit, ſuivant l'axiome vulgaire, un puits bien peu avantageux que celui où on ſeroit obligé de porter de l'eau. « La connoiſſance de » la médecine, comme l'a avancé un » Médecin Hollandais (1), ſe produit » de la même manière qu'une jeune » plante croît dans la terre. Notre eſprit » naturel en eſt le champ, [& il faut qu'il » ſoit fertile par lui-même] les leçons » des maîtres ſont la graine, & l'ap- » plication à l'étude eſt l'air qui donne » la nourriture & la vie à la plante & le » tems murit le fruit. » Auſſi quelle eſtime ne méritent point les Médecins ſçavants ! le noble courage dont ils ont toujours été ſoutenus, & qui les a enfin amenés à ce dégré d'élévation, doit sûrement avoir grande part à nos éloges &

---

[1] *Béewerwik, Médecin de la ville de Dodrecht.*

exciter dans les jeunes Médecins une vive émulation à marcher ſur leurs traces, à s'inſtruire, à leur exemple, des expédiens les plus aſſurés pour pouvoir arriver au même but & ſe rendre, en tout points, orthodoxes aux dogmes de la véritable médecine.

Mais pour plus de certitude & pour ſe prémunir contre les erreurs, où ces derniers pourroient tomber, dans les commencemens de leur pratique, qu'ils appellent à leurs ſecours les lumières & les ſages conſeils des habiles maîtres de l'art, dont j'ai moi-même tiré, en tant d'occaſions, des avantages les plus ſignalés.

Ce ſont entr'autres MM. les Cenſeurs Royaux, ces Médecins d'élite, dont le ſçavoir auſſi étendu que ſolide les met encore bien au deſſus de la grande réputation qu'ils ſe ſont faite, qui doivent être regardés comme les dépoſitaires de l'honneur & du ſuccès de la médecine, puiſqu'ils ſoutiennent ſi éminemment le

légitime choix que l'on a fait d'eux, pour paſſer à la pierre de touche de leur expérience, & épurer, au creuſet de leur génie, les ouvrages des auteurs qui écrivent ſur les matières médecinales. On chérira toujours le nom & la mémoire de ces zélés ſcrutateurs de la nature, qui perçant & ſurmontant les ténèbres de la prévention & des préjugés, combattent généreuſement les abus de toute mauvaiſe méthode qui pourroit ſe gliſſer dans le corps de la médecine, & devenir une pierre d'achopement au progrès d'un art auſſi ſalutaire à l'humanité. On peut leur attribuer bien à propos ce que cet auteur que j'ai cité déja, a ſçu tourner ſi joliment en faveur des gens de lettres. » Peignons les, dit-il, ces hommes ani- » més d'une noble émulation qui.... ont » applani les chemins qui menent aux » grandes découvertes.... Ils fixent cette » vaſte étendue de l'univers, cette im- » menſe nature, l'ame.... & la mère des » talens.... Ils ſentent que ſes dons, les

» ſeuls biens véritables, ſont la ſanté....
» ils [la] ſondent enfin cette nature....
» & ſont comme le point d'appui, où
» viennent ſe réfléchir ſes diverſes mer-
» veilles.... En un mot ils ſont donnés à
» l'humanité pour [ſa conſervation] &
» ſon bonheur (1). »

Mais cependant n'éloignons pas de la claſſe de MM. les Cenſeurs la majeure partie des Médecins qui compoſent les facultés de France, ſur-tout celle de la capitale, & diſons que ces hommes, diſtingués dans leur profeſſion, après avoir pénétré avant dans le ſiſtême du corps humain, & puiſé eux-mêmes dans les ſources fécondes de la nature, ſe ſont élévés à la haute région des principes de leur art, & ont établi ſur eux les régles d'une conduite éclairée qu'ils ont tirées de leurs exactes recherches. Enfin c'eſt le concours des lumières de tous nos

---

(1) *M. Mercier, ſur le bonheur des gens de lettres.*

habiles Médecins, qui a répandu ſur la république médecinale tout l'éclat dont elle jouit, & qui procure à l'humanité tous les ſecours qu'elle en reçoit journellement; & les traits, qui en ſont réfléchis, ont d'autant plus de force, qu'ils ſont comme concentrés dans un corps que les monumens de ſon antiquité, que les hommes les plus célébres par leur grande capacité qu'il a produits, que les Princes, les Rois, les Empereurs même qui l'ont protégé, & s'y ſont de plus attachés par état (1), l'ont toujours rendu illuſtre & reſpectable.

Que l'on parcoure, ſi l'on veut, les faſtes de la médecine, ils ſe réuniſſent tous pour mettre le ſceau de l'autenticité aux prérogatives qui doivent ſervir d'ornement à ſa gloire.

La médecine eſt un art dont les hommes

---

(1) Pline rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de deſſéquer eux-mêmes des cadavres.

ne peuvent ſe paſſer. Rien n'eſt plus cher que la vie, & il n'y a ni richeſſes, ni honneurs qui puiſſent contrebalancer le tréſor de la ſanté. Ainſi il y a tout lieu de croire que les commencemens de la médecine remontent juſqu'aux premiers âges du monde, & que ſa durée n'aura de bornes que l'étendue des ſiécles. Sans doute que dès les premiers tems les habitans de la terre ſe ſont appliqués, par préférence, & par un intérêt particulier pour leur propre vie, à une ſcience qui leur indiquât les moyens de *conſerver leur ſanté, de les préſerver des maladies futures, & de remédier à leurs maladies préſentes :* trois principaux objets qu'ils n'ont jamais dû perdre de vue. C'eſt pourquoi Ariſtote dit avec juſtice que » l'art, ſans » lequel les hommes ne ſçauroient vivre, » a dû avoir été trouvé le premier. » Ne doit-il pas auſſi être le plus recommandable ? *Un ſculpteur travaille ſur la pierre ou ſur le bois*, a dit un docteur ; *le*

ſerrurier ſur le fer, le peintre ſur la toile, l'orfévre ſur l'or & l'argent, mais combien, continue-t-il, *le corps humain n'eſt-il pas encore plus précieux ! ſi l'on a tant vanté autrefois un Apelles, un Praxitelle, & depuis un Michel-Ange,* quelle eſtime ne mérite pas un médecin qui réuniſſant en ſoi la probité, le ſçavoir & l'expérience, a le talent de donner & de conſerver la ſanté au plus parfait de tous les êtres qui aient été créés ſur terre !

Mais que cet art d'être le reſtaurateur & le conſervateur de la ſanté des humains eſt étendu ! la médecine eſt en effet une mer bien vaſte & bien profonde, comme l'a dit le médecin Jean Damaſcène. Elle comprend bien plus d'objets que ne fait chacune des autres ſciences. Beaucoup d'autres arts ont leur ſphère qui les borne, & les empêche d'aller plus avant ; mais la médecine ne connoît point pour ainſi dire, de limites. Non-ſeulement elle embraſſe les humanités, la logique, la

métaphiſique & notamment la phiſique, qui eſt ſon principal point de vue; mais encore toutes les parties qui ont rapport à celle-ci, comme les mathématiques, les loix du mouvement, la ſtatique, l'hydraulique, l'optique, l'étude du ciel, la minéralurgie, la chimie, l'anatomie, la botanique, l'agriculture, l'hiſtoire naturelle, la pyrotechnie, les diverſes expériences électriques, pneumatiques, & toutes les autres quelconques : de ſorte que tout ce que la philoſophie peut trouver de remarquable depuis le centre de la terre juſqu'à la voûte des cieux, ou pour avoir plutôt dit, l'anatomie de l'univers, eſt un objet proportionné à ſes connoiſſances. *Elle marque de ſon ſceau tout ce qui s'y paſſe de bon & d'utile aux hommes*. Les Princes, les Rois même ſur leur trône ne peuvent ſe diſpenſer de ſon ſecours.

Elle porte ſon domaine encore plus loin. Les facultés de l'âme ne peuvent pas même s'affranchir de ſes régles; & elle vient, en quelque manière, au ſoutien

de la religion, en rapprochant ses préceptes de ceux que cette même religion a établis pour le bien & le bon ordre de la société ; car la médecine, à son imitation, met comme un frein aux mouvemens du corps & de l'esprit. Elle réprime les inclinations vicieuses. Elle s'oppose au torrent des passions effrénées. Elle démontre que l'abus des plaisirs & même des meilleures choses se tourne contre nous mêmes, & peut devenir un mal véritable. Elle prêche la tempérance, & donne des conseils salutaires pour éviter toutes sortes d'excès capables d'influer sur la constitution de l'économie animale, & la faire avancer vers sa destruction. Enfin répetons avec un ancien Médecin aussi sincère qu'éclairé : » que la dignité » de la médecine est élevée ! que son » étendue est vaste ! (1). »

---

(1) Magna est medicinæ majestas ; magna ejus amplitudo.
Bernard. Penotus, Aquitanus, Medicus.

Cependant, malgré la multitude & la variété des ſpéculations ſur leſquelles la médecine ſe répand, elle a ſes loix primordiales comme la Juriſprudence a les ſiennes. Celles-ci ont pour objet la droiture, la concorde & l'équité qui doivent régner entre les concitoyens; & les loix de la médecine, qui ſont les mêmes que celles de la nature, n'ont d'autre but, à l'inſtar des précédentes, que de maintenir la régularité, le bon ordre & l'uniformité que la nature exige dans le plan de ſes opérations pour la conſervation des eſpèces humaines; & conſéquemment d'écarter le trouble qui pourroit en déranger la juste ſymmétrie. Il appartient ſur-tout aux Médecins qui réuniſſent à une longue expérience une ſaine physique & une étude réfléchie des vrais principes de la médecine, de ſentir l'importance & la force de ces ſages loix. Ainſi on peut regarder la médecine comme une républîque, qui a ſes régles & ſes conſtitutions générales, ſuivant leſ-

quelles elle ſe conduit. Elle a auſſi ſes tribunaux, où ſiégent des arbitres, des juges intégres & pénétrans, qui décident des talens d ſes néophites, & qui non ſeulement les aident de leurs ſages conſeils, mais répandent encore ſur leurs études une portion de la lumiere dont ils ſont eux-mêmes éclairés. Il eſt donc du devoir de ces nouveaux initiés de ſe mouler ſur l'exemple de ces hommes célébres, dont les leçons & les écrits conſervent & conſerveront pour le tems à venir, tout ce qu'il y a de plus utile aux beſoins de l'humanité.

En conſéquence de tout ce que je viens d'expoſer, on ne peut pas disconvenir que la médecine ne ſoit, comme une ligne d'aplomb, appuyée ſur une baſe ſolide, & ſur laquelle un Médecin peut porter ſes pas avec ſûreté, ſi toutesfois il ſçait les y poſer avec prudence. C'eſt de quoi nous a aſſuré un ſçavant Médecin Anglais dans ſon Traité de l'origine & de

la Nature du ſang (1). Or, cette baſe, qui la ſoutient, eſt comme le point central où ſe raſſemblent les principes invariables de la nature, & où ils ſe touchent le plus immédiatement. Conſéquemment la médecine n'eſt pas, (comme plusieurs perſonnes l'ont cru & le croient encore) une science conjecturale, & comment le ſeroit-elle? N'eſt-elle pas l'interprête & l'imitatrice de la nature? N'eſt-ce pas avec le flambeau de celle-ci qu'elle examine le ſyſtême de l'univers & de l'homme? Les principes de la nature ne ſont-ils pas par-tout les mêmes? & peuvent-ils s'écarter de leur immutabilité intrinſéque? Un Médecin qui les connoît à fond, & qui avec cela ſçait ſaiſir les cauſes des maladies, & analiſer les remédes qui

(1) Oſtendendum (inquit) certiſſimis medicinam niti baſibus, & non lapſuris, modò cautè progrediatur, passibus incedere.

Joan. Beth. Medic. doctor Regis Medicus ordinar. & colleg. Londini ſocius, in præfat.

conviennent à chacune d'elles, ne peut guères s'égarer. Si ces trois objets lui étoient inconnus, il ne pourroit pas se glorifier du titre de Médecin; & si, dans la grande quantité des Médecins, il en étoit quelques-uns qui tombassent dans quelqu'erreur, ce ne seroit pas à la médecine à qui il faudroit s'en prendre. Elle ne doit point être accusée des fautes du plus petit nombre de ceux, qui pourroient devenir hétérodoxes à ses préceptes. D'ailleurs l'ignorance de quelques hommes qui veulent se mêler d'un art qui n'est point de leur compétence doit-elle diminuer le mérite des vrais sçavans? Ne doit-on pas distinguer un habile Médecin d'un faux praticien, d'un empirique, d'un charlatan, en un mot de ceux qu'Hippocrate comparoit à des bâteleurs? Les fautes sont personnelles, & ne regardent point la dignité d'un état, qui est souvent déprimé, par l'incapacité de ceux-là mêmes, qui, sans aucun droit, veulent anticiper sur les siens. Il n'arrive

même que trop fréquemment que ce ſont, la plûpart du tems, des gens de cette eſpèce, qui, du tribunal que la prévention leur a érigé, oſent prononcer ſur des objets impénétrables à leurs foibles lumières; & qui ſe ſont aviſés de parler & d'écrire au déſavantage de la médecine, qu'ils ont au moins taxée d'être conjecturale; mais ne ſont-ce point eux-mêmes préciſément qui n'ont parlé que par conjectures, n'ayant aucun fondement raiſonnable pour juſtifier ce qu'ils avançoient? Ils n'ont fait ſeulement qu'entrevoir l'écorce d'une ſcience dont le fond eſſentiel étoit au deſſus de leur portée. Le voile miſtérieux de la médecine n'ayant pas été levé pour eux, comment pouvoient-ils décider de ce qui avoit été caché à leur connoiſſance? Un homme qui auroit été, toute ſa vie, privé de la vue, pourroit-il raiſonner ſenſément ſur les beautés merveilleuſes qui parent le brillant tableau de l'univers? Envain, dans l'aveuglement où ils ſont, la nature leur

leur crieroit-elle pour les avertir de leur témérité ; envain l'expérience leur démontreroit-elle le peu de ſolidité de leur raiſonnement, ils n'entendroient point la voix de l'une, & ſe refuſeroient avec opiniâtreté à l'évidence de l'autre. Rien ne ſeroit capable de les détromper (1). » On ne convaincra pas aiſément ceux » qui ont réſolu de ne ſe jamais laiſſer » convaincre, » dit M. Hecquet dans ſon Naturaliſme des convulſions.

Je prévois que l'on va m'oppoſer que le Médecin n'appercevant pas, de ſes propres yeux, ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de l'homme vivant, comme la ſubtilité des liqueurs & des eſprits qui ſe diſtribuent dans tous ſes vaiſſeaux, non plus que la fineſſe d'un nombre

---

(1) Qui enim loquenti naturæ & experimento credere renuit, eum certe nullis ratiociniis in partes ſuas aut trahet Rhetor, aut Dialecticus. *Haller, D. M. Præſid. ſoc. Reg. de Gotting, Patholog. in Præfat.*

prodigieux de fibres qui échaperoient à ſa vue, fût-elle armée du meilleur microſcope, ne peut décider que par conjecture de la nature & des cauſes des maladies, non plus que des principes qui doivent conſtituer une bonne ſanté.

Mais je répondrai à cette objection qu'un Médecin, bon philoſophe & profond phiſicien, qui, par les yeux de ſon entendement, voit, pour ainſi dire, à découvert l'admirable fabrique du grand monde, les élémens qui entrent dans ſa compoſition, & l'eſprit univerſel qui l'anime, doit également connoître, ſans le ſecours d'aucun inſtrument, la nature & la deſtination de toutes les parties ſolides & liquides, qui forment & entretiennent la méchanique de l'homme, qui eſt la repréſentation de la première, le moteur qui la met en jeu, & les obſtacles qui s'oppoſent à ſa conſervation; & par les indices qui ſe manifeſtent à ſon tact, à ſa vue & à ſes autres ſens, (& dont il ſçait tirer parti) il peut de même diſtinguer

toutes les maladies les unes des autres, quelque différence qui ſe trouve en-tr'elles.

Pourſuivons & ſerrons la matière de plus près. Nous ne voyons point, dans un tems ſerein, les vapeurs qui s'élevent de notre globe ; nous ne voyons point non plus l'air, qui nous environne de toutes parts, & que nous respirons à chaque inſtant : nous ne voyons point l'eſprit universel, qui développe toutes les productions de la terre ; nous voyons encore bien moins cette ſubſtance ſur-céleſte qui forme notre intelligence ; mais nous n'en ſçavons pas moins que les vapeurs, étant devenues dans l'atmosphère plus peſantes qu'un pareil volume d'air, par la réunion de leurs parties, & ne pouvant plus être ſoutenues par cet élément, retombent enſuite ſous la forme ou de roſée, ou de pluie, ou de neige, ou de grèle. Nous ſçavons ſemblablement, par les expériences indubitables & démontrées qu'on en

a faites, & que l'on en fait tous les jours, que l'air eſt exiſtant, qu'il eſt péſant & élaſtique. Nous ſçavons de même que l'air & les autres élémens ont beſoin d'un agent qui les mette en action, & que c'eſt l'eſprit univerſel (dont tous les écrits des Philoſophes anciens & modernes retentiſſent) qui eſt cet agent. Nous ne pouvons pas ignorer non plus qu'il faut que notre ame ſoit d'une nature encore bien ſupérieure à cet agent; & que puiſque c'eſt elle qui eſt la diſpenſatrice de notre raiſon, elle doit émaner directement du premier agent de tous les êtres, & de la ſource de toute lumière.

Ceux qui voudront détruire l'erreur du vulgaire, qui croit que la médecine eſt conjecturale, & la rédimer d'une accuſation auſſi injuſte, n'ont qu'à lire attentivement le premier chapitre de la Chimie Médecinale de M. Malouin. Ce Médecin ſi connu dans ſon illuſtre corps, par ſa vaſte érudition & ſes profondes

recherches, & à qui j'ai des obligations essentielles, m'a déja prévenu sur ce point important. Il prouve que » la médecine est » plus certaine que la plûpart des autres » sciences, que l'on en voit les régles » plus constamment suivies, & que l'art, » qui a pour but la santé des hommes, » est encore aujourd'hui à peu près le » même qu'il étoit du tems d'Hippocrate, » malgré l'immense intervalle des tems, » malgré les changemens nécessaires » qu'ont introduits en médecine la va- » riété des climats, la différence des » mœurs & les maladies inouies aux » siécles passés. » Ce sont ses propres expressions. C'est lui qu'il faut consulter bien plutôt que tout ce que je pourrois avancer sur cet article. L'apologie de la médecine sera toujours mieux entre ses mains qu'entre les miennes. Sa fermeté à soutenir les principes de son art, servira d'une puissante barrière pour s'opposer aux incursions de l'erreur. Il confondra toujours, par la solidité de ses raisonne-

ments, par la profondeur de ſa doctrine, & par la force de ſes démonſtrations, les opinions haſardées de tout faux docteur, de tout novateur ſuperficiel & inconſéquent, qui, ſans être inſtruit de la géographie du pays de la nature, & ſans être étayé du ſupport de ſes loix, voudroit, malgré cela, établir des ſyſtêmes à ſa mode. La médecine ne peut avoir qu'un ſeul & eſſentiel ſyſtême. Elle déſapprouve tous ceux qui ne portent pas le caractère de ſes attributs, entr'autres de cette unité, de cette clarté ſimple & naturelle, qui reluit dans ſes voies, & indique le chemin le plus droit pour aller à la vérité.

Mais je reprends mon premier ſujet, & je viens retrouver la nature que je choiſirai pour mon guide dans le cours de cet Ouvrage, comme je l'ai fait dans l'emploi des talens que j'ai cultivé ſous ſes auſpices. C'eſt à elle effectivement à me conduire dans un art ſi long, ſi épineux & ſi difficile à bien prati-

quer (1). C'eſt elle auſſi qui m'a ſervi d'un puiſſant aiguillon pour me déterminer à la composition de ce livre. Ce ſont les grandes reſſources que l'on trouve dans ſon riche fonds, qui m'ont encouragé à exécuter mon entrepriſe. Pour faire donc paroître la nature dans ſa ſplendeur, & déſigner les beaux traits qui doivent la caractériſer, je ne puis mieux m'y prendre que de commencer par l'expoſition de ſes principes.

(1) Vita brevis, ars longa... experimentum periculosum. HIPPOC. *Aphor. ſ.* 1, *v. 1.*

Heu quàm vita brevis! longa ars, occaſio præceps! judiciumque grave eſt! ipſa experientia in arte caſibus adverſis, multiſque paranda periclis. *Appollonius in par. Chryſtoph. Horn.*



CHAPITRE II.

Des principes de la Nature (1).

POUR ne laiſſer rien à déſirer ſur l'examen du ſang, dont j'ai entrepris de développer la ſource ; il me faut remonter, par l'échelle des effets phiſiques (2),

(1) Ce deuxiéme chapitre eſt approfondi, & un peu abſtrait ; mais pour peu qu'en réfléchiſſant, on en ſaiſiſſe la vraie ſignification, on ſe mettra aiſément au fait de tout ce qui eſt expliqué dans le courant du livre, dont il eſt comme la pierre fondamentale.

(2) Il convient en effet de ſonder le terrein ſur lequel, en qualité de Médecins, nous devons poſer ſolidement les loix de notre pratique, c'eſt ce qui m'a engagé à reprendre l'édifice par ſes fondements, en retrogradant juſqu'aux premiers principes de la phiſique médecinale : car plus la propagation des merveilles de la Nature nous eſt dévoilée, plus nos

jusqu'à la première institution de la Nature, pour y aller reconnoître l'origine de ce brillant spectacle, qui se manifeste continuellement dans le grand comme dans le petit monde; & entr'autres choses y découvrir les principes de ce liquide précieux, (le sang) que l'on peut regarder comme un des plus frappants indices de la sagesse infinie du grand Architecte du monde; & qu'il a formé pour assurer

---

connoissances se rapprochent de ses mistères, & le moins surnaturel nous est ignoré; d'autant qu'il n'y a d'autres ressorts, ni d'autres matériaux employés dans l'ordre & le progrès de la création, que ceux là mêmes qui le furent dans son origine; & que dans tous les étages ou dégrés de génération de la Nature, ces trois choses sont essentielles à remarquer, sçavoir, la faculté de l'agent, la disposition de la matière, & l'application convenable de l'un avec l'autre. Par ce moyen on peut pénétrer jusqu'aux premières causes, pour ramener les effets à leur plus haut principe, & empêcher que l'erreur n'ait aucune prise sur notre esprit.

l'exiſtence de ſon plus beau chef-d'œuvre ſur terre.

On commencera, ſans doute par me demander : d'où le ſang tire-t-il donc ſon principe ? Des principes de la nature, réponds-je. Quelle eſt en elle même cette nature, me repliquera-t-on ? Quel eſt ſon premier principe, & quels ſont les effets phiſiques qui dérivent de ce premier principe ? Voici la définition que j'en donne.

La Nature, que pluſieurs philoſophes, ſur-tout les Platoniciens, ont appellée l'*âme du monde*, n'eſt autre choſe que l'admirable enchaînement des loix invariables que ſon ſouverain auteur a établies dès l'inſtant qu'il a fait ſortir la maſſe informe des profonds abîmes du chaos. Cet auteur ſuprême eſt donc le premier principe de tous les êtres qui compoſent la Nature, & co-opèrent à la merveilleuſe ſymettrie de ce brillant univers. Si nous pénétrons plus avant dans le domaine de cette raiſon, elle nous

perſuadera encore invinciblement que cet être divin doit être unique (1), increé & immenſe, duquel, comme d'une ſource éternelle & inaltérable, découlent directement tous les différents êtres ; & par lequel ſont entretenus, ſans diſcontinuation, dans les principes de la nature, le mouvement & les facultés qu'il leur a donnés, dès le commencement, pour toutes les productions & régénérations quelconques, ſuivant l'ordre de ſes décrets ineffables. C'eſt pourquoi étant prêt de manifeſter ce qu'il avoit conçu de toute éternité dans ſon idée, il s'ouvrit, &, pour ainſi m'exprimer, ſe dévelopa par une extenſion de ſoi-même; &, comme par une eſpece d'enfantement, il produiſit, par la réflexion de ſon image, ce beau monde actuel, rempli de tous les traits de ſon original. On peut appliquer

(1) Deus ab æterno in æternum unus eſt, nec unquam fuit, eſt, aut erit alius Deus. *Iſai. C.* 43, *v.* 10.

ici la penſée d'un ancien auteur qui dit en parlant de Dieu : je renferme toutes les choſes qui ont été, qui ſont, & qui ſeront (1). Dieu étant le principe univerſel de toutes choſes, toutes choſes exiſtent donc en lui & par lui. Son unité ne peut mieux être repréſentée que par le centre où eſt appliquée la pointe d'un compas, & ſon immenſité par le cercle que décrit l'autre de ces deux pointes. De ce point central on peut tirer un nombre innombrable de lignes, & les faire aboutir à la circonférence. Voilà donc ce centre divin d'où tout procéde, & où tout ſe rapporte.

L'Éternel voulant donc faire éclater aux yeux de ces légions innombrables d'humains, qu'il alloit tirer du néant, les miraculeux effets de ſa toute-puiſſance, & étaler à la face du monde entier le fonds de ſes tréſors inépuiſables, combien

---

(1) Ego ſum omnia quæ fuerunt, ſunt, & erunt. *Plut. de Iſid.*

n'a-t-il pas agi ſagement en créant la lumière (1), comme la baſe de ces mêmes loix, & comme le ſignal le plus propre à faire connoître par toute la terre la magnificence de ſes œuvres?

Cette lumière partant comme un trait du ſein de ſon immenſité, diſſipa, par ſa ſplendeur, les ténebres du cahos, rendit la matière viſible, & donna à tous les êtres la forme univerſelle & particulière, qui devoit être la marque diſtinctive de leur eſſence.

Le premier mobile, qui eſt la ſource intariſſable de cette lumière primitive (2), la communiqua à tout le firmament. C'eſt là, où ce principe lumineux entre dans la formation de cette prodigieuſe multitude d'aſtres étincellants que nous y voyons briller. C'eſt ſur-tout à ce globe

(1) Fiat lux, & facta eſt lux. *Genes. C.* 1.

(2) Je donne également le nom de feu, ou de ſouphre primitif à la lumière; & ainſi j'en fais trois mots ſynonimes.

radieux, placé au centre des globes qui l'environnent, qu'il a été plus abondanment & plus puiſſamment départi. Cet aſtre reſplendiſſant, cet œil, ce cœur vital de l'univers, le plus bel ornement du ciel, & comme le thrône de la Majeſté Divine (1), ayant été deſtiné à être le ſoyer, ou le réſervoir général du feu univerſel, il devoit effectivement en être plus pourvu que les autres planétes, pour éclairer, échauffer & vivifier tous les corps qui ſont ſous ſa domination.

Cet eſprit igné jailliſſant du ſein de ce grand luminaire, parcourt & pénétre ſucceſſivement tous les aſtres inférieurs; & *deſcendant de planete en planete* (2), (comme le rapporte le ſçavant Auteur

---

(1) In ſole poſuit tabernaculum ſuum. *Pſal.* 18, *v.* 6.

(2) Certains Philoſophes prétendent que l'eſprit univerſel reçoit de chaque aſtre & de chaque planete qu'il pénétre, une vertu aſtrale & planetaire, qu'il communique, à ſon tour,

des ſecrets chimiques) il traverſe la vaſte étendue des régions de l'air , ainſi que les plaines des eaux, & s'inſinue enſuite dans le globe de la terre, dans tous ſes plis & replis, dans ſes cavités, & ſinuoſités ; en un mot juſqu'à ſon centre (1). (2) C'eſt dans ſon intérieur où il devient la ſource de toutes les productions de

---

à tous les mixtes des trois régnes. Mais comme cette diſcuſſion eſt en quelque façon étrangère à mon ſujet, je laiſſe à chacun de mes lecteurs à penſer là deſſus ce qu'il jugera à propos.

(1) Διὰπάντων δίνκϐαν εμψυκουτε καὶ γονιμον ὒϐίαν.

Id eſt, ſpiritum eſſe per omnia diffuſam vivam & genitalem eſſentiam. *Ariſtotel.*

(2) Je pourrois actuellement dire quelque choſe du feu central de la terre, relativement à la formation des minéraux dans ſon ſein ; mais comme le raiſonnement que je pourrois en faire me couteroit trop de tems, & qu'il ſeroit méme ici comme déplacé, je juge à propos de ne pas aller plus loin. D'ailleurs on n'a qu'à conſulter là deſſus les livres qui concernent les connoiſſances de la haute chimie.

la nature, & où il acquiert cette vertu germinative, qu'il communique enfuite à toute fa maffe. De forte que, agiffant du centre à la circonférence & de la circonférence au centre, il va porter dans toute l'étendue de la terre la force de fon activité, pour y faire fentir les effets bienfaifants de la fécondité & de la végétation.

Cet efprit eft un feu liquide, ou un liquide igné : deux qualités inféparables d'entr'elles. Le fang porte en foi le même caractere ; le baume & l'humide radical qu'il contient, & qui foutiennent la vie de l'animal, font une imitation de cette intime cohérence.

Il eft comme un menftrue général : car fans fa chaleur & fans fon humidité, deftinée à échauffer & à humecter la terre, celle-ci demeurant entièrement ftérile, elle n'auroit jamais pu ni engendrer, ni fructifier par elle-même.

L'efprit univerfel, toujours conforme aux Loix du mouvement qui lui a été

imprimé par la main du tout-puiſſant, repaſſe de la terre à travers le volume des eaux, l'atmoſphère de l'air, &c.; & continuant ainſi ſon cours circulaire, il remonte juſqu'au premier mobile, d'où il étoit parti, après avoir répandu dans tous les éléments les influences deſtinées aux différentes générations. Il eſt un meſſager rapide, qui parcourt en grand tout le monde, & en particulier chaque partie qui forme ce grand tout (1). C'eſt ainſi que, par cette continuelle circulation, il eſt l'ame du mouvement général & particulier; & qu'il porte en ſoi la vie eſſentielle à toutes les productions que le premier être a fait éclore dans cette étendue immenſe qu'il y a depuis le thrône de ſa Majeſté juſqu'au centre du globe que nous habitons. C'eſt en un mot par ſa vertu toujours active qu'il

(1) Aſcendit à terrâ in cœlum iterumque deſcendit in terram, & recipit vim ſuperiorum & inferiorum. *Herm-triſm.*

anime, vivifie & conſerve tout l'univers, juſqu'à la plus petite partie qui entre dans l'ordre de la divine architecture (1). De quelque côté que nous tournions nos regards, ſur les cieux & ſur les mers, nous y voyons par-tout l'empreinte de la main créatrice de leur admirable auteur.

Ne voilà-t-il pas dans le mouvement circulaire de cet eſprit qui anime le grand monde, une fidèle image de la circulation de notre ſang, qui contient également en ſoi le feu, ou le ſouphre central, principe de vie du petit monde? N'eſt-il pas bien aiſé de comprendre, par-là, que la nature obſerve les mêmes loix & les même régles, dans l'un comme dans l'autre? Et que dans les cieux, dans les planetes, dans l'air, dans la mer,

---

(1)... Cælum ac terras, campoſque liquentes,
Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque aſtra
Spiritus intus alit.....
Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo
Seminibus....

Virg. L. 6, Æneid.

dans la terre, comme dans tous les mixtes des trois régnes, il ſe fait une perpétuelle circulation ?

Pour ſe faciliter l'intelligence de cette belle mécanique, on n'a qu'à jetter les yeux ſur les opérations de la chimie entre les mains des artiſtes, on y reconnoîtra la vraie repréſentation de l'univers & de l'homme, qui ſont eux-mêmes une chimie naturelle.

Le globe que nous habitons, doit être en effet conſidéré comme l'alambic de la nature. L'atmoſphère de l'air en eſt le chapiteau, le ſoleil lui communique le feu ; & la terre lui fournit l'eau & les matières à digerer, à cuire, ou à diſtiller, ou à évaporer.

On trouvera le même aſſortiment chimique dans l'homme. L'eſtomach ſert de matras, la tête de chapiteau ; la chaleur naturelle procure le feu, les alimens ſont les matières à digérer, & les différens vaiſſeaux dont le corps eſt parſemé, ſont

les organes de la diſtillation, de l'évaporation & de la coagulation.

Cette comparaiſon contribuera beaucoup à démontrer en ſon lieu, combien le feu naturel ou le baume radical qui anime & nourrit notre ſang, eſt d'une grande conſéquence pour le maintien de la vie humaine. Mais revenons à notre premier principe.

Cette lumière, ou ce feu primordial, dont je viens de parler, pour perpétuer ſes influences, & les diſtribuer à tous les êtres, avoit beſoin d'une ſubſtance homogène, ou de même nature que la ſienne, qui lui ſervant comme de premier aliment, lui aſſurât ſa conſervation, & en même tems celle de tous les corps, tant céleſtes que ſublunaires. Auſſi l'auteur de la nature y a-t-il pourvu, en créant avec lui le mercure, ou l'humide radical univerſel, qui lui eſt inſéparable; & ſans lequel il n'auroit jamais pu féconder, ni alimenter les ſemences de chaque eſpèce particulière.

Il ne ſuffit pas encore que le ſouphre & le mercure univerſel concouruſſent tous deux à maintenir cette admirable connexion, & cette charmante harmonie, qui ſe trouvent entre chaque partie de ce grand tout, celui qui en eſt le créateur a bien prévu qu'il falloit de plus un ſel radical univerſel, auquel le ſouphre & le mercure ſeroient parfaitement réunis avec toutes les propriétés qui devoient les mettre en action (1).

Ce ſel a été deſtiné, comme *principe de corporification* à ſervir de lien aux deux autres principes, pour les retenir, leur faire prendre forme de corps, & les rendre viſibles à nos yeux.

---

(1) Il faut cependant remarquer que l'âme des deux autres principes du mercure & du ſel, eſt le ſouphre, qui par la ſubtilité, la pureté & l'activité de ſa ſubſtance, les met en mouvement, les anime & les vivifie. Enſorte que la définition des trois principes eſt renfermée dans ces trois paroles : *ame*, *eſprit & corps*. (Voyez *la 2e. figure ci-devant*.)

Ce principe eſt ſi néceſſaire & ſi eſſentiel qu'aucun des êtres créés ne ſçauroient ſubſiſter ſans lui; en ſorte qu'il eſt conjointement avec le ſouphre & le mercure univerſel le troiſiéme principe de génératìon. Ce qui confirme bien cè que je viens d'avancer, c'eſt que ſi l'on fait bouillir dans de l'eau la ſemence de quelque plante que ce puiſſe être, elle deviendra ſtérile, & ne pourra plus germer dans quelque bon terrein qu'on la ſeme, parce que ſa fécondité dépend de ſon ſel, qui s'eſt diſſout dans l'eau où elle a bouilli, & à laquelle alors ſe communique toute la vertu de la ſemence. Une preuve bien convainquante de cette vérité, c'eſt que, si l'on répand cette même eau ſur des plantes de même nature, elles en deviendront infailliblement bien plus fertiles (1).

---

(1) L'auteur des ſecrets chimiques en a fait l'épreuve avant moi. C'eſt à lui que je ſuis redevable de cette découverte; & je me ſers ici à peu près de ſes mêmes expreſſions.

En un mot ce sel général eſt comme le centre, où *toutes les vertus céleſtes viennent*, pour ainſi dire, *ſe terminer*; & il n'y a point à révoquer en doute qu'il ne contienne en ſoi le souphre & le mercure radical de la nature, doués de toutes leurs facultés, propres à féconder, multiplier & perpétuer les espèces des trois régnes.

La lumière (ou le feu) a été nommé *ſouphre*; l'eſprit qui en eſt le receptacle, a été dit *humide radical*; & le sel qui a été leur lien, & qui pour s'exprimer ainsi avec l'Auteur déja cité, procéde de leur uuion, & comme de leur amour réciproque, à raiſon de leur nature ſimpatique, eſt regardé comme le ſimbole de la ſageſſe, qui nous le repréſente tous les trois dans un, & un dans les trois, comme les premiers agents de tout ce qui exiſte dans la merveilleuſe ſtructure du monde (1) » Triple ſubſtance contenue

---

(1) Omnis enim perfectio in trino conſiſtit.

» en une ſeule ſubſtance en trois. O
» choſe admirable! le mercure, le sou-
» phre & le ſel me ſont appercevoir qu'il
» y a trois ſubſtances dans un ſeule ſubſ-
» tance (1). »

Voici en peu de mots comment la nature conduit ce travail. Dans les ſemences de chaque eſpèce que ce ſoit, eſt renfermée la matrice de ces trois prin-

---

Undè illud : *trinum omne perfectum.* Hinc ſumma perfectio, licet una, trina tamen.

Philip. Muller, M. D. mirac. chimic. medic.

(1) Trina ſoſtanza in una,
Una, che in tre Si ſpande :
O meraviglia grande!
Mercurio, ſolpho, e Sal,
Voi m'apprendete
Che in tre ſoſtanze
Voi ſol una ſiete.

Fra. marc. anton. Craſſellane Chinenſis.

Ces trois principes ſont repréſentés par le triangle qui eſt au milieu de la planche qui précéde le 3e. chapitre.

cipes,

cipes, ſel, ſouphre & mercure, leſquels forment enſemble ce que nous appellons ſémence générale, qui enveloppe tout l'univers; & qui, par une douce & bénigne chaleur (1), entretient toutes les productions de la nature; mais qui n'eſt viſible qu'autant que, d'indifférente qu'elle est pour tel ou tel mixte, elle ſe détermine ſous quelque forme particulière.

Chacune de ces ſemences, comme nous l'insinue notre ſçavant Médecin Chimiſte (2) poſſéde *une vertu ſimpathique*

---

(1) Eſt cœleſtis ille... fervor, qui cæteris naturis omnibus ſalutarem impertit & vitalem calorem, qui in omnem fuſus naturam, animantia omnia, omnes ſtirpes gignit, conſervat, alit, auget, ſuſtinet. *Nicolaus Nancelius, analog. in præfat.*

(2) *Jean F bre, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.* Si j'emploie quelques-unes de ſes phraſes preſque en entier dans ce chapitre & dans le ſuivant, je prie mes Lecteurs de ne point pour cela me taxer

pour attirer à ſoi, ſe conſerver & nourrir *cette ſemence univerſelle* , cette ſource trinaire pour la rendre analogue à ſa propre nature , *& l'empêcher d'être indifférente à toutes les formes* , *comme elle l'eſt dans les matrices générales*, contenues dans les élémens.

Il n'eſt pas à douter que ces matrices élémentaires, ne contiennent les menſtrues où chaque ſemence individuelle prend ſa nutrition, ſon accroiſſement & ſa perfection; & comme chaque ſemence eſt la matrice de l'eſprit univerſel, celui-ci paſſant de puiſſance en acte par le moyen du menſtrue qui lui eſt propre,

---

de plagiaire, attendu que je ne m'en ſers que pour déſigner des principes , dont il n'eſt guères poſſible de changer les termes pour les montrer ſous un ajuſtement nouveau : celui qui les expoſe le plus clairement, eſt ſans doute celui qui leur convient le mieux. J'ai cependant eu attention de ſous-ligner, autant que j'ai pû, les propres paroles de l'Auteur, pour les diſtinguer des miennes.

il la fait végéter, la régénère & la multiplie alternativement, ſuivant le genre des mixtes où il réſide.

Donnons-en un exemple : la matrice de la femme eſt le lieu où l'homme eſt engendré ; le nom de menſtrues eſt très-bien déſigné par ſes ordinaires ; & nous fait voir que chaque matrice doit avoir ſon menſtrue pour la propagation de ſon eſpèce ; & quoique les menſtrues de la femme aient été régardées, par quelques Médecins, comme un excrément, elles n'en poſſédent pas moins, de même que la ſemence de l'homme, cet eſprit de vie, qui conſtitue les trois principes qui forment, vivifient & conduiſent le ſujet à une parfaite maturité, pour être en état de produire ſon ſemblable, relativement aux loix de la nature, quand elle agit d'elle-même, ſans obſtacle & ſans interruption.

Pour cet effet, comme la ſemence particulière de chaque individu, qui contient ſon feu, ſon humide & ſon ſel radical

particulier, a auſſi ſa matrice particulière, pour mettre ces trois principes en acte, de même le feu ſéminal univerſel, & les deux autres principes ont leur matrice générale, où ils régnent dans toute leur puiſſance, pour être à portée de ſubvenir à tous les beſoins de chaque eſpèce.

Mais, pour ne point prendre le change, en conſidérant les productions de la nature, il faut attentivement obſerver, que, quoique les générations ſe faſſent dans les élémens, ceux-ci ne ſont point pour cela les principes de la fécondité & de la végétation, qui ne peuvent être produites que par l'eſprit vital qui eſt en eux (1); & ſans lequel ces mêmes

(1) M. Macquer a bien reconnu la différence qu'il y a entre les élémens & les principes de la nature, & il en donne l'eau pour preuve au ſujet du régne minéral. « Quoiqu'il » ſe trouve, rapporte-t-il, une quantité d'eau » immenſe dans les entrailles de la terre, & » qu'elle mouille tout ce qui y eſt contenu,

élémens feroient comme des fubftances *fans ame* & *fans action*, tels qu'ils étoient avant que l'*Etre fuprême leur eût* communiqué ce triple efprit, *qui les vivifia tous* & qui devoit *remplir* le vuide *qui fe feroit trouvé*, fans lui, entre les parties élémentaires (1); mais ils font *le medium*, *le véhicule*, *la matrice* des trois *principes* généraux; *& ils font même fi intimement unis* avec eux, qu'*aucun chimifte*, *tant habile fût-il*, ne fçauroit jamais les en féparer entièrement.

On peut faire le même raifonnement de ce fuc gras & oléagineux, de ce phlegme & de ce fel vifible que l'on retire, *par le moyen de la chimie vulgaire*, qui ne

---

» il ne s'enfuit pas pour cela qu'elle eft un
» des principes des minéraux.... Elle ne peut
» pas même contracter avec eux aucune union
» intime. » *M. Macquer, dans fes Elémens de Chimie théorique.* §. 2.

(1) Terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant fuper faciem abyffi, & Spiritus Dei ferebatur fuper aquas. *Genef. C.* 1 *v.* 2.

doivent pas être regardés non plus comme une ſéparation abſolue des parties élémentaires, puiſque ces trois ſubſtances ſont, chacune en particulier, également exiſtantes avec les élémens; & que chaque élément contient toujours une portion de chacun de nos trois principes, qui, de leur côté, ſont pareillement inſéparables entr'eux; & ils ſont ſi étroitement liés enſemble ces principes, qu'il n'y a point de ſouphre ſans mercure & ſans ſel, ni de ſel, ni de mercure ſans ſouphre, puiſqu'ils ne ſçauroient exiſter ni agir l'un ſans l'autre. L'un des trois pourra bien être plus abondant que les deux autres, ſuivant le genre du mixte où il ſe trouvera renfermé, mais il conſervera toujours en ſoi un mélange de chacun d'eux.

Il s'enſuit de-là que chaque mixte ayant *ſon ſouphre, ſon mercure & ſon ſel particulier* (1), émanés de l'eſprit univerſel,

(1) « Dans tous les mixtes, tant minéraux

de même il a ses élémens particuliers, *qui dérivent des généraux* ; & *qui*, comme nous l'avons dit, *sont les matrices de l'esprit universel*, *qui dans le bled*, devient bled, dans la vigne devient vigne, dans l'or est fait or, dans l'animal devient animal, &c. par le moyen des matrices particulières de chacun de ses mixtes. (1).

» que végétaux & animaux, se rencontrent les
» trois principes, y ayant mercure, sel &
» souphre minéral ; mercure, sel & souphre
» végétal ; mercure, sel & souphre animal. »
Davisonne, *Médecin du Roi*, *Intendant jadis du jardin du Roi*, *à Paris.*

(1) Chaque principe de ces trois régnes est désigné par le triple triangle, représenté immédiatement avant ce deuxiéme chapitre.

De plus, non-seulement le souphre animal se divise en autant d'espèces d'animaux qu'il y en a, mais encore en autant de leurs parties différentes ; il en est ainsi des deux autres principes, sçavoir le sel & le mercure : car autre est le souphre de la bile, autre est celui de la graisse, autre est celui des chairs, autre est celui des os, &c. On doit concevoir

Cette expoſition ſuccinte de la nature des élémens, paroît encore exiger de moi, que je fixe le nombre de ceux que j'admets.

Sans m'arrêter à ce qu'en ont penſé tant de philoſophes, qui ont ſi fort varié ſur leur nombre & ſur leurs qualités, je me contenterai de donner aux lecteurs, pour mon opinion, celle que je crois la plus conforme aux trois principes que j'ai expoſés; & je me décide pour trois élémens qui ſont l'air, l'eau & la terre.

On pourroit cependant & avec raiſon, en ajouter un quatriéme qui eſt le *ciel*, c'eſt-à-dire, la matière éthérée (1) ou

---

la même choſe du ſouphre du figuier, qui diffère de celui du poirier, & celui-ci du ſouphre de la vigne, &c. de même que du ſouphre d'antimoine qui eſt différent de celui du vitriol, & celui-ci du ſouphre de l'or; & ainſi des autres minéraux dont le ſouphre eſt auſſi différent qu'il y en a de diverſes eſpèces.

(1) Ce que l'on appelle *éther* eſt cette matière infiniment ſubtiliſée, qui remplit cette

céleste, ou la matière du premier élément, qui est comme l'archée des trois autres : lequel nombre quaternaire, conjointement avec le ternaire de nos principes, seroit en quelque façon relatif au nombre septénaire, qui étoit en si grande recommandation chez les Sages de l'antiquité ; & qui l'est encore aujourd'hui parmi quelques philosophes modernes, qui cherchent à s'élever à la sublimité des sciences abstruses.

Plusieurs Rois, comme Salomon, Geber, Avicenne & autres, se sont adonnés

---

vaste étendue qui se trouve depuis l'atmosphère de l'air jusqu'aux limites, ou l'enveloppe des cieux ; & c'est, je crois, cette même matière éthérée, qui, par l'extrême subtilité de ses parties, donne un si libre passage à la lumière universelle pour s'étendre en tous sens, sur les planetes, sur l'air, sur les eaux & sur la terre, qu'elle éclaire & échauffe de ses rayons vivifiants. (Voy. *la première figure de la deuxième planche*).

à ces ſciences, c'eſt pourquoi la philoſophie hermétique a été appellée, à juſte titre l'*art royal*.

Comme le feu eſt plus ſubtil que le mercure, & que celui-ci l'eſt plus que le ſel, de même la matière céleſte eſt plus déliée que l'air; l'air l'eſt plus que l'eau & l'eau l'eſt plus que la terre; mais c'eſt toujours l'action des trois principes qui donne le branle à tous les élémens, ainſi qu'à toutes les productions que la nature enfante; & ſi le ſel eſt le centre des deux autres principes, ainſi la terre eſt le fondement de tous les élémens de la nature. Il en eſt encore de ces principes comme de l'eau des fontaines, plus ils s'éloignent de leur première ſource, plus ils perdent de leur pureté, & de leur vertu intrinſéque.

Mais quel rapport [me dira-t-on] trouvez-vous entre les élémens & vos trois principes? Je commence par poſer en fait que chacun des élémens a une ana-

logie particulière avec l'un de ces trois principes & puis je m'explique ainsi.

1°. Le feu ou le souphre principe régne par préférence dans l'air, attendu que cet élément participe plus de la nature du feu, & en attire davantage que ne font l'eau & la terre; ce qui seroit une preuve assez palpable de cette espèce d'attraction, c'est que les animaux qui introduisent l'air en eux par l'inspiration, nous donnent, quand on en fait l'analise, bien plus de souphre que ne font les végétaux & les minéraux. De plus les diverses expériences que l'on a faites, & que l'on fait tous les jours sur l'électricité, nous fournissent là dessus une démonstration qui ne paroît pas souffrir de difficulté.

M. Malouin a donc bien raison de nous prévenir (1) « que notre santé dépend » en général plus de l'air que de toute » autre chose, [& que] c'est ce qui a fait » dire à Hippocrate, dans son Traité des

(1) *Dans sa chimie medecinale. C. 12.*

» vents, que l'air eſt la cauſe de la vie
» & des maladies (1).

Le ſentiment de pluſieurs ſçavans Phiſiciens a beaucoup de correſpondance avec celui de M. Malouin, & vient au ſoutien des inductions que je tire de la préſence du feu dans l'atmoſphère de l'air. Ils regardent l'air non-ſeulement comme le premier agent du mouvement du ſang, mais encore comme le principe de la ſanguification.

Suivant les régles de ce ſyſtême, comment l'air produiroit-il les effets qu'on lui attribue, s'il étoit dépouillé des parties ſpiritueuſes du feu dont il eſt le véhicule, & qui ſont le mobile de ſon reſſort? N'eſt-ce pas ce même feu qui s'inſinuant de compagnie avec l'air dans les poumons par la reſpiration, pénétre cette maſſe ſanguine, l'agite, l'attenue, la ſubtiliſe, la rend plus fluide, plus ſpiritueuſe,

---

(1) Τοῖσι δ' ἂν ἐντοῖσιν οὗτος αἴτιος τοῦτε βίου καὶ νῶν.

& enfin la révivifie? S'il y avoit quelque doute à former sur ce que je viens de mettre en avant, je ne crois pas qu'il eût pour garant l'évidence de la meilleure phisique, ni les loix de la nature pour fondement.

Je fais cependant ici une réflexion. M. Macquer a bien saisi son objet, lorsqu'il a distingué le feu d'entre le feu élémentaire & le feu principe, autrement dit, phlogistique. » Il paroît, dit-il, qu'on » n'a pas fait une distinction assez exacte » des différens états où il se trouve, » c'est-à-dire, des phénomènes qu'il pré- » sente, & du nom qu'il mérite vérita- » blement, lorsqu'il entre effectivement » comme principe dans la composition » d'un corps, ou bien lorsqu'il est seul » & dans son état naturel (1). » Ne pourroit-on point, à cette imitation, différencier également le sel, le souphre &

(1) *Dans sa chimie théorique*, chap. prem. §. IV.

le mercure minéral d'avec le ſel, le ſouphre & le mercure principe, & faire des définitions circonſtanciées de la différence que l'on trouveroit entre chacun d'eux? Mais comme je manque de courage & de pénétration pour une ſemblable entrepriſe, & que je tâche dans ce traité d'aller au plus racourci poſſible, je me réduis à dire que le feu, quelqu'il ſoit, ſimpathiſe aiſément avec l'air, qu'il eſt le moteur de ſon action & de ſon élaſticité, & que le ſouphre eſt le véritable ſujet du feu; que le mercure s'aſſimile naturellement avec l'eau par ſa fluidité, & le ſel avec la terre par ſa fixité.

2°. Le mercure principe eſt plus abondant dans l'eau, que dans les deux autres élémens. Ce qui paroît me convaincre de cela, c'eſt que l'eau, qui, ſous la forme de pluie, ou de neige, ou de roſée, eſt verſée naturellement ſur les plantes, ou artificiellement par les jardiniers, contribue de beaucoup à leur nutrition & à leur accroiſſement; car comme je le ferai

voir ci-après, le mercure eſt le principe nutritif des végétaux. « L'eau, ſuivant » l'opinion judicieuſe de M. Malouin, » eſt l'agent univerſel, non-ſeulement de » la nutrition & de l'accroiſſement, mais » encore de la génération des corps (1): » ce qui ſemble bien appuyer ce que j'ai voulu établir ; que l'eau participe beaucoup de la ſubſtance mercurielle, qui eſt le principe de nutrition, de végétation & de fécondité. Il eſt à préſumer que c'eſt pour cette raiſon que le philoſophe Thales, en imitant Héraclite & Héſiode, s'eſt déterminé à n'admettre que l'eau pour tout élément. Pour faire ſentir la conformité qu'il y a entre le mercure & l'eau, j'appelle à mon ſecours l'expérience, qui prouve manifeſtement que les végétaux fourniſſent communément plus de ſubſtance mercurielle, que ne font les deux autres régnes.

3°. Le ſel principe réſide plus parti-

(1) *Chimie médecinale, ch.* 13.

culièrement, & en plus grande quantité dans la terre, que dans l'air & l'eau, vû que *toute ſubſtance ſaline doit avoir de l'affinité avec la terre*, comme M. Macquer l'inſinue fort pertinemment. Les minéraux que la terre renferme en ſon ſein, & en qui [généralement parlant] il ſe trouve beaucoup plus de ſel à proportion que de ſouphre & de mercure, ne ſervent-ils pas d'une forte autorité au ſentiment que j'adopte ? Et ſi l'on m'objecte que l'eau de la mer contient plus de ſel que de mercure & de ſouphre, n'aurai-je pas à répondre que cette abondance de ſel eſt entraînée dans la mer par les eaux qui s'y dégorgent, après avoir traverſé les minières ſalines de l'intérieur de la terre, comme on le verra dans le chapitre qui ſuit ?

Donnons encore quelque développement au ſujet que nous traitons. Ces trois principes, qui ſont, après leur ſouverain moteur, le premier agent du mouvement & des opérations de la

nature, ont beſoin d'un aliment, d'un ſuc nourricier, pour ſe conſerver dans les mixtes, & perpétuer leurs productions; mais comme l'aliment qu'ils trouvent dans les divers ſujets qu'ils animent, eſt, à l'inſtar de celui que nous prenons, en partie excrémenteux, & que ce ſuperflu, qui leur devient hétérogène, ne peut pas être ſuffiſamment ſéparé par la force intérieure des principes du mixte, il arrive qu'à la ſuite cet excrément s'accroiſſant de plus en plus, il affoiblit l'action des principes & cauſe ſucceſſivement l'altération, la diſſolution, & enfin la deſtruction totale des ſujets où il domine, parce que leur eſprit vivifiant eſt obligé de fléchir à la fin ſous le poids des corps excrémenteux, attendu que le plus fort doit toujours l'emporter ſur le plus foible. Mais le premier agent, en quittant le mixte où il agiſſoit, conſerve toujours ſa vertu intrinſéque, & reproduit & anime alternativement d'autres individus qui ſe ſuccédent les uns aux aûtres, de même

que les élémens sont réparés par les élémens, pour perpétuer l'harmonie universelle. Par conséquent la dissolution des corps n'est qu'un changement de formes, qui se renouvellent continuellement. Rien dans la nature ne se perd. Rien n'est anéanti. Tout n'est que diversement modifié (1), & chaque chose retourne à sa première origine. Les principes de vie (2) étant

---

(1) Haud igitur penitùs pereunt quæcumque videntur : quando aliud ex alio reficit natura : nec ullam rem gigni patitur, nisi morte adjuta alienâ. *Lucret. L.* 1. *v.* 263.

(2) Je préviens toutesfois le lecteur que mon intention n'est point de confondre ici les principes de vie naturels avec cette flamme surnaturelle & intellectuelle, qui nous vient directement & immédiatement de la Divinité, qui forme & éclaire notre raison, & qui distingue l'homme de tous les autres animaux, que Dieu a soumis à son commandement. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi. Psal.* 8. *v.* 8. Et je ne prétends pas non plus, par mon systême, établir une éternelle perpé-

une fois dégagés, rentrent dans le tourbilion général, par un mouvement naturel & simpathique, pour exercer de rechef leur puissance en faveur de nouvelles productions (1); c'est ce qui entretient cette charmante variété que l'on remarque si sensiblement dans les ouvrages de la nature. Mais « que l'on ne s'imagine pas » [dirai-je avec un écrivain] que le prin» cipe de vie naturel en pénétrant la » terre, les plantes, le soleil & tous les » astres, puisse leur donner la faculté de » penser; ils n'en sont pas plus suscep» tibles que la main ou le pied; mais » cette substance les soutient, les répare » & les vivifie, comme la circulation du » sang conserve & met en mouvement » les membres de l'animal. » Mais reve-

---

tuité, ni antérieure, ni postérieure de l'existence du monde, non plus que de tous les êtres épars dans son étendue.

(1) Corruptio unius est generatio alterius.

nons à la diſſolution des corps, dont il s'agiſſoit tout à l'heure.

Cette diſſolution ſe fait avec plus ou moins de rapidité, à proportion que les mixtes ſont par eux-mêmes ſuſceptibles plus ou moins d'excrémens, & qu'ils ont plus ou moins de force pour les expulſer, plus ou moins de feu pour les mûrir & les cuire.

Le corps humain, dont il eſt principalement queſtion ici, après s'être approprié dans les alimens, ce qui lui eſt homogène & propice à l'entretien du ſuc nourricier, rejette enſuite comme une choſe contraire, & comme la principale cauſe de corruption, le ſuperflu de ce qu'il a pris de nourriture, ſoit par les ſelles, ſoit par les urines, par l'inſenſible tranſpiration, par les ſueurs, &c. (1)

(1) Il eſt toutesfois à obſerver que, lorsque les excrémens ſe ſéparent des principes & des élémens des trois régnes, ils retiennent toujours plus ou moins des parties intégrantes des uns & des autres.

Alors ce ſuc nourricier, animé de l'eſprit de vie qu'il charie avec lui, & pouſſé dans les veines lactées, par la preſſion continuelle du ventre, & par la preſſion intermittente du diaphragme, & de là dans d'autres couloirs deſtinés à ſon tranſport, il eſt tranſmis dans le ſang, pour y recevoir les élaborations propres à le rendre analogue avec lui; & quand, à la faveur du feu naturel, cette ſéparation du pur d'avec l'impur s'exécute librement, elle conſtitue notre ſanté & la prolongation de nos jours. Mais ſi ce ſuperflu, par défaut de chaleur, de coction & de ſécrétions, ne ſe ſépare pas d'une façon louable, alors, par ſon mélange dans nos liquides, & par le déſordre qu'il y cauſe; il en provient la foibleſſe, l'accablement, les maladies de différente eſpèce, dont les ſuites fâcheuſes diſpoſent peu à peu l'individu à une mortelle diſſolution. Il réſulte de là que notre vie eſt d'autant plus ou moins longue que nous poſſédons plus ou moins de ce feu naturel;

& que ce même feu trouve en nous plus ou moins d'excrémens à ſurmonter, comme je le rapporterai dans la ſuite de ce traité.

Il y a un ſi bel alliage, & une ſi juſte proportion dans le corps de l'animal entre les eſprits & le ſang, que toutes ſes parties en ſont réciproquement échauffées, qu'elles ſentent & qu'elles ſe meuvent. Notre vie conſiſte donc dans la chaleur, la ſenſation & le mouvement; & il eſt évident que s'il n'y avoit dans l'animal ni chaleur, ni ſentiment, ni action, il ne ſeroit plus cenſé être vivant. L'animal eſt donc rempli de feu. Une preuve de cela, c'eſt qu'il ſe nourrit: or la nutrition ne ſe peut faire ſans coction, ni la coction ſans chaleur, ni la chaleur ſubſiſter ſans l'aide du feu. La fontaine d'où jaillit cette chaleur naturelle eſt le cœur qui eſt le grand reſſort des mouvemens de tout le corps; c'eſt lui qui entretient cette douce flamme, qui engendre l'eſprit de vie, & qu'il communique à tout le

composé (1). C'est pourquoi le cœur est appellé le premier vivant & le dernier mouránt. Cet esprit vital a pour sa nourriture le sang, pour soufflet le poumon, & pour tuyaux les artères qui le distribuent dans toutes les parties du corps; & cela, à l'imitation du feu de nos foyers, qui a besoin d'une matière onctueuse ou sulphureuse, pour son entretien; d'insufflation ou de ventilation pour exciter son énergie; & de transpiration, d'effusion ou d'extension pour n'être point suffoqué.

Cette chaleur vivifiante est donc bien essentielle, pour entretenir & fortifier le travail de la nature, puisque dans chaque sujet quelconque, elle est incessamment occupée à convertir dans la propre substance du mixte ce qu'elle a cuit & digéré, & à en séparer les parties hétérogènes, qu'elle ne peut pas amener au point d'une entière homogénéité. Transportons notre imagination vers l'immense

(1) Est... sedes caloris nativi ipsum cor.

voute des cieux, faiſons-lui parcourir la ſurface & l'intérieur de la terre (1), nous verrons que ce beau travail ne peut effectivement s'exécuter que par le feu. Non, ſans doute : car n'eſt-ce pas le feu qui eſt l'ame de la circulation, qui ſe fait dans l'univers ? N'eſt ce pas ce même feu qui ſoutient & ranime celle qui ſe fait dans l'homme? Peut-il y avoir aucun aliment préparé, aucune coction perfectionnée ſans l'aide de ce feu ? C'eſt donc le feu qui eſt le principe de la conſervation du grand, comme du petit monde. Et s'il venoit à manquer dans l'un ou dans l'autre, celui-là ne retomberoit-il pas incontinent dans ſon premier cahos? Et celui-ci quand il vient à être deſtitué de cet eſprit igné & conſervateur, n'eſt-il pas auſſitôt en proie aux froideurs de la pâle mort? L'homme pourroit-il même être engendré,

---

(1) . . . . Meare de cœlo ad terram, de terra ad ſidera mundi.
Lucret. L. 1.

naître,

naître, s'alimenter, croître, chasser les excréments qui lui sont à charge, sans la participation du feu (1)? N'est-ce pas

(1) Comme le foyer du feu universel est dans le soleil, situé au centre du monde, & que celui du feu terrestre est dans le centre de la terre, de même le principal foyer du feu qui échauffe & anime l'homme, & dont la source d'écoule du cœur, est renfermé dans l'estomach, qui est le lieu central de son individu. Ce qui doit nous persuader combien cette chaleur lui est nécessaire, c'est que le premier auteur de la vie a concouru à tout ce qui étoit le plus capable de la fomenter & de la perpétuer dans ce vase de digestion. La situation de celui-ci, sa forme, son diamètre, l'épaisseur de ses parois, les assistants qui sont placés autour de lui, tout est arrangé avec une simétrie des plus régulière, pour favoriser l'entretien de cette chaleur vitale. De sorte que le ventricule doit être regardé comme la chaudière ou la marmite de tout le corps, mais conformée de manière que la préparation & la coction du chile se fait au fond, & non pas aux orifices du vaisseau. Les viscères, les muscles & les troncs d'artères & de veines

l'action ſalutaire de ce même feu, qui fait germer & mûrir les fruits pour les beſoins de l'homme ? Sans lui le laboureur ne verroit-il pas ſes plus belles eſpérances avortées ? admireroit-on, ſans ſon ſecours, toutes les plantes ſe ranimer, & tant d'eſpèces de brillantes fleurs parer la ſurface des campagnes ? N'eſt-ce point encore par ſon activité que les métaux & les minéraux végétent ; & ſe multiplient dans les entrailles de la terre, & que la fertile nature y produit l'immen-

---

qui l'environnent, ſont comme autant de braiſes allumées qui entretiennent ce feu. Le foie le couvre & l'échauffe du côté droit. La rate en fait autant du côté oppoſé. Le cœur & le diaphragme font le même office par en haut. Les muſcles abdominaux, l'épiploon & le péritoine lui portent la chaleur par-devant, & enfin les troncs de la groſſe artère & ceux de la veine cave avec les muſcles de l'épine dorſale, lui rendent un égal ſervice par derrière. Une bonne partie de cette démonſtration eſt extraite de l'anatomiſte Gelée.

ſité de ſes richeſſes? Peut-on voir dans le monde, en quelque région que ce ſoit, ou aërienne, ou aquatique, ou terreſtre, aucun être ſenſible qui puiſſe ſubſiſter, ſans que le feu ne faſſe la principale partie de ſon exiſtence? Tous les corps en général peuvent-ils être animés de l'eſprit de vie, à moins qu'ils ne participent du feu (1)? Oui, tout, pour ainſi dire, eſt en mouvement par le feu dans la vaſte étendue de l'univers; & tout pour ſa conſervation, a beſoin de ce feu (2) que la nature libérale ne ceſſe de diſtribuer de toutes parts (3).

---

(1) Vivere autem animo, omnia quæ calore participant. *Laert. in vitâ Pith.*

(2) Auſſi pour exprimer ſa force & ſes amples vertus, les chimiſtes le repréſentent-ils ſous la figure d'un triangle △, qui étant le caractère par lequel on déſigne le feu, eſt de plus l'emblême de la Divinité.

(3) Le Philoſophe Porphire, quoique vivant dans un ſiécle éloigné du nôtre, & qui ſem-

car, où il n'y a point de chaleur (1), il n'y a point de mouvement ; & où il

---

bleroit devoir être moins éclairé que celui-ci, n'a pas ignoré, dès-lors, que tout étoit mû & vivifié par l'action du feu universel principe de tous les mouvemens de la nature. Voici comme il en parle avec un certain enthousiasme. » Il y a au-dessus [de nous] une » flamme incorruptible, toujours étincellante, » fontaine de tous les êtres, & principe de » toutes choses.... ce feu.... environne les » cieux, & il sort de lui une... étincelle qui fait » tout le feu du soleil, de la lune & des étoi- » les ; & dont la chaleur tranquile fait la liai- » son, l'harmonie & la durée du monde. Rien » ne subsiste que par ce feu, &c. »

(1) L'esprit universel est en soi, & dans sa source, doué d'une grande chaleur ; mais son feu se tempère dans les régions de l'air, lorsqu'il descend sur le globe terrestre, comme la chaleur de l'esprit que l'on tire du vin dans l'alembic, est modérée par la fraicheur de l'eau qui environne le serpentin.

n'y a point de mouvement, il ne peut y avoir de vie (1).

A quoi ajoute de Vignere que c'eſt au mouvement que produit le feu, qu'il eſt réſervé de purifier les corps : car le feu ne tend qu'à la pureté, & non-ſeulement il eſt la plus pure des ſubſtances par lui-même; mais encore il mondifie tout ce qui peut être ſuſceptible de corruptibilité (2).

Il faut donc inférer de-là que la chaleur

---

(1) Sublato enim calore, nullus fit motus. *Alphidius.*

Calorem eſſe dictum, motum; & frigus ejus privationem. Patet indè quod ubique talis motus eſt, ibi ſit calor; & ubi abeſt, ibi ſit frigus. *F. Zypæus, anatom. profeſ. in facult. Lovan. fundament. medic. reformat.*

(2) Motus enim iſte depurationem ſibi habet conjunctam; nam ignis nihil vult, niſi res puras; nam non ſolùm eſt omnium ſubſtantiarum puriſſima, ſed etiam omnia inquæ agere poteſt, mundificat, & purgat, & quidquid corruptibilitatis ineſſe poteſt, eximit. *Blas. Vignerus.*

eſt le premier mobile de tous les mouvemens de l'animal, & que pour cet effet elle eſt répandue dans toute la maſſe du ſang, auquel elle communique ſa vertu vivifiante; & que le ſang pourvu, à ſon tour, de cette même vertu, a la faculté, de concert avec les eſprits dont il eſt animé, de donner le mouvement à notre individu, comme l'eſprit univerſel, porté dans le ſein des élémens, le donne à tous les corps contenus dans le grand monde.

C'eſt pour cette raiſon, ſans doute, que Zénon, philoſophe ſtoïcien, frappé de l'agilité merveilleuſe de cette chaleur, & n'étant pas d'ailleurs inſtruit de la nature incorporelle de l'âme humaine, enſeignoit à ſes diſciples que l'âme n'étoit autre choſe que le feu (1).

---

(1) C'eſt apparemment pour une raiſon à peu près ſemblable que les Chaldéens, les Mexicains, & preſque tous les anciens s'appercevant que le feu étoit le ſimbole de la

Quelle eſt donc ſage la nature ! quelle eſt ſçavante ! & que ſes ouvrages ſont

---

vie & de la nature, lui attribuoient une origine céleſte, & le révéroient comme l'emblême de la divinité ; & que, par une juſte reconnoîſſance envers Dieu, ils allumoient du feu en ſon honneur.

» Le feu, dit Varron (*Varro apud Iſidor. L.* » 3.) eſt lâme du monde... »

» Le feu, dit encore Plutarque dans la vie » de Camille, eſt la plus vive image de la » puiſſance immortelle, qui arrange & con- » ſerve l'univers. C'eſt dans le feu qu'eſt le » principe de toutes choſes. Le temple de » Veſta où on le conſerve, eſt rond, parce „ qu'il eſt fait pour repréſenter l'univers. „

On connoît ces deux vers d'un poëte moderne.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta fovet, renovat, dividit, unit, alit.

„ Preſque tous les peuples du monde, ajoute „ un auteur de ce tems, (*M. Boulanger, l'An-* „ *tiquité dévoilée par ſes uſages,*) ont eu un feu „ ſacré. On le retrouve chez eux dans l'antiquité „ la plus reculée. Les Indiens, les Perſes, les

dignes d'admiration dans la vaſte étendue du monde qu'elle embraſſe ! avec combien d'éloquence le globe des cieux & celui de la terre, la beauté des formes dont ils ſont ornés, l'ordre de leur poſition, l'exactitude de leurs mouvemens, & la régularité de leurs révolutions (1) n'annoncent-ils pas la majeſté & la toute-puiſſance (2) de leur auteur !

» Que ce ſeroit un beau ſpectacle » [s'écrie le grand obſervateur Duncan] » de pouvoir contempler, d'une ſeule » vue, toutes les métamorphoſes par

---

„ Egyptiens, les Juifs, les Grecs, les Ro„ mains, les peuples du nord & de l'Améri„ que, ont eu ce culte. „

(1) Eſt admirabilis quædam continuatio, ſeriesque rerum, ut alia ex aliâ nexa, & omnes inter ſe aptæ, colligatæque videantur. *Cic. de naturâ Deorum, L. 1.*

(2) Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pſal. 18. v. 1.*

» lesquelles la matière a roulé, depuis
» qu'elle est sortie des mains de son
» créateur, & celles qu'elle doit souffrir
» jusqu'à la fin des siécles! que le théâtre
» du monde visible est magnifique & mer-
» veilleux! que ses décorations sont
» charmantes, par leur infinie variété,
» par leur régularité incomparable &
» par leur beauté qui est au dessus de
» toute expression! » *Dans la préf. de la 2e. partie de sa Chimie naturelle.*

» La plûpart des hommes, dit encore
» le Pere Regnault, n'apperçoivent
» que les dehors & la surface de la
» terre, des astres & des cieux; que
» seroit-ce, si l'on pénétroit plus avant,
» & que l'on vît les ressorts qui font pa-
» roître tant de merveilles? » *Entretiens phisiques, dans la préface.*

Mais sans promener notre esprit dans des espaces aussi immenses, bornons-nous à jetter un coup d'œil sur les deux hémisphères de la terre, & sur l'atmosphère de l'air qui environne ce globe formé

pour être le trône de l'homme, qui eſt lui-même ici bas le chef-d'œuvre du ſuprême ouvrier; & nous verrons d'abord que la terre eſt comme l'entrepôt & le magaſin des dons de la nature. En effet tous les êtres créés, dans les trois régnes, *cherchent leur vie* dans la ſubſtance de la terre. Nous voyons tous les animaux recourir à elle pour ſe procurer l'aliment qui leur eſt néceſſaire. Les végétaux même *n'enfoncent-ils pas leurs racines* dans ſa ſuperficie, & les minéraux ne ſe cachent-ils pas dans ſon ſein, pour y attirer, & comme *ſuccer*, les uns & les autres cette nourriture conſervatrice, qui ſortant de l'eſprit univerſel, y *eſt verſée* à tous moments par les ſoins de la vigilante nature?

Il eſt bien juſte & naturel en effet, qu'une mère nourriſſe ſes enfans: c'eſt pourquoi le très-ſage ordonnateur de toutes choſes a renfermé dans ſes entrailles une proviſion générale d'alimens, afin que chacun d'eux en tirât ce qui lui ſeroit

propre pour ſa végétation & ſon entretien. Mais la terre ne perd rien à ſa libéralité. Elle reprend ſur ſes productions ce qu'elle a été obligée de fournir pour elles ; & s'il étoit poſſible de péſer ſa maſſe avec tout ce qui couvre ſa ſuperficie, & qu'on ſçût de quel poids elle étoit dans le temps de la création, on ne la trouveroit pas plus peſante, qu'elle l'étoit pour lors, malgré la multitude innombrable d'hommes, d'animaux, d'arbres & de plantes, & avec cela une infinité de pierres, de métaux & minéraux qu'elle a engendrés.

Non-ſeulement la nature abbreuve & nourrit tous les annimaux, végétaux & minéraux de la ſemence univerſelle ; mais encore elle renferme en elle-même le plan éternel de toutes ſes productions ; » & elle les développe ſucceſſivement » ſelon l'ordre établi dans la génération » des êtres. » Je veux dire, qu'elle ſçait ſi à propos imprimer à toute la maſſe terreſtre les diverſes formes qu'elle veut

lui faire prendre, *par le moyen de chaque matrice particulière*, qu'elle lui a préparée, & elle y grave si distinctement les caractères qui doivent différencier ses productions, que *tant que chaque individu subsiste* en sa première essence, il a toujours le pouvoir d'engendrer son semblable (1), & de se multiplier suivant son espèce (2) : » au commencement qu'il

---

(1) „ Dieu donne de temps en temps une „ nouvelle face à l'univers, il le rajeunit, „ pour ainsi dire, afin qu'il soit un emblême „ de son auteur qui ne vieillit jamais..... Les „ enfans qui naissent tous les jours, sont com- „ me des troupes auxiliaires, que Dieu en- „ voye au secours de l'espèce, de peur qu'elle „ ne soit entièrement engloutie par la mort. » *Duncan*, *Chym. natur.*

(2) Si l'on considère encore les régions de l'air, „ tout le monde est convaincu (comme „ s'explique le chimiste phisicien) qu'il y a „ dans l'air une infinité de petits animaux ; „ & en jugeant de leur machine par celle de „ ceux qui nous sont les plus familiers, je dis „ qu'ils se nourrissent des mêmes principes.

» plut au tout-puiſſant de créer toutes
» choſes, il mit un très-bel ordre dans
» la nature, pour faire que les indivi-
» dus de chaque eſpèce fuſſent conſervés
» & perpétués. » (1)

C'eſt donc dans ce beau livre, que

„ Les parties qui émanent des mixtes qui ſont
„ ſur la ſurface de la terre, ſont encore de
„ nouveaux mixtes qui ont du rapport avec
„ leur machine, leſquels agiſſant ſur leurs or-
„ ganes, les déterminent à recevoir, ou à courir
„ après la nourriture qui leur eſt propre.....
„ Une infinité d'animaux, qui ſemblent, par
„ la délicateſſe de leurs organes, ne pouvoir
„ ſubſiſter dans le torrent de la matière, s'y
„ ſoutiennent, & y vivent par les mêmes loix.
„ Soit qu'ils habitent dans l'air, dans l'abîme
„ des eaux, ou dans les entrailles de la
„ terre, ils trouvent par-tout des alimens,
„ dont les principes ont du rapport & de la
„ proportion avec leur (méchanique); & qui
„ ne ſont différents de ceux que nous voyons,
„ qu'en manière d'être. „ *Mongin, Docteur en médecine.*

(1) *Traité de chimie philoſophique.*

la nature ouvre à nos yeux, qu'il faut lire & relire, sans se rebuter, si l'on veut sonder l'abîme de sa profondeur, pénétrer les motifs les plus secrets qui la font agir, & profiter ensuite du beau spectacle qu'elle se plaît d'étaler à nos yeux. C'est sur l'étude sérieuse que l'on en fera, que l'on doit jetter les premiers fondemens de la science médecinale. C'est cette même étude qui nous présente, comme dans un miroir, les connoissances phisiques & naturelles: car, quiconque connoît bien la matière & les moyens que la nature employe pour l'exécution de ses ouvrages, & les combinaisons dont elle se sert pour les perfectionner, celui-là *connoît*, pour ainsi dire, *toute la nature* (1); & pour

(1) ,, Les hommes, avance un auteur, trou-
,, veroient la vraie science, s'ils jettoient tou-
,, jours les yeux sur la nature, pour recon-
,, noître comment elle se gouverne en ses
,, générations, de quelle matière elle se sert,

le féconder dans ſes travaux, la nature ſera toujours prête à faire ce qu'elle doit.

Qu'il eſt donc déſirable le ſort des Médecins, qui ſont aſſez heureux que d'être initiés dans ſes miſtères ! & qu'ils ſont eſtimables de chercher à les approfondir le plus qu'ils peuvent ! mais qu'ils ſont louables ſur-tout [après avoir développé les vertus des mixtes dans les trois régnes, & en avoir multiplié l'énergie en les débaraſſant, par l'aide de la chimie (1), de la priſon des matières ſuperflues où elles étoient engagées] qu'ils ſont louables, dis-je, de faire ſervir

---

„ & quel procédé elle y obſerve perpétuelle-„ ment de la même façon. „ *J. Coleſſon, dans ſa Philoſophie naturelle.*

(1) „ Un des grands avantages que procure „ la chimie, c'eſt de réduire quelquefois les „ médicaments en un moindre volume, ſans en „ affoiblir la vertu, ſouvent même elle en „ augmente ainſi l'efficacité. „ *M. Malouin dans ſa Chimie medic.*

les connoiſſances que leurs études & leurs découvertes leur ont acquiſes, à la conſolation & au rétabliſſement des infirmes! » Ce ſeroit un procédé blâmable principalement dans un Médecin... de n'avoir » point la compaſſion & l'humanité que » ſa profeſſion veut qu'il ait (1). » Il eſt bien juſte effectivement de faire tout ce que nous pourrons en faveur du public. Il fait corps dans l'humanité.

Examinons à préſent ce que c'eſt que le naturaliſme de l'homme, dans lequel la nature manifeſte, d'une façon particulière, la ſageſſe de ſes loix, & l'excellence de ſes ouvrages; & n'en tirons point d'autres raiſons, ni d'autres éclairciſſements que ceux qu'elle nous découvrira elle-même. En tout cas, quelque raiſonnement que l'on faſſe ſur la nature, c'eſt

---

(1) *Scribon. Larg. dans la préface à Juxte Calixte ; & rapporté par M. Aſtruc dans ſon Traité des maladies vénériennes*, dans la préface.

dans les hautes & ſublimes ſciences qu'il la faut chercher; on ne la trouve que là.

CHAPITRE III.

De l'origine de l'homme, ou du petit monde.

AVANT de paſſer plus loin, comme dans ce traité-ci nous avons principalement l'homme pour objet, commençons par dire quelques mots ſur ſon origine & ſes prérogatives; & puis nous étendrons nos idées ſur ſa formation, & ſur ce qui tend, ou à le conſerver, ou à accélérer le terme de ſes jours.

Lorſque Dieu créa le premier homme, il le forma des élémens & des trois principes génératifs (1), leſquels, tandis

(1) C'eſt comme ſi l'on diſoit que l'homme a été compoſé de terre, d'eau & d'air, de ſel, de mercure & de ſouphre, de corps, d'eſprit & d'ame. Le corps eſt l'organe

qu'ils feroient de concert entr'eux, par les juftes proportions que fa main créatrice y avoit mifes, devoient être la bafe de la fanté, & le foutien de la vie; mais, comme les matières excrémentitielles, qui réfident dans ce mélange, étoient, à chaque inftant, dans le cas de déranger cet accord (1), l'hom-

---

& la demeure de l'efprit, & l'efprit fert d'organe & de logement à l'ame : or, comme l'efprit habite dans le corps, & le gouverne, de même qu'un pilote fait fon navire, ainfi l'ame réfide dans l'efprit, & dirige fes opérations; & comme encore le corps ne pourroit, fans l'aide de l'efprit, avoir ni mouvement, ni fenfation, l'efprit ne pourroit également, fans la médiation de l'ame, être doué ni d'intelligence, ni de raifonnement.

(1) „ En effet, il eft mal aifé, fuivant les „ obfervations d'un habile Médecin, que cette „ proportion fe garde long temps dans un fluide „ auffi actif que le fang; & l'on conçoit bien „ que le chile manquant à fermenter (& à fe „ cuire) comme il faut dans le ventricule &

me, guidé par les lumières de la raiſon, dont Dieu avoit annobli ſon origine, a cherché, autant qu'il a pu, les moyens de conſerver ſes jours en entretenant, ou en rétabliſſant ce bel accord, d'où dépendoit leur durée.

Des hommes, conſacrés par état, à en faire les recherches, réuſſirent à découvrir des remèdes appropriés aux différentes maladies; mais, ni dans les premiers ſiécles, ni même dans des âges encore bien poſtérieurs à la naiſſance du mode, aucun ne s'aviſa d'intervertir, par une trop ample effuſion du ſang, l'ordre que l'Auteur de la nature avoit ſi ſagement établi dans l'admirable ſtructure du corps humain, dont les reſſorts tiennent

---

„ dans les inteſtins, peut entraîner dans le „ ſang beaucoup de parties embarraſſantes & „ indigeſtes, qui le tiennent dans une eſpèce „ de crudité, qui eſt l'origine de tant de ma- „ ladies différentes. „ *Dumoulin Docteur en médecine, Traité du rhumatiſme, chap. 1er.*

de la préſence du ſang leur principal mobile. Ce ſeroit donc, entr'autres choſes, le trop grand abus que l'on feroit de la phlébotomie, & l'outrance même dans laquelle on tomberoit à l'égard de l'uſage des rafraîchiſſants, qui contribueroient le plus, je penſe, à la deſtruction de notre eſpèce.

Je conſeillerois encore ici, en paſſant, aux jeunes praticiens de ne point donner dans la grande multiplicité des remèdes, & de n'en pas trop charger leurs formules. C'eſt en ſe ſervant de la bouſſole de la nature, qui doit les diriger dans le cours de leur pratique, qu'ils ne perdront point de vue cette ſimplicité originale, qui va toujours au plus raccourci, & dont Boyle a ſi bien reconnu les avantages.

Cet auteur, rejettant toute conduite qui ſeroit en oppoſition avec la nature, nous montre la ſageſſe de celle-ci par ces axiomes. » La nature fait tout pour » le mieux dans les choſes qui ſont de

» ſon pouvoir : ce qu'elle exécute en
» ſuivant toujours les voies les plus
» droites & les plus courtes. Elle ne
» donne point dans les choſes ſuperflues ;
» mais elle ſe prête volontiers à toutes
» celles qu'elle croit néceſſaires (1). »

C'eſt pourquoi plus on multiplieroit les ſecours de la nature, plus on la feroit paroître foible & impuiſſante, & plus on lui feroit parcourir de chemin, plus on la feroit dégénérer de ſes propres forces. Du moins on tomberoit alors dans une confuſion de moyens, qui l'importuneroient plus qu'ils ne la ſoulageroient. La nature ne nous offre que des traitemens auſſi ſimples qu'elle.

Dieu, ayant donné l'exiſtence à l'homme par une émanation de ſa divinité,

---

(1) Natura... facit optimum ſemper inter ea quæ fieri ab ipsâ queunt, idque præſtat per vias maximè rectas & breviſſimas, neque redundans in ſuperfluis, neque deficiens in neceſſariis. *Boil. de nat. ſect.* 4.

fut ſi content de la formation d'une auſſi noble créature, qu'il lui fit une loi indiſpenſable de multiplier ſon eſpèce, & de la répandre ſur toute la terre; & il ſoumit en même temps à ſes beſoins & à ſa puiſſance toutes les productions que la nature enfanteroit (1).

Il convient donc que le Médecin, entr'autres, qui a été ſpécialement choiſi par le Créateur pour ſeconder ſes vûes, s'y conforme ſcrupuleuſement, & que, pour cet effet, les candidats s'étudient à prendre le meilleur parti poſſible dans les principes de leur art, pour concourir à cette population ſi recommandée, afin de remplir par là les intentions du ſouverain légiſlateur, qui, pour diſtinguer

---

(1) Creavit Deus hominem ad imaginem... ſuam..., creavit... maſculum & fœminam..., benedixitque illis Deus, & ait; creſcite & multiplicamini, & replete terram, & ſubjicite eam, & dominamini piſcibus maris, & volatilibus cœli, & univerſis animantibus quæ moventur ſuper terram. *Genes. C. 1.*

l'homme des autres créatures, lui a départi, pour son plus bel appanage, le don de l'intelligence, & l'a éclairé du flambeau de la raison, laquelle, comme il a été rapporté, est une effusion immédiate de la divine essence.

Voici en effets les prérogatives glorieuses que plusieurs grands personnages, ont attribuées à l'homme.

Le grand Hermès Trismégiste, ou trois fois grand, le nomma le *grand miracle de la nature, animal très-semblable à Dieu.* Les Prêtres de l'Egypte l'appelloient *animal admirable.* Pline l'a considéré comme l'*abbrégé du monde, & les délices de la nature.* Théophraste lui a donné l'avantage d'être l'*exemplaire & le modèle de l'univers*; & Platon a poussé son éloge jusqu'à le dire la *merveille des merveilles.* Quand on demanda à Abdalas Sarrazin, ce qu'il regardoit comme de plus admirable dans le monde, il répondit sans hésiter en ces termes : l'*homme seul surpasse toute merveille.* Zoroastre, ayant contem-

plé long-temps l'art ſingulier avec lequel le corps de l'homme étoit compoſé, s'écria avec étonnement : ô *homme, effort & image de la nature* (1) !

Finiſſons le portrait de l'homme par les propres expreſſions du Prophête Roi, qui avance qu'il n'eſt guères au-deſſous des anges en dignité, & que Dieu l'a comblé d'honneurs, & l'a couronné de gloire (2).

Mais comme il eſt ſur-tout queſtion ici de travailler à ſa conſervation, en détournant de lui les maladies qui tendent à le détruire, quittons cette petite digreſſion, pour diſcourir un peu ſur la manière dont la nature ſe prête à ſa formation, à ſon accroiſſement, & au ſoutien de ſa vie. C'eſt ſur la géographie de ce petit monde que le Médecin ne ſçauroit trop étendre

(1) Telle eſt à peu près la deſcription qu'en fait Dulaurens.

(2) Minuiſti eum paulò minùs ab Angelis, gloriâ & honore coronaſti eum. *Pſalm.* 8. *v.* 6.

ſes

ſes lumières. Une matière ſemblable demanderoit un ample volume, ſi l'on vouloit expliquer, avec quelque détail, la génération, la naiſſance, la végétation, la vie, le déclin & la mort de l'homme, à l'imitation de l'illuſtre Duncan (1), qui a fait un ſi beau traité ſur ce ſujet; mais les bornes dans leſquelles je me ſuis reſſerré, ne me permettent tout au plus que de parler avec briéveté de l'origine, & de la conſervation de la vie humaine. En rappellant ici nos principes nous trouverons qu'elles dérivent l'une & l'autre de la ſemence univerſelle; & voici la meilleure preuve que j'en puiſſe donner.

La ſemence de l'homme n'eſt-elle pas compoſée de la partie la plus ſubtile des aliments, qui, digérés & perfectionnés par la dernière coction qui s'en eſt faite,

---

(1) *Daniel Duncan, Docteur en médecine, de la faculté de Montpellier.*

ſont répandus *dans toutes les parties du corps*? Or, l'aliment qui fournit cette ſemence, n'eſt-il pas tiré de la ſemence univerſelle répandue dans les régions ſupérieures, pour être enſuite jettée dans le ſein de la terre, où elle eſt cuite & digérée, & de-là diſtribuée à tous les mixtes pour leur entretien? ainſi cette ſemence ſe trouvant donc dans tous les minéraux, végétaux & animaux, dont l'homme tire ſa nourriture & ſes médicaments, pour le ſoutien de ſa vie, la ſemence de l'homme émane donc de la ſemence univerſelle, par l'uſage qu'il fait de ces mêmes alimens.

Cette même ſemence, qui, comme on vient de le dire tout à l'heure, eſt la partie la plus élaborée & la plus pure des alimens, ayant paſſé, après diverſes filtrations, ſécrétions, coctions, & digeſtions, dans les circonvolutions, ou l'entortillement des vaiſſeaux ſpermatiques, elle y reçoit la préparation & la

consistence qui lui sont propres, pour devenir semence animale & générative (1); & après avoir acquis dans les vaisseaux circulatoires ses dernières dispositions, d'autres vaisseaux la conduisent dans les réservoirs que la nature a préparés pour l'y recevoir.

Trois choses sont essentiellement requises pour la génération tant des animaux que des végétaux & minéraux, sçavoir

---

(1) „ C'est après que la semence s'est per-„ fectionnée dans un appareil de parties d'une „ structure admirable, & qu'elle est devenue „ comme un élixir des plus précieux par un „ souphre salin, éthéré & volatil, qu'elle est „ en état de faire sur le sang de notre corps, „ en s'y mêlant, des changements admirables „ qui font notre force, notre vigueur & notre „ santé. „ *Guy de Chauliac, expliqué par M. Verduc.*

Elle a même tant d'énergie, cette semence, pour déveloper les parties de l'animal, qu'au rapport de Guéder, les cerfs à qui on a fait la castration, sont destitués de leurs cornes.

la ſemence, la matrice & une chaleur modérée. La ſemence, eſt une ſubſtance très-épurée, qui contient en ſoi l'eſprit de vie : car les ſemences d'où cet eſprit s'eſt exhalé, ne doivent plus être regardées comme ſemences, & ne ſont plus propres à aucune formation. De même ſi la ſemence n'eſt pas dépoſée dans un endroit qui lui ſoit approprié, il n'y a point non plus de génération, parce que les actions de la nature étant empêchées, elles ne peuvent pas parvenir à leur fin ; & ſi la chaleur de ſon côté n'y mettoit pas du ſien, toute génération ſeroit avortée, parce que c'eſt par le ſeul ſecours de cette chaleur que l'eſprit vital étant excité, il attenue les parties de la ſemence, les prépare & les diſpoſe à prendre ſa propre forme. C'eſt pourquoi ne confondons pas ici l'eſprit ſeminal avec le ſperme ; car dans le premier il y a bien plus de feu céleſte que dans le dernier : par conſéquent l'un eſt bien plus délié & plus actif que l'autre. En ſorte que l'on

doit confidérer le fperme comme le le corps de l'efprit, & celui-ci comme l'ame du fperme (1).

L'office du fperme eft de fournir à l'efprit de la femence la nourriture néceffaire pour le maintenir en fon effence ; fans quoi, faute d'aliment & d'entretien, le feu ou l'efprit de la femence retourneroit bientôt dans le fein de la femence univerfelle, d'où il tient fon origine (2).

Lors donc que la femence de l'homme eft pouffée dans fa matrice, & qu'elle *eft excitée par la chaleur* qui s'y trouve, le feu célefte (3) & germinatif qui eft

(1) C'eft auffi le fentiment d'un célèbre profeffeur d'Allemagne du fiécle précédent. La vertu générative ne confifte pas, felon lui, en une matière groffière ; mais dans certains efprits, ou particules infenfibles qu'elle renferme. *Jean Bohnius, profeffeur de Leipfic, dans fon cours d'anatomie phifiologique.*

(2) Omne revertitur ad locum unde exivit.

(3) Si ce feu vivifiant refide dans le fang, pourquoi ne feroit-il pas également dans la

en elle, venant à être mis en action, il commence à préparer, à diſpoſer & à développer les parties conſtituantes du corps, & l'organiſe enſuite.

Notre auteur des ſecrets chimiques a remarqué que cet arrangement, cette organiſation s'exécutent avec une célérité ſurprenante. » J'ai vû, dit-il, un embrion » qui n'étoit encore que ſémence glai» reuſe & limpide, ſans aucune forme » de chair, ſi bien organiſé qu'on en » pouvoit aiſément diſtinguer toutes les » parties, comme la tête, les yeux, le » nez, les bras, les mains, les cuiſſes, » les pieds & le tronc du corps; ce qui » me fait croire, ajoute-t-il, que l'âme » humaine ne demeure pas ſi long-tems » à y être infuſée qu'on le dit; & j'ai » tout lieu de croire qu'elle eſt créée & » infuſée le ſixiéme jour, parce que, » dans ce tems, le corps humain eſt

---

ſemence, puiſqu'elle tient ſa principale eſſence de la plus pure partie du ſang?

» parfaitement organifé par fon efprit.
» Car, comme le Créateur fit ce grand
» univers en toutes fes parties dans l'ef-
» pace de fix jours, & que le feptiéme
» il fe repofa, il veut de même, que
» l'homme, qui eft l'abbrégé de ce grand
» univers, foit complet dans le fixiéme
» jour, quoique le mouvement réel &
» fenfible ne peut pas encore paroître
» dans ce tems-là; & même, à le bien
» prendre, le corps humain n'eft bien
» perfectionné qu'à l'âge viril. Cette per-
» fection n'eft donc pas néceffaire pour
» l'introduction de l'âme, mais feulement
» pour le développement & la diftinc-
» tion des parties qui doivent fucceffi-
» vement former un corps parfait, &
» c'eft dans le fixiéme jour que cette
» fubftance fpiritueufe fépare & diftingue
» les parties craffes; l'âme venant après,
» elle donne la forme à tout; & con-
» jointement avec le même efprit, elle
» concourt à cuire, condenfer & affermir
» toutes ces mêmes parties, que l'efprit

» n'avoit que ſéparées & diſtinguées,
» pour les diſpoſer à la conſtitution &
» formation réelle du corps humain.
» L'âme, dans ce tems-là, trouvant le
» corps tout diſpoſé à la recevoir ſans
» aucune réſiſtance (toutes les parties
» étant molles & reſſentant encore la
» ſubſtance ſéminale) elle s'y inſinue
» comme un rayon de lumière, le péné-
» tre, l'organiſe, & s'y unit ſi intime-
» ment, qu'elle donne la forme & l'être
» parfait à cet individu. »

Son ſentiment ſe concilie au mieux avec l'expérience de Dulaurens, Conſeiller & premier Médecin du Roi Henri IV. Il expoſe dans une de ſes planches un fétus de quatorze jours, dont tous les membres paroiſſent bien formés; ce qui fait bien ſentir qu'il étoit dès-lors en état d'avoir reçu l'infuſion de l'âme. De-là vient qu'Ariſtote définit l'âme, l'*acte premier du corps organiſé, qui vit en puiſſance* (1).

(1) Ευτελεχεια πρωτη τȣ̃ σωματος φυσικȣ ὀργανικȣ ζωην εχοντος δυναμει.

Un auteur, fort renommé de ſon tems (1), nous confirme encore, par les obſervations qu'il en a faites, cette prompte organiſation qui ſuccéde à la conception de l'enfant. Voici ſes propres expreſſions :

« Le premier tems de la formation » du fœtus eſt celui qui dure ſix jours, » lequel tems eſt dit *geniture* : car pen- » dant icelui, la ſemence ne paroît que » comme lait caillé, dans laquelle toutes- » fois les parties ſont déſignées....

» Le deuxiéme eſt celui qui dure » neuf jours, nommé *germe*, pendant » lequel la ſemence, qui étoit aupara- » vant coulante, eſt rendue ferme & en » façon de ſang...

» Le troiſiéme eſt celui qui dure douze » jours, appellé *embrion*. En icelui on » peut voir aſſez diſtinctement les trois

---

(1) *Charles de Saint Germain*, Ecuyer, Docteur en médecine, dans ſon livre intitulé *Art de l'accouchement*, 2e. partie, c. 9.

» principales & nobles parties, ſçavoir le
» foie, le cœur & le cerveau.... puis les
» linéamens apparens de toutes les par-
» ties ſpermatiques. C'eſt alors que ce
» qui a été conçu & formé, commence
» à ſe nourrir & à croître....

» Le quatriéme eſt celui qui dure dix-
» huit jours, qu'on nomme *enfant*; d'au-
» tant qu'alors les parties ſont parache-
» vées, & diſtinctement ſéparées; & le
» corps de l'enfant eſt organiſé, propre
» pour recevoir l'âme, qui eſt auſſitôt
» infuſe que ſon domicile eſt complet &
» parfait. »

L'opinion de l'anatomiſte *Gelée* a beau-
coup de reſſemblance avec celle de Saint
Germain; & comme l'un & l'autre ſe
ſervent preſque des mêmes termes, il
ſeroit hors de propos de répeter ici
ceux de Gelée. Il met toujours en fait,
comme celui-là, qu'au dix-huitiéme jour
les parties de l'enfant ſe trouvent diſtinc-
tement ſéparées; & qu'alors le corps
organiſé eſt propre à ſervir de logement à

l'âme. Son obſervation eſt compriſe dans ce diſtique connu.

Sex in lacte dies : ter ſunt in ſanguine terni ;
Bis ſeni carnem ; ter ſeni membra figurant.

„ Elle (1) eſt en ſix jours en lait blanc,
„ Et neuf en forme de ſang :
„ Douze aux chairs la forme donnent,
„ Dix-huit les membres ſe façonnent.

» L'eſprit, dit-il, organe immédiat » (de la formation) travaillant ſur » la ſemence conçue, ſépare les par- » ties.... qui ſont en icelle.... Si elles » commencent à être figurées le cin- » quiéme ou le ſeptiéme jour, il n'y a » que le ſeul Créateur qui forme l'en- » fant, qui le connoiſſe & toutesfois, ſi » l'on en croit Hippocrate, la géniture » au ſeptiéme jour, a tout ce que le corps » doit avoir. »

Mais en portant un peu plus loin nos réflexions, ne pourrions-nous pas préſumer

(1) La formation.

que l'âme eſt inſinuée dans le corps humain dès le premier inſtant de la conception ? S'il eſt de la nature de l'âme d'agir ſur l'eſprit, comme celle de l'eſprit d'agir ſur le corps, l'eſprit ſéminal peut-il être mis en action autrement que par la médiation de l'âme ? Le monde, une fois créé, qui, aux termes de l'Ecriture, a été parachevé dans l'eſpace de ſix jours, pouvoit-il s'avancer vers ſa perfection, ſi l'âme divine & antérieure à lui, n'avoit pas d'abord fait ſortir la lumière de l'abîme des ténèbres, & mis en mouvement l'eſprit univerſel qui étoit porté ſur les eaux, pour développer toutes les productions de la nature ? De même l'artifice admirable de l'homme, qui eſt la reſſemblance abrégée du grand monde, peut-il être ſeulement commencé avant que l'âme, étincelle de la lumière du Très-haut, ne commence elle-même à animer les eſprits, & à mouvoir toutes les fibres qui doivent entrer dans l'ordre de ſa formation ?

C'eſt une obſervation que je fais, & que l'on ne doit apprécier qu'au titre de ſa valeur; mais je ne vais pas plus loin; & je me vois forcé de mettre une barrière au cours de mes idées, peut-être déja trop hardies, & d'abandonner cette matière épineuſe & abſtraite à nos profonds méthaphiſico-théologiens, dont la pénétration bien plus dégagée que la mienne des objets matériels, a le pouvoir de s'élancer juſque dans le ſein même du premier des êtres. Qu'ils puiſent, à leur aiſe, dans cette féconde ſource, les hautes connoiſſances, dont il leur eſt permis d'éclairer leur entendement. Pour moi, reſſerré dans les bornes de mon foible génie, je me perdrois bien vîte dans cet océan de miſtères, ſi j'avois la témérité de prendre le moindre vol au-deſſus de la ſphère qui m'a été preſcrite.

Mais ne pourrois-je pas cependant, en me rapprochant de mon ſujet, faire cette autre queſtion?

Si Dieu n'a mis que ſix jours pour accomplir le grand œuvre de l'univers, l'âme devroit-elle employer plus de tems pour terminer l'ouvrage de la conſtruction de l'homme? Cette âme ne pourroit-elle pas du moins être infuſée le ſixiéme jour d'après la conception, puiſque, ſelon notre auteur des ſecrets chimiques, toutes les parties du corps ſont bien déſignées dès ce tems-là, quoiqu'elles ne le ſoient pourtant pas auſſi diſtinctement que le dix-huitiéme jour? Mais dans ce cas elles ſeront bien mieux organiſées le vingt-quatriéme jour que le dix-huitiéme, & encore plus diſtinctement le trente-ſixiéme. Il faudra donc dire alors que l'âme ne viendra animer l'enfant que le vingt-quatriéme jour; & qu'elle feroit encore mieux de retarder à le faire juſqu'au trente-ſixiéme; & ainſi de gradation en gradation on en viendroit à ne ſuppoſer cette infuſion de l'âme qu'au moment même de la naiſ-

ſance; & même ſi la parfaite diſpoſition des organes étoit abſolument néceſſaire pour cela, il faudroit, que l'âme, pour pouvoir s'inſinuer dans le corps humain, attendît juſqu'à l'âge viril, parce que ce n'eſt que dans ce tems-là que l'organiſme eſt entièrement accompli.

Parlons préſentement de la manière dont le corps animé, & une fois ſorti de ſa priſon, entretient la vie qui lui a été communiquée par l'auteur de ſon exiſtence; & examinons quel eſt le nœud ou le lien qui unit l'âme avec le corps, & qui attache ſi bien les parties de celui-ci, toutes différentes qu'elles ſoient entr'elles, qu'elles peuvent ſubſiſter enſemble quelquesfois plus d'un ſiécle.

Ce qui forme cette belle alliance entre l'âme & le corps, ne peut être, ſuivant les principes que nous avons poſés, que ce feu, cet agent primitif, ce magnétiſme répandu dans les eſprits qui régnent dans le ſang, comme dans la ſemence animale, & dont l'humide & le chaud

conſtituent le véritable caractère (1). Voici en peu de mots comment la choſe s'exécute : les eſprits dont le ſang eſt animé ſervent de lien pour joindre l'âme au corps ; le corps ſert de moyen pour marier l'eſprit avec l'âme ; & l'âme à ſon tour, ſert de milieu pour unir le corps & l'eſprit ; mais l'âme vient directement de Dieu, & doit retourner à celui qui l'a donnée, comme nous en avertit l'Eccléſiaſte (2). On doit donc regarder le ſang comme le co-adjuteur de l'âme, par rapport à l'exiſtence & à la vie du corps, puiſque l'âme ſe ſert du ſang, animé de ſes eſprits, comme d'un médiateur auquel, ayant communiqué ſa vertu animante, le ſang la communique de ſon côté à tout le corps animal pour le faire vivre & exiſter en le conſervant.

---

(1) Vita eſt radicatio caloris in humido. *Ariſtotel.*

(2) (Debet) redire ad Deum qui dedit illam. *Eccleſiaſt. C. 12. v. 7.*

Plus ces mêmes esprits sont abondans, plus ils sont purs : plus ils sont purs, plus l'union doit être forte & durable. Mais à proportion que l'énergie ou le magnétisme de ces esprits diminue, la force de cette union diminue aussi, & même se détruit enfin tout à fait, quand, par une entière décomposition de notre organisme, ces esprits ne peuvent plus être réparés par un nouveau feu.

L'aliment le plus convenable à notre sang, dans lequel réside la chaleur naturelle, est celui qui est capable de lui fournir des esprits semblables aux siens, c'est-à-dire, qui soit de nature à pouvoir se transformer en sa propre substance & s'identifier avec lui, pour former de nouveaux esprits. Il faut donc que cet aliment contienne quelques principes onctueux & spiritueux ; car une matière entièrement destituée d'esprits ne pourroit pas sustenter notre vie. Nous ne tirons pas notre nourriture des élémens proprement dits,

mais de la ſubſtance des animaux & de celle des végétaux , qui , poſſédant des principes ſpiritueux , ſont en état de maintenir notre exiſtence. Ces alimens néanmoins n'accompliſſent pas l'œuvre de la nutrition immédiatement après les avoir pris. Cette aſſimilation à notre ſuc nourricier ne ſe fait que par gradation , & qu'après des tranſmutations réitérées , juſqu'au point que la ſubſtance nutritive devienne tout à fait ſemblable à la ſubſtance qui eſt nourrie ; & que la partie la plus ſenſible & la plus animée ſe convertiſſe en ſang , lequel tire enſuite de ſon propre fonds toutes les humeurs vitales deſtinées à ſe répandre dans tout le compoſé.

La génération de ces humeurs vitales & nourricières ſe fait par la coction ; & la coction dans l'homme s'exécute , en quelque façon , de la même manière que la diſtillation dans les alembics , ſçavoir , par la caléfaction de la matière , par ſa

résolution en vapeurs, par le mélange de ces mêmes vapeurs, & enfin par leur coagulation, ou liaison.

Le corps vivant est en effet un alembic plein de chaleur, & continuellement humecté de vapeurs. La chaleur donne la coction à la substance alimentaire ; & à force de diviser & d'atténuer les parties sur lesquelles elle porte son activité, elle les réduit en vapeurs après les avoir rendues en bonne partie homogènes. Mais comme dans toute coction il se fait une séparation des parties utiles d'avec les inutiles, celles-là sont digérées & assimilées, & celles-ci expulsées. De même dans les alembics les parties les plus subtiles & les plus nécessaires, c'est-à-dire, les plus onctueuses & les plus spiritueuses étant converties en forme de vapeurs, elles se rassemblent en gouttes, & acquierent ensuite plus de consistance, pendant que les parties les plus crasses [que l'on appelle vulgairement féces ou

lie] ſe ſéparent des autres, & s'en vont au fond.

Le ſang, à l'inſtar des liqueurs que les alambics contiennent, affecte également un mouvement circulaire. Mais quelle eſt la cauſe [ou le mobile] qui oblige ce fluide à ſe mouvoir ainſi circulairement? voici celle dont je me contente pour le préſent, & qui eſt toute ſimple, en attendant qu'on m'en découvre une meilleure, s'il y en a.

Les eſprits renfermés dans le ſang étant preſſés, & pouſſés de tous côtés par des ſubſtances bien moins legères qu'eux, ils prennent, conformément aux loix du mouvement de la nature [ſçavoir, celui de légereté & de gravitation] ils prennent, dis-je, par la grande agilité dont ils ſont, leur eſſor vers les parties ſupérieures du corps; mais comme ils ne peuvent point, par rapport à la diſpoſition des vaiſſeaux, où ils ſe trouvent, y aborder en ligne directe, ils enfilent

la route qui leur eſt la plus aiſée, & où ils trouvent le moins de réſiſtance; & comme la ligne qu'ils ſont alors obligés de ſuivre eſt oblique, ils entraînent dans leurs cours circulaire le ſang avec lequel ils ſont mêlés. Mais pourquoi la circulation du ſang ſe dirige-t-elle plutôt d'un côté que de l'autre? Il faut en chercher la raiſon dans la ſtructure du cœur & dans la manière dont les vaiſſeaux ſont diſtribués.

Je pourrois m'étendre ici à l'occaſion du ſang, & expliquer comment dans ſon paſſage il diſtribue le ſuc nourricier dans toutes les parties où il eſt traduit; comment ce fluide nutritif répare les pertes du ſang; quel eſt le méchaniſme des vaiſſeaux limphatiques qui le reçoivent, pour l'aller dépoſer où il en eſt beſoin; quelle eſt la nature de cette ſubſtance alimentaire, quelles ſont les parties dont elle eſt compoſée; de quelle manière ſe fait la diſpenſation de toutes les humeurs quelconques, dont le ſang eſt

le voiturier ; comment s'exécutent les diverſes ſécrétions qui les modifient de tant de façons différentes ; quelle marche enfin prennent toutes ces humeurs, pour aller chacune au lieu de leur deſtination ; mais comme mon intention n'eſt point de faire ici un traité de phiſiologie, je m'arrête à l'endroit, où les eſprits du ſang reçoivent leur principale élaboration pour devenir eſprits animaux.

Le laboratoire, où les eſprits animaux ſe préparent, eſt le cerveau, dont les ſuperfluités ſont rejettées par les oreilles, les yeux, les narines & la bouche.

Les rameaux des artères & des veines qui ſe répandent dans ſa ſubſtance y diſtillent ſans ceſſe le ſang & le ſuc vital deſtinés à la formation de ces eſprits, leſquels ſe portent vers cette région comme d'eux-mêmes, & ſelon les loix de la phiſique naturelle. Ces eſprits alors étant dépurés par l'air, impregné de l'eſprit univerſel, qui s'introduit dans le cerveau

par l'aſpiration, ils y acquierrent une ſi grande agilité qu'ils coulent avec une rapidité inexprimable dans les fibres des dix paires de nerfs, dont ce viſcère eſt parſemé, & qui ſont diſpoſées à les recevoir, pour communiquer à l'individu le mouvement, la ſenſation & la vie.

Mais, dira-t-on, comment s'augmente, ou s'affoiblit le magnétiſme de ces eſprits, formés de la quinteſſence vitale, pour donner lieu à la longueur, ou à la briéveté de nos jours?

Il n'eſt pas difficile de répondre à cette demande, en ne perdant point de vue nos premiers principes. Les parties élémentaires ſe trouvant répandues par tout, & étant le véhicule de cette ſubſtance ſpiritueuſe, ignée, lumineuſe, &c. (comme on voudra la nommer) la vie ſera longue ou courte à meſure que la quinteſſence élémentaire ſera plus ou moins débarraſſée de ſes parties excrémentitielles; plus elle eſt purifiée, plus les principes de vie ſont exaltés; plus ils ſont exaltés, plus leur contact eſt im-

médiat ; & alors plus ils ſe mêlent & s'uniſſent intimement avec les parties élémentaires, par l'affinité qui ſe trouve entre les uns & les autres.

De-là doit donc dépendre la prolongation de la vie, qui conſiſte dans la pureté & la connexion des trois principes, & leur juſte proportion avec la ſubſtance élémentaire. Mais la vie conſiſtant dans la chaleur, en tant que feu, elle a beſoin d'un aliment approprié à ſa conſervation ; & comme celui, qui lui vient de la digeſtion, tant bien préparé pût-il être, n'eſt jamais ſi parfait qu'elle l'eſt en elle-même, elle doit s'affoiblir peu à peu, & enfin ſe détruire entièrement ; car ſi le ſuc nourricier lui communiquoit une ſubſtance auſſi dépurée & auſſi accomplie que l'eſt le baume radical, la vie dureroit à l'infini.

Il s'enſuit même de là qu'en uſant des alimens deſtinés à nous nourrir, non-ſeulement nous introduiſons ſouvent en nous le germe de quelque maladie, mais encore,

encore, à chaque fois que nous en faisons usage, celui, en quelque manière, de notre propre destruction; parce qu'à mesure que la chaleur naturelle s'occupe à faire la séparation des parties superflues de ces mêmes alimens, ce travail ne peut tendre qu'à énerver insensiblement son magnétisme; & que de plus le chile qui en est extrait, n'étant pas parfaitement pur, il a besoin d'être affiné de nouveau; & c'est encore un surcroît de fatigue pour cette même chaleur (1). Mais cependant comme dans les alimens il y a ordinairement une substance qui lui est analogue, & qu'elle s'approprie, si on

---

(1) Generantur humores excrementitii in sanguine, partim quia alimenta nostra, inter alias suas particulas, habent aliquas, quæ, ob suam dispositionem, facescunt facilè in humorem excrementitium; partim verò quia sanguis iteratis vicibus in corde rarescendo, ignemque nostrum alendo, multùm perdit de partibus subtilioribus, pinguioribus & inflammabilioribus, ex quo fit ut multæ ejus partes,

refusoit au corps la nourriture nécessaire, alors la chaleur naturelle ne pouvant plus s'y entretenir, elle porteroit son activité sur les parties intégrantes du composé, comme je vais le répeter en partie dans l'instant ; & après en avoir dissipé tout le baume radical, qui est son vrai aliment, elle seroit bien contrainte de s'exhaler, & de rentrer dans le réservoir général du feu céleste.

Et comme, au surplus, il y a un tems limité pour la durée des productions de la nature, & que tout ce qui est arrivé à son dernier dégré d'accroissement, commence ensuite à décliner, il est constant que cette chaleur qui s'est augmentée à proportion que le corps s'augmentoit lui-même, & n'ayant pas

---

non solùm ineptæ evadant ad calorem alendum, sed potiùs ad illum delendum.... grumescens enim eatenùs ex parte frigidiore & insipidâ phlegma, seu pituita excrementitia, facilè meatus obstruit, &c. F. *Zypæus*.

été réparée en raiſon réciproque de ſa perte, elle conſume peu à peu les parties huileuſes & balſamiques du ſang, elle flétrit & deſſéche les ſolides; & ne trouvant plus enfin de ſubſtances qui lui ſoient homogènes, & capables de la ſoutenir, ou de la remettre dans ſa première vigueur, elle eſt bien néceſſitée à ſe ſéparer du ſujet auquel elle étoit unie : car nous ne ſommes conſervés que par les mêmes principes dont nous ſommes compoſés.

D'un autre côté, lorſque parmi les principes de vie, qui doivent s'aſſimiler, pour agir mutuellement entr'eux, il ſe rencontre des matières ſuperflues & hétérogènes ou étrangères au feu principe, qui conſtitue la vie animale, elles combattent ſon action, s'oppoſent à ſes effets, affoibliſſent ſon mouvement, l'oppriment & le ſuffoquent; & rompant enfin tout à fait le nœud d'alliance entre l'âme & le corps, elles mettent fin au terme de notre vie, parce que ce feu moteur

perdant peu à peu la force de ſon magnétiſme, il devient inférieur à celle des corps excrémenteux : car quand le patient, comme on dit, a plus de réſiſtance que l'agent n'a d'action, il ſurmonte l'agent & l'oblige de fléchir.

La vieilleſſe reſſemble aſſez aux approches de l'hyver. A meſure que le ſoleil regarde plus obliquement la terre, & qu'il en détourne peu à peu ſa lumière & ſa chaleur, la partie de l'hémiſphère que nous habitons ſemble tomber dans la langueur, & s'approcher de ſa fin.

Par la même raiſon, lorſque le feu de la nature n'agit plus ſur nous avec la même activité, & que les eſprits n'y trouvent plus la même reſſource pour continuer leurs mouvemens accoutumés, nous nous appercevons que notre compoſé panche vers ſon couchant, & que l'inſtant de notre deſtruction s'approche.

En un mot la vie ne ſe ſoutient, & le trépas n'arrive, l'une que par la préſence, &

l'autre que par la privation de ce feu vivifiant. C'eſt lui qui fait mouvoir les eſprits & les liqueurs qui circulent dans les nerfs, dans les artères & les veines (1). C'eſt lui qui met les organes en action, qui nous ranime, & qui maintient le méchaniſme de chaque individu. Il doit donc être regardé comme le tipe de notre génération, & le principe de la durée de nos jours. Mais il ne peut ſubſiſter en nous que par ſon adhérence à notre humide radical, & que lorſqu'il eſt en juſte proportion avec lui : car quand la chaleur domine trop ſur l'humidité, elle mine le corps, & le fait tomber en peu de tems dans le maraſme ou conſomption ; & quand au contraire une humidité exceſſive ſurpaſſe la chaleur, alors cette humidité, chargée d'un phlegme glacé & ſans action, venant prendre la place

---

(1) Spiritus per venas & arterias & ſanguinem trajicit movetque animal, & veluti circumfert. *Nicolaus Nancellius, Analog. L. 2.*

de cette chaleur, elle décompoſe notre organiſme, & nous livre enfin à la fatalité de notre deſtruction; mais toujours, dans le principe, il vaut mieux que la chaleur domine ſur l'humide que l'humide ſur la chaleur, parce que plus il y a en nous de chaleur [de la tempérée s'entend] plus le baume naturel ſe fortifie.

Il n'eſt pas hors de propos, avant de terminer ce chapitre, de toucher quelque choſe ſur la reſſemblance ſenſible qu'il y a entre le grand monde & le petit, & de donner à connoître que l'ouvrier qui les a formés tous les deux, a établi les mêmes loix pour l'un que pour l'autre; & que le même feu qui anime celui-là, communique la même vivacité à celui-ci. On doit donc conclure de là que, pour comprendre ce que c'eſt que l'homme, & porter une déciſion juſte ſur le bel ordre de ſa ſtructure, il faut néceſſairement avoir une idée claire & diſtincte de l'art ſublime avec lequel

l'architecte ſuprême a arrangé les loix de la nature & de l'univers, je veux dire, les connoître dans leurs principes & par leurs propres cauſes, autant, toutes fois, que les bornes de l'eſprit humain peuvent le permettre.

Outre que cette théorie eſt remplie d'agrémens, & amorce la curioſité, c'eſt qu'elle éléve inſenſiblement l'homme non-ſeulement à la connoiſſance de la nature, mais encore à la contemplation de celui qui en eſt le grand Maître, & imprime dans notre âme ces traits ineffaçables de vénération, ces ſentimens intimes de gratitude auxquels aucun mortel raiſonnable & encore moins le philoſophe, ne peut ſe refuſer. Je reprends.

Si le grand monde a ſon ſoleil qui départit le feu de vie à toute la nature, de même le petit monde a également le ſien, doué exprès pour lui des mêmes diſpoſitions. Le cerveau, par exemple, qui domine ſur tout l'invidu, fournit un nombre prodigieux de ramifications de nerfs, qui

comme autant de rayons, vont diſtribuer avec le ſuc nerval le feu vivifiant contenu dans les eſprits ; & comme il ſe trouve de tems en tems des nuages qui nous interceptent la lumière du ſoleil, & nous empêchent de ſentir les favorables effets de ſon influence, ainſi le cerveau n'eſt-il pas ſouvent expoſé à des idées triſtes, ſombres & mélancoliques, qui, comme autant de nuées opaques, répandent ſur lui l'obſcurité & la langueur, interrompent le mouvement des eſprits, relâchent le reſſort des fibres, & de cette manière portent le trouble & le déſordre dans toutes les fonctions animales, qui venant alors à s'affoiblir, ne s'exécutent plus avec la même force, ni dans la même régularité. Auſſi dès que le ſoleil du petit monde ne rayonne plus comme à ſon ordinaire, tout le reſte du compoſé tombe dans un bouleverſement, qui devient l'origine de bien des maladies, comme je l'expliquerai plus amplement autre part.

Le feu univerſel, qui, après avoir traverſé les plaines aëriennes, vient s'inſinuer dans le ſein de la terre pour la multiplication des différents mixtes qui tirent d'elle leur nourriture, ne pénétre-t-il pas également toutes les parties qui entrent dans la conſtitution du corps de l'homme, où il reçoit, comme dans la terre; la même vertu alimentaire & générative pour l'entretien & la multiplication de l'eſpèce animale? De ſorte que, circulant ſans diſcontinuation dans nos vaiſſeaux & à travers les pores de notre corps, comme à travers les interſtices du globe terreſtre; il préſente à l'imagination toujours à peu près la même marche.

La mer, qui enveloppe la terre, ne ſe manifeſte t'elle pas en abrégé dans l'homme? Après que les eaux du grand monde, en circulant dans les diverſes minières ſouterraines, ſe ſont chargées de quantité de ſels groſſiers, elles vont, en ſe retirant, les dépoſer dans le torrent

de la mer (1); de même les différentes humeurs, qui roulent dans nos vaiſſeaux [lesquels Hippocrate, lui-même, appelle les fleuves de la nature humaine] ne donnent-elles point, après toutes les sécrétions qu'elles ont ſubies, un phlegme chargé d'une abondance de ſels ſuperflus qu'elles ont amaſſés dans leur paſſage, & qu'elles vont enſuite tranſporter avec elles dans la cavité de la veſſie, qui eſt comme la mer du petit monde? Si l'eau de la grande mer eſt ſalée, celle de la petite l'eſt auſſi pour la même raiſon, & par les mêmes moyens (2). Les hy-

(1) Le profond M. Malouin, que je ne me laſſerai point d'alléguer, vient ici tout naturellement à mon ſecours, lorſqu'il m'enſeigne que *les eaux ſont différentes ſelon les différentes terres qu'elles traverſent, & qu'elles diſſolvent & emportent les ſels des terres par leſquelles elles paſſent, & en prennent les qualités. Chim. Médecinale. Ch. 13.*

(2) Cette ſalure de la mer vient, ſelon ce que je puis augurer, de ce que le feu central

dropiſies qui ſurviennent, n'imitent-t-elles point les inondations qui arrivent ſur la terre? Si l'on voit des vapeurs s'élever

---

enflammant & diſſipant une portion des matières bitumineuſes ou ſulphureuſes renfermées dans les entrailles de la terre, & faiſant évaporer les parties les plus ſubtiles des fluides qui s'y rencontrent, les autres qui reſtent étant en moindre quantité, & devenues par là plus groſſières & plus dépouillées de leur humidité, elles doivent conſéquemment ſe trouver chargées d'une plus grande abondance de ſels, & former même quelquefois différentes minières ſalines. Ces mêmes matiètes étant donc enſuite entraînées dans le lit de la mer par le flux des eaux ſouterraines qui s'y déchargent journellement, elles ſont ſans doute très-propres à lui imprimer la ſaumure que nous y appercevons.

Pour ſe mettre plus au fait de quelle façon à peu près la choſe s'exécute, il faudroit être à portée de voir quelques marais ſalans, comme j'ai obſervé pluſieurs fois ceux de Brouage & de Maraine en Aunis. Les parties les plus fluides de l'eau que l'on tire de la mer à ſon montant, & que l'on retient certain tems

jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, & même y former des sources, des lacs, des étangs, il s'en éléve pareillement jusqu'à notre cerveau, dans les sinus duquel elles produisent des espèces de sources ou de lacs sous la forme de pituite ou de sérosité, comme il arrive dans les rhumes de cerveau, & dans les hydrocéphales. N'avons-nous pas encore dans nos corps des antres, des sinuosités, des minières, des feux intérieurs, images

---

dans des marres, étant exhalées par l'ardeur des rayons du soleil (qui subtilisent & dissipent également les parties oléagineuses qui peuvent s'y trouver) on voit la surface de cette eau se couvrir peu à peu d'une espèce de crême ou de glace ou gelée, que l'on ramasse, & que l'on met par monceaux; ce qui est le sel marin que nous employons à notre usage. Que si, au lieu de ramasser ce sel, on prenoit le parti, après avoir levé les éclufes au descendant, de le faire écouler dans le flux de la mer, il est certain qu'il augmenteroit la salure de son eau.

de ceux qui exercent leur violence dans les cavités de la terre? N'éprouvons-nous pas de même en nous quelquefois des bouillonnemens, des effervefcences, des explofions, des tremblemens? Si la terre & les autres planetes ont leur tourbillon particulier qui les enveloppe, nous avons femblablement le nôtre qui nous environne continuellement, & qui nous eft fourni par la matière de l'infenfible tranfpiration qui s'exhale à chaque inftant à travers les pores de la peau.

L'arrangement encore, avec lequel le corps humain a été modélé, nous fait appercevoir la fimilitude qu'il a avec l'univers. Celui-ci eft divifé en trois régions; l'élémentaire, la célefte & la fur-célefte: le corps humain eft de même diftribué en trois régions, l'inférieure, qui eft le ventricule, ou le vafe préparatoire de la nutrition; la moyenne, qui eft la poitrine, & qui eft le foyer de la vie où fe ranime la chaleur naturelle par le foufle de l'air qui eft attiré par la refpiration;

& enfin la ſupérieure, qui eſt la tête, où ſe perfectionnent les eſprits, & eſt le ſiége de l'intelligence, qui a une rélation ſi intime avec la divinité.

Ajoutons de plus cette autre conformité. La chair de l'homme, par exemple, ne ſemble-t-elle pas repréſenter la terre ? Les os, les pierres & les rochers ? Les cheveux, les arbres & les plantes, dont la ſurface de la terre eſt couverte ? Le ſang & les autres humeurs, l'eau ? Les différens diametres des vaiſſeaux artériels & véneux, les divers canaux des fleuves, des rivières & des ruiſſeaux du grand monde ? Les vapeurs dont le corps eſt abbreuvé, l'air & tout ce qu'il contient ? En outre les ſept principales parties vitales dont il eſt compoſé, ſçavoir le cerveau, le poumon, le cœur, la ratte, le foie, le fiel & les reins, n'ont-elles pas un rapport aſſez apparent avec les ſept planetes, &, ſi l'on veut, avec les ſept métaux ? D'ailleurs l'eſprit vital dont il eſt ſans ceſſe vivifié, n'a-t-il point

une analogie ſenſible avec le Ciel, où eſt le principe de vie, de chaleur & de lumière ?

C'eſt donc bien avec raiſon que l'homme a été nommé microcoſme, (1) c'eſt-à-dire, le ſommaire ou l'abbrégé de la nature univerſelle (2), puiſqu'il eſt composé des mêmes choſes que le macrocoſme (3); & que par ſurcroît il eſt annobli d'une âme qu'il tient immédiatement de Dieu. Ce qui fait qu'il eſt, en lui ſeul, la repréſentation du monde viſible & inviſible. Enfin, le même enchaînement, les mêmes rapports & proportions qui ſe trouvent entre les parties dont a été façonnée la ſtructure du grand monde, ſe rencontrent auſſi exactement entre celles qui compoſent le petit. Même mercure, même ſel, même ſouphre, même feu, mêmes élémens, mêmes principes & même

(1) Μικροκόσμον.

(2) Τὸ πᾶν.

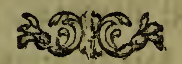
(3) Μακροκόσμον.

circulation. Donc les loix que Dieu a faites pour la conſervation de l'un, ſont applicables à la conſervation de l'autre; & elles ſont ſi ſagement concertées qu'il n'eſt pas permis d'en vouloir aucunement déranger la merveilleuſe diſpoſition.

Il eſt donc entr'autres du Médecin de les ſuivre, ces loix, pour la conſervation de la ſanté, comme pour la conduite des maladies; & de ne point chercher à éteindre ce feu naturel, qui eſt le vrai ſimbole, ou pour mieux dire, le ſceau de l'alliance qui unit la vie à notre individu. La vie en effet nous marque toujours la préſence de ce feu dans le ſang de l'animal. C'eſt le baume radical qui le nourrit & le conſerve: car dans le ſujet, où ce baume ſe détruit, ce feu qui fait la vie, s'évanouit auſſitôt. Cette quinteſſence onctueuſe & balſamique n'eſt pas ſeulement le principe de la vie, mais elle a encore la vertu de la renouveller. Elle reſtaure la débilité du tempéramment, elle augmente le ſang

même, & en multiplie les eſprits. En un mot elle eſt comme l'aimant de l'eſprit céleſte, & le ciment qui conſolide la vie, & en empêche la diſſipation. Et puiſque c'eſt notre ſang qui eſt le meſſager de ce feu vital, n'allons point prodiguer celui-là, dans la crainte de perdre celui-ci. Comme ils ſont inſéparables, l'un peut-il nous quitter, ſans que l'autre ne le ſuive ?

Après avoir traité de l'origine & des nobles prérogatives de l'homme, de même que de la principale cauſe de ſa décadence & de ſa deſtruction, il convient actuellement de raiſonner un peu ſur les principes de ce fluide précieux, qui eſt lui-même le ſiége du principe de la vie humaine. La matière eſt aſſez intéreſſante, pour qu'on ſe donne la peine de l'examiner avec application.



CHAPITRE IV.

Des principes du ſang.

JE vais tâcher dans ce quatriéme chapitre de rendre la nature du ſang moins miſtérieuſe que pluſieurs perſonnes ne l'ont cru ; & j'entreprendrai d'en déterminer les principes, ſans aucune de ces hipothèſes, qui ſouvent ne nous paroiſſent que conjecturales, & qui ſont autant de barrières qui nous empêchent de nous approcher de l'évidence.

J'écarterai même de mes diſcours ces longues narrations qui embrouillent le lecteur, & le fatiguent ſans l'inſtruire. Je penſe que tout ſyſtême doit être expliqué avec beaucoup de préciſion ; mais néanmoins avec netteté, afin que, pour peu que l'on ſoit ſuſceptible de compréhenſion, on puiſſe le ſaiſir du premier abord ; & pour me mettre encore mieux

à la portée du public, je ne me ſervirai que de termes les plus ordinaires & aucunement de ces expreſſions ampoulées & ſpécieuſes, qui ſont plus propres à flater l'ignorance, qu'à nous montrer les traits d'une véritable érudition.

Selon Leuwenhok & pluſieurs autres ſçavans, chaque partie du ſang eſt compoſée de ſix globules, qui étant joints enſemble, offrent à nos yeux la couleur purpurine; & qui, étant conſidérés ſéparément, nous préſentent la couleur blanche; mais cette opinion, quelle quelle ſoit, eſt étrangère aux principes du ſang: elle n'établit que la cauſe éloignée de ſa couleur, & non celle de ſon caractère primitif. D'où dépend donc l'origine du ſang? Je vais en donner l'explication, toutesfois après que j'aurai repris les principes ſur leſquels roule tout le corps de cet ouvrage.

Pour peu que l'on ſoit initié dans l'étude de la phiſique & de la chimie, on ſçait que tous les mixtes, dans les

trois régnes, ſont composés de trois principes, ſçavoir, de ſouphre, de mercure & de ſel (1).

Le ſouphre contient le feu ou la chaleur naturelle; le mercure, l'humide radical, qui entretient la nutrition; & le ſel fait la liaiſon des parties de l'un &

---

(1) Il s'agit ici des principes ſécondaires, c'eſt à-dire, de ceux que l'on tire par les opérations de la chimie vulgaire, & qui tombent ſous les yeux; mais qui toujours ſont une émanation des principes univerſels; & qui, comme ceux-ci, ſe contiennent réciproquement les uns les autres. Qui ne ſçait effectivement que du ſel on peut tirer du ſouphre & du mercure? que du ſouphre on peut extraire du mercure & du ſel? & que le mercure nous donne du ſel & du ſouphre? Donc l'un des trois principes, ſoit primitifs, ou ſécondaires, ne peut pas exiſter ſans la participation des deux autres. Il n'y a que la partie de chaque principe, qui, dans un ſujet, domine ſur les deux autres qui les déſigne & les différencie. Cette connoiſſance ci fait ſûrement grande autorité en phiſique & en médecine.

de l'autre, & donne la consistance & le poids à la matière, comme je le repeterai dans la suite.

Telle est la réunion des trois principes phisiques, » sçavoir, de l'âme du souphre, de l'esprit du mercure & du corps du sel. L'esprit est comme l'entreteneur & le conservateur de l'âme avec le corps, lequel, par le moyen de ce même esprit, est particulièrement joint à l'âme; mais l'âme vivifie l'esprit & le corps (1). »

L'on distingue encore ces trois principes sous quatre qualités essentielles, qui sont le chaud, le froid, l'humide, & le sec; & c'est la juste proportion de ces quatre qualités entr'elles, qui fait la perfection des mixtes, & qui détermine leur durée, plus ou moins longue, suivant la différente manière dont elles agissent sur eux. C'est pourquoi, pour que les ouvrages de la nature soient bien accomplis, il

(1) *Traité de Chimie philosophique.*

faut qu'il régne un parfait accord entre les principes qui constituent l'individu, afin qu'il ne pêche en aucune de ces quatre qualités.

Le mercure est cette première eau, ce premier flegme qui sort de l'alembic, quand on fait la distillation de plantes vertes sur un feu modéré (1); & qui est encore représenté par cette fumée ou vapeur qui s'éleve des matières végétales que l'on jette au feu pour les bruler. L'usage de cette substance est de devenir le principe de digestion dans tous les mixtes. C'est elle qui produit cette agréable verdure qui fait l'ornement des végétaux & annonce leur vigueur actuelle. Elle sert encore à tempérer, par son hu-

(1) L'on n'a ici en vue que la distillation qui se fait sur les plantes dont on vient de parler : car dans d'autres opérations ce n'est pas toujours la même chose. Par exemple, quand on distille du vin, ou autres liqueurs spiritueuses, c'est le phlegme qui monte le dernier.

midité, la trop grande action du ſouphre & l'âcreté cauſtique du ſel, leſquels, ſans elle, par leur nature brulante & deſſicative, réduiroient toutes choſes à une entière aridité; & alors il n'y auroit plus ni digeſtion (1), ni nutrition (2). Les

---

(1) C'eſt ce qu'a exactement obſervé l'auteur de l'*Examen ſur l'uſage de la ſaignée*, (Rochas ſieur d'Aiglun, Conſeiller & Médecin ordinaire du Roi) qui, par ſon raiſonnement (quoique d'un ſtyle un peu gothique & tel qu'on l'employoit de ſon tems,) paroît néanmoins avoir aſſez bien démontré ces trois principes : auſſi, dans pluſieurs endroits de ce chapitre & dans les deux ſuivants, me conformai-je en bonne partie à ſon ſentiment ſur leur exiſtence; & je ne rougis point de faire revivre les préceptes des habiles gens qui ont écrit avant moi, & qui m'ont mis à portée de m'inſtruire.

(2) La preuve de cette nutrition, entretenue par le mercure, ſe trouve dans la deſcription que nous en ont faite ceux que l'on a occupés aux mines du mercure. Ils rapportent qu'il s'en éléve, comme des nuées épaiſſes, qui

végétaux fourniffent ordinairement une plus grande quantité de fubftance mercurielle que les deux autres régnes.

Le fouphre eft cette fubftance *graffe & oléagineufe qui monte après le mercure, par le moyen d'une chaleur un peu plus forte. C'eft le principe combuftible, c'eft-à-dire, qui s'allume* pour chaque befoin de la nature, & eft la fource du baume vital. Il eft plus abondant, & fes effets font bien plus fenfibles dans la fubftance des animaux, que dans celle des végétaux & des minéraux.

Le fel eft cette matière fixe, qui refte dans les cendres après la calcination du fujet, defquelles on le fépare par les opérations ufitées en chimie. C'eft le principe de folidité, de pefanteur & de

---

enveloppent les montagnes fituées fur ces mines, même dans le plus fort des ardeurs de l'été; & que, malgré les grandes chaleurs de cette faifon, tous les arbres & abriffeaux s'y confervent très-verdoyants, pendant qu'ils font tout defféchés aux environs.

corporification,

corporification, qui ſert à unir enſemble les deux autres principes ; & c'eſt dans les minéraux en général où il abonde le plus, comme je l'ai déja avancé plus haut.

Ce ſel fixe réſiſte à une grande violence du feu, mais une bien moindre action de celui-ci raréfie, & fait élever le ſel volatil, qui eſt bien plus fin & plus ſubtil que le fixe. « Les végétaux, ſui-
» vant la juſte remarque de M. Malouin,
» ont leurs principes moins peſants &
» moins liés enſemble que ne les ont
» les minéraux. C'eſt pourquoi, ajoute-
» t-il, les végétaux ſont plus traitables,
» plus diſſolubles dans les corps animés,
» & peuvent plus aiſément s'y changer
» en nourriture, ou y ſervir de médica-
» mens, que ne peuvent faire les miné-
» raux.... C'eſt pourquoi les végétaux
» fourniſſent le plus ſouvent les alimens...
» les plus convenables (1). » Ce qui

---

(1) *Chimie Médecinale, troiſiéme partie chap. premier.*

ſert d'autorité à ce que j'ai voulu déduire ci-devant, ſçavoir, que les végétaux abondent plus que les deux autres régnes en ſubſtance mercurielle, c'eſt pour cela qu'ils doivent avoir plus d'aptitude pour faciliter la nutrition.

Quant à l'air, qui eſt d'une utilité univerſellement indiſpenſable pour les beſoins de la nature, & même pour les diſſolutions (1), il eſt bien plus volatil que l'eau, l'eau plus volatile que les ſels, & les ſels moins fixes que la terre : car, comme nous l'enſeigne M. Macquer, la terre, quand elle eſt abſolument pure, eſt ſi fixe, qu'elle réſiſte « à la plus grande » violence du feu ; mais auſſi, ajoute-» t-il : il y a lieu de croire qu'il eſt très-» difficile & même impoſſible d'avoir » le principe terreux entièrement dé-» gagé de toute ſubſtance (2).

---

(1) Auſſi M. Malouin aſſure-t'il que l'*eau ne diſſout point le fer, quand on en a tiré l'air.*

(2) *Chimie théoriq.* §. 111.

Suivant ce qui a été rapporté, à l'égard de nos principes, le ſouphre eſt donc oléeux, le mercure aqueux, & le ſel pondéreux. Le ſouphre dénote le feu, le mercure l'eſprit, & le ſel la matière; & c'eſt par un effet de ſa ſageſſe admirable, que le ſuprême ouvrier a, ſi bien, & avec tant de précaution, fait l'alliage de ces trois principes avec leurs qualités particulières: car, s'il n'y avoit point de ſouphre, il n'y auroit dans nous ni chaleur, ni vie; & s'il n'y en avoit point non plus dans les autres compoſés, aucune matière ne pourroit s'enflammer, & tout manqueroit aux beſoins de la vie humaine. Si le mercure étoit en défaut, toute génération & nutrition feroient anéanties; & ſi le ſel n'exiſtoit point, rien ne pourroit prendre de conſiſtance.

Mais envain exalterois-je la préſence & les propriétés de ces trois principes; envain dirois-je qu'ils ſont d'une néceſſité abſolue pour les ouvrages de la nature, & pour donner au ſang, dont

actuellement il s'agit, les diſpoſitions requiſes aux fonctions du régne animal; puis-je m'empêcher de m'appercevoir qu'ils ne peuvent pas tous ſeuls opérer d'auſſi grandes verveilles? Ne leur faut-il pas pour cet effet un véhicule qui les reçoive, & avec lequel ils s'incorporent, pour pouvoir tranſmettre leur action, & dans lequel ils prennent toutes les formes & modifications auxquelles ils ſont deſtinés par le premier principe de toutes choſes? Que deviendroient, par exemple, les effets du feu, ou du ſouphre primitif, ſans la médiation de l'air, qui fait partie de tous les corps tant ſolides que liquides? Comment ſans l'aide de ce même air attirerions-nous l'eſprit vital? Bien plus, quel embraſement général n'aurions-nous pas à craindre de la part du feu céleſte, des rayons ſolaires, ſi les régions aëriennes qui tiennent le milieu entre le feu & l'eau, n'en tempéroient pas l'activité par leur humidité naturelle? Quel ſort auroit le mercure, ſi l'eau ne lui prêtoit pas ſon ſecours,

pour accomplir l'œuvre de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps dans les trois régnes ? Quel ſeroit encore le ſuccès des ſels ? à quoi aboutiroient leurs facultés, ſi la terre, matrice générale de toutes les productions d'ici bas, ne leur offroit ſa propre ſubſtance, pour leur formation, & pour les faire co-opérer enſuite eux-mêmes à celle de tous les mixtes ? Il eſt donc eſſentiel que les élémens concourent enſemble avec les trois principes au ſoutien de l'eſpèce humaine, & qu'ils leur ſervent de vêtement ou d'enveloppe pour les retenir en quelque façon, & leur donner le tems & la facilité de produire dans le ſang tous les phénomènes qui réſultent de leur harmonie.

Je vais à préſent faire l'application des uns & des autres à notre ſang ; mais comme quelques lecteurs pourroient peut-être prendre le change, & confondre le nom de ſouphre, de mercure & de ſel primordial, ſous lequel je déſigne nos

trois principes, avec le ſouphre & le mercure que l'on tire des mines, & que l'on vend dans les boutiques, ou avec le ſel qui nous vient des marais ſalans, je leur donnerai le nom de partie, ou de ſubſtance huileuſe, ou oléeuſe, ou oléagineuſe; de partie, ou de ſubſtance ſéreuſe, ou limphatique; & de partie, ou de ſubſtance ſaline; ou ſimplement celui de principe huileux, ſéreux & ſalin, ſuivant l'ordre des phraſes qui ſe préſenteront ſur le papier.

Après avoir décrit dans le deuxiéme chapitre ce que c'eſt que l'eſprit général qui anime tout l'univers, je puis inférer de là que nos trois principes qui en reſſortiſſent, doivent également vivifier le petit monde, ou le microcoſme (1). Et comme le ſang eſt de toutes nos humeurs

---

(1) Il eſt bon d'obſerver, en paſſant, que chacun de ces trois principes a été deſtiné à prendre forme de corps pour ſervir d'aſile ou de receptacle aux principes ſupérieurs & leur fournir leur aliment naturel, par l'homogénéité qu'il y a entre les uns & les autres.

le liquide avec lequel ils ont le plus d'analogie, il paroît évident que c'eſt par ſon entremiſe qu'ils tranſmettent la vie à toutes les parties qui entrent dans l'arrangement du corps humain.

Je dis donc 1°. que le ſang eſt ſéreux puiſqu'il contient un phlegme, où la ſéroſité ſe manifeſte évidemment.

2°. Qu'il eſt oléux; car les Chimiſtes y découvrent, dans les expériences qu'ils font ſur lui, une ſubſtance graſſe & inflammable, qui dénote bien l'exiſtence d'un principe huileux dans ce fluide.

3°. Qu'il eſt ſalin : c'eſt ce que ſon goût de ſel qui ſe fait ſentir ſur la langue, & les ſels qu'il nous donne dans ſon analiſe, ne permettent pas de révoquer en doute.

Au reſte, on ne doit pas être ſurpris que le ſang poſſede les mêmes principes & les mêmes élémens que ceux qui ſont contenus dans les alimens, puiſque ce ſont eux qui lui départiſſent le principal fonds de ſa ſubſiſtance. Or il eſt démontré que

ces alimens ſont doués intrinſéquement d'un principe ſéreux, d'un principe huileux & d'un principe ſalin, accompagnés d'air, d'eau & de terre : donc le ſang eſt, de ſa nature, ſéreux, huileux, ſalin, & de plus aërien, aqueux & terreux; & il n'eſt pas moins viſible que c'eſt de la différente modification de ces principes & des parties élémentaires, qu'il acquiert les différentes qualités, propres à le caractériſer, & qu'il reçoit les diverſes altérations qu'il a à ſubir journellement: auſſi voit-on que tantôt la partie ſaline prédomine ſur la ſéreuſe, tantôt la ſéreuſe l'emporte ſur la ſaline & l'huileuſe, tantôt l'huileuſe ſur les deux autres, & ainſi des élémens entr'eux. On peut donc de là tirer cette conſéquence, que c'eſt la variété de cet arrangement des principes avec celui des élémens, qui différentie les tempéramens de chaque individu.

Ce raiſonnement ainſi établi on en déduira, que, lorſque la partie huileuſe accompagnée de l'air, abonde dans le

ſang, & que ce principe eſt plus développé, la quantité du ſang eſſentiel doit augmenter ſa couleur rouge, acquérir un ſurcroit de vivacité, & rendre, pour cette raiſon, le ſujet plus vermeil, plus gai & plus robuſte. C'eſt alors ce qui détermine le tempérament ſanguin, qui participe le plus de la chaleur & de l'humidité, & qui, ſans contredit, eſt le meilleur de tous, & le moins aſſujetti aux maladies.

Quand ce ſont les ſels de la bile, qui, unis aux parties terreſtres, deviennent dominants, l'emportant alors ſur la ſubſtance huileuſe & ſéreuſe, ils forment le tempérament ſec & bilieux, qui eſt de lui même le plus expoſé aux maladies cutanées, comme les gratelles, les éréſipèles, les dartres, les ulcères, &c. ſurtout lorſque les ſels, ſe trouvant dans leur plus grande agitation, ſe portent avec trop d'abondance du centre du corps à la ſurface de la peau.

Que ſi la partie ſéreuſe, ſe joignant à

la ſubſtance aqueuſe, prend le deſſus du principe huileux & du ſalin (1), il en provient le tempérament humide, pituiteux ou phlegmatique, dont les maladies les plus communes ſont les bouffiſſures, les fluxions, les catharres, les tumeurs, l'hydropiſie, l'apoplexie, &c.

Il eſt préſentement queſtion de parcourir rapidement ces trois principes, qui ſont la baſe de notre ſang; & qui doivent ſervir de régle à quiconque entreprend de profeſſer l'art de la médecine; & ce ſont ces principes, plutôt que ce que maints philoſophes ont appellé ſimplement *la matière ſubtile*, qui font mouvoir les élémens dans leſquels ils ſont engagés, qui les volatiliſent, & qui enfin conſtituent la nature & les propriétés du

---

(1) » Si l'humide domine ſur le feu, l'effet » qui en eſt produit eſt plus corruptible; ſi » au contraire c'eſt le feu, il eſt moins ſujet » à corruption. »

Nicolas de Loques, Médecin, &c.

ſang, lequel, ſans eux, ſeroit réduit à n'être plus qu'une tête morte & inſipide, ce qui eſt le dernier état des ſubſtances matérielles. Le court éclairciſſement (1) que j'en donnerai, me conduira, comme pas à pas, à faire connoître mon opinion ſur la ſaignée, ſur les rafraichiſſants & quelques autres façons de traiter dans l'exercice médecinal.

Je ne ferai point une deſcription circonſtanciée de notre méchaniſme, ni des diverſes circonvolutions des vaiſſeaux qui reçoivent dans leurs diamètres tant de ſucs différens, qui y circulent. J'abandonne cette explication à la capacité de

(1) Je ne vois pas en effet qu'il ſoit bien néceſſaire d'entrer ici dans un grand détail ſur ces trois principes; car ayant déja, dans le ſecond chapitre de ce livre, donné l'explication des principes univerſels, dont les principes ſécondaires dérivent, ce que j'ai dit des premiers doit ſuffire pour les autres, d'autant plus que l'homme eſt la repréſentation de tout ce qui s'opère dans le grand monde.

nos ſçavants anatomiſtes. Ils nous l'ont déja donnée d'une façon trop claire & trop intelligible pour oſer l'entreprendre d'après eux. D'ailleurs elle ne regarde point le ſujet que j'ai à traiter. Il ne s'agit ici ue de l'examen du ſang, & non des canaux qui le contiennent. Qu'il me ſuffiſe de faire ſeulement obſerver qu'il n'y a que trois principales ſortes de vaiſſeaux, deſtinés à tranſmettre toutes nos liqueurs, ſçavoir les artères, les veines & les nerſs (car tous les vaiſſeaux quelconques répandus dans toutes les parties du corps, ſoit muſculeuſes, ſoit tendineuſes, cartilagineuſes & oſſeuſes, dérivent de cette triple origine;) & que c'eſt des trois principes unis avec les élémens, qui régnent dans l'homme comme dans l'univers, que ſont compoſées toutes les diverſes humeurs, qui entrent dans la conſtitution du corps animé; & qui varient, quant à la couleur, à l'odeur & au goût, ſuivant la différente ſtructure des glandes par où ſe font les filtrations,

cribrations ou ſécrétions, & ſelon la diſpoſition des autres parties, ſelon que chacune de ces humeurs participe plus ou moins de quelque principe, ou de quelque élément particulier, telles que ſont la ſalive, le mucus des narines, le ſuif des oreilles, les larmes, la bile, la ſéroſité, le ſuc pancréatique, l'urine, le ſperme, &c. Mais reprenons nos trois principes.

La partie ſéreuſe, qui ſe montre ſous les apparences de limphe, de phlegme ou de pituite, eſt cette ſubſtance humide & aqueuſe, qui réſide naturellement dans le ſang, & qui y eſt maintenue & conſervée par le liquide contenu dans les alimens dont nous faiſons uſage. C'eſt elle qui, étant un des principaux inſtrumens de la digeſtion & du ſuc nourricier, diviſe le chile, l'atténue, le diſſout peu à peu, & l'accompagne enſuite dans les veines lactées, qui le reçoivent ſous une forme liquide, & de couleur de lait (1),

(1) C'eſt ce qui a donné lieu à pluſieurs

d'où il continue ſa route par les vaiſſeaux deſtinés à le conduire dans le flux de la circulation. C'eſt là où le chile reçoit toutes les élaborations néceſſaires pour la nourriture, & la conſervation de l'animal.

La partie la plus groſſière de la séroſité devient alors une matière ſuperflue, que la nature a ſoin d'évacuer, autant qu'elle peut, par les voies qu'elle a ouvertes ſi à propos pour cet effet.

C'eſt de la partie la plus ſubtile, ou de l'eſprit de cette ſubſtance limphatique, que ſe forme l'eſſence du ſang, conjointement avec l'eſprit des deux autres principes.

Toutes ces opérations de la partie ſéreuſe ne pourroient pas néanmoins s'accomplir de la ſorte, ſi les alimens étoient dépourvus de cette humidité diſſolvante,

---

Médecins d'attribuer au chile la même nature du lait & d'admettre dans ſa ſubſtance la partie butireuſe, la caſéeuſe & la ſéreuſe.

qui doit être regardée comme indiſpenſable à l'œuvre de la nutrition.

Ceux qui ſe ſont appliqués à la décompoſition des métaux & des minéraux, ſçavent qu'il y a une certaine humidité qui a le pouvoir de les diſſoudre. De même ceux qui ont étudié la nature du ſang, n'ignorent pas non plus qu'il contient un humide diſſolvant, propre à fondre ou à digérer les humeurs capables d'altérer la bonne qualité de ſa conſtitution.

Il y a tout lieu de croire que la limphe qui ſe filtre à travers les glandes ſalivaires, a beaucoup d'analogie avec celle qui tranſude dans le ventricule & les inteſtins, pour pénétrer, diſſoudre & décompoſer les alimens, puiſque ſes effets ſont une ſuite de la première diſſolution qui s'eſt faite dans la bouche : ainſi l'une & l'autre ne diffèrent guères que de place.

Pour donner plus de jour à ce que je veux expoſer, conſidérons donc ce même humide ſous trois différens aſpects, ſçavoir un humide ſpiritueux, un humide

moins subtil (1) & un humide grossier, selon le plan de l'Auteur des nouvelles démonstrations de Médecine.

Le plus subtil (ou ce que l'on peut appeller l'esprit) est, comme je viens de le dire, un des principes de la composition du sang. C'est lui qui rend le sang fléxible, fluide & coulant, qui l'humecte & le nourrit ; & qui par une certaine fraicheur modérée, adoucit & rectifie son tempérament.

La deuxiéme substance se distribue dans toutes les parties de l'individu pour les abreuver du suc nourricier ; mais quoiqu'elle soit propre à les humecter continuellement, comme une rosée salutaire, & principalement le cerveau, si néanmoins elle devient trop abondante & trop chargée de parties hétérogènes, elle donne cours alors aux fluxions, aux rhumes, aux catharres, aux apoplexies,

---

(1) C'est-à-dire, qui tient le milieu entre la substance grossière & la spiritueuse.

aux paralisies & à toutes les maladies, qui ont leur tipe dans l'humeur séreuse.

Quant à la grossière, comme elle est à charge à la régularité des fonctions animales, elle n'est point destinée à se mêler avec le sang, mais elle est plutôt déterminée à s'en séparer, & à sortir par la bouche, par les narines, par l'urètre, &c. Et si, contre les intentions de la nature, elle est retenue ou évacuée en trop petite quantité, elle cause ordinairement l'hydropisie, & toutes les autres maladies qui ont rapport à celle-ci.

En considérant cet humide radical sous la qualité aqueuse, qui le distingue, on doit conclure qu'il a moins de feu en soi-même que les deux autres principes, & que parconséquent il ne fait que la moindre partie de la chaleur naturelle.

La partie oléagineuse, dont est formée cette humeur, que quelques Médecins ont nommée jadis *atrabilaire* (1) ou

(1) Ils l'ont ainsi appellée, parce qu'ils

mélancolique, contient ainſi que la partie ſéreuſe, trois ſortes de ſubſtances, la ſpiritueuſe, la moyenne & la groſſière.

L'emploi de la ſpiritueuſe eſt d'entrer dans la formation du ſang, dont elle eſt un des principes; & de lui communiquer une certaine énergie, un certain feu, qui anime la vivacité de ſes opérations journalières.

La moyenne, qui eſt d'une nature onctueuſe, ſe découvre dans la graiſſe; elle ſert à l'entretien de l'embonpoint & à conſerver à l'individu la chaleur qui lui eſt néceſſaire, & qui eſt la baſe de ſon exiſtence; mais c'eſt la portion ſpiritueuſe du ſang la plus participante du ſouphre, qui met la ſubſtance mitoyenne

---

croyoient qu'elle n'étoit autre choſe qu'une bile condenſée, noircie, & comme un ſel calciné par l'excès d'une chaleur interne. S'ils en avoient bien fait l'analiſe, ils en auroient extrait une ſubſtance bien plus ſulphureuſe que ſaline.

des trois principes en action, & facilite au ſang les moyens de ſe débaraſſer des humeurs ſurabondantes. Par conſéquent plus celle-là aura d'énergie tant par ſa quantité que par ſa qualité, moins les parties ſuperflues deviendront nuiſibles, & moins il reſtera de celle-ci dans l'individu.

Cette ſubſtance mitoyenne eſt entretenue par l'uſage des alimens gras ou onctueux, & de tous ceux *qui approchent le plus de ſa nature*: il faut diſtinguer trois ſortes de ſubſtances graſſes ou onctueuſes, ſçavoir celle qui eſt contenue dans le ſein de la terre, celle qui en découle, & eſt tranſmiſe dans les végétaux, & celle que ceux-ci à leur tour, communiquent, en forme de nourriture, aux animaux de toute eſpèce. Il y a de même une triple eſpèce de ſubſtances ſalines, celle qui eſt renfermée dans les minières de la terre, celle qui paſſe de là dans les végétaux, & de ceux-ci enſuite au régne animal. On doit faire la

même application à la ſubſtance ſéreuſe, ou phlegmatique, ou aqueuſe, & lui attribuer la même transformation; de façon qu'elle peut être regardée comme l'huile & la graiſſe de la bile, dont elle modère la fougue & adoucit l'acrimonie; & eſt propre en même tems à humecter, à lubrifier, & à rendre plus ſouples les parties ſolides, pour qu'elles ſe prêtent plus aiſément à l'action des fluides. Suivant les exactes obſervations d'un Médecin très-renommé (1), » les vaiſſeaux » adipeux, dès leur commencement, » s'étendent en un nombre conſidérable » de petits ſacs ou cellules, où la graiſſe » ſe ramaſſe; » afin que, quand il en eſt beſoin, elle ſoit reportée dans le flux du ſang pour en réparer les pertes; & que c'eſt par le moyen de cette proviſion de graiſſe que les loirs, les ours, les marmottes, les limaçons même, &c. vivent pendant tout l'hiver ſans aucune autre nourriture.

(1) *Viuſſens.*

Mais ce qui cauſe à cette ſubſtance ſon principal dérangement, ce ſont les impreſſions de chagrin. Les penſées ſombres, taciturnes & affligeantes la remuent, l'exaltent, & la portent au cerveau qu'elle agite & qu'elle trouble quelquefois à un tel point, que la raiſon eſt obligée de s'en retirer. « L'âme pour lors s'appli-
» quant uniquement aux cauſes de ſa
» triſteſſe, diſſipe beaucoup d'eſprits....
» C'eſt alors que le cerveau ne peut four-
» nir autant d'eſprits que toutes les par-
» ties qui ſervent aux deſſeins de l'âme,
» le demandent dans leurs mouvemens
» précipités.... ainſi les nerfs, qui vont
» au ventricule, & aux autres parties de
» la nutrition, ne reçoivent du cerveau
» que fort peu d'eſprits, qui n'ont pas
» aſſez de force pour mouvoir leurs fi-
» bres ſuffiſamment. C'eſt pourquoi la
» coction des alimens ſe fait mal, d'où
» viennent les indigeſtions & les maux
» d'eſtomac; l'expulſion des excrémens
» eſt retardée, ce qui cauſe une infinité

» de maladies..... Le chagrin eſt une
» maladie.... des plus difficiles à guérir,
» puiſque le plus ſouvent nous ne pou-
» vons détruire ſes cauſes qui ſont hors
» de nous-mêmes, & qui viennent, pour
» l'ordinaire, malgré nous (1). »

Si la partie groſſière de la ſubſtance oléeuſe ne prend pas ſuffiſamment ſon cours par les ſelles, par les urines, &c. elle eſt contrainte de revenir ſur ſes pas; & par ſa rétrogradation, elle occaſionne des gonflemens à la ratte, aux hipocondres, cauſe des embarras, des obſtructions, des skirrhes en épaiſſiſſant les liqueurs par l'acide coagulant dont la maſſe du ſang eſt chargée par rapport à l'épuiſement des eſprits, & engendre les maladies oléagineuſes, ou hypocondriaques, & toutes les autres infirmités qui ſont relatives à celles-ci; & qui deviennent d'autant plus ſérieuſes que le renverſe-

(1) M. *Flamant*, *Docteur en Médecine*, dans ſon livre, intitulé *le Vrai Médecin*.

ment qu'elle cause, devient plus considérable.

Le sel, dont le goût se fait principalement sentir dans le sang, dans l'urine & notamment dans le fiel, n'est autre chose *que ce que nous appellons bile*, qui en elle-même ne peut être qu'un sel, puisqu'elle se dissout dans l'eau commune, comme tous les sels ont coutume de faire. » La » bile est une liqueur jaune, d'où l'on » tire, par la chimie, beaucoup de sel » fixe.... peu de souphre, & très-peu de » terre (1).

» Les Chimistes, (avance M. Macquer) n'ont pû jusqu'à présent parvenir » à produire une matière saline, en combinant ensemble la terre & l'eau : cela » pourroit faire soupçonner qu'il entre » quelqu'autre principe que la terre & » l'eau dans la mixtion saline, qui nous » échappe, & que nous ne pouvons retenir lorsque nous décomposons les

---

(1) *Guy de Chauliac, expliqué par Verduc.*

» sels. » Mais ce principe qui s'échappe, & que l'on ne peut retenir, ne seroit-il point ce sel volatil primordial dont il a été plusieurs fois question, & qui est l'origine de tous les genres de sels, lequel étant mis en liberté par la décomposition, s'envole & retourne dans la masse générale? Car je ne vois pas que rien puisse être produit sans son propre germe. C'est une demande que je prends la liberté de faire, seulement pour mon instruction; & je me féliciterois si notre habile Auteur vouloit bien me favoriser de ses lumières, & fixer mes doutes à cet égard.

La bile se divise également en trois substances. La première est spiritueuse. La deuxiéme moins déliée que la première; & la troisiéme est la plus grossière des trois (1).

---

(1) Pour se mettre encore plus au fait de la diversité des parties de ces trois substances, on n'a qu'à considérer les opérations chimiques,

La

La ſpiritueuſe, de même que les deux autres ſubſtances ſpiritueuſes précédentes, contribue de ſon tiers à la production des trois principes du ſang ; & raſſemblant la quinteſſence de la partie huileuſe & celle de la ſereuſe, elle les réunit à la ſienne propre, pour aider ce liquide animateur à réſiſter plus puiſſamment à l'action des humeurs corrompues, qui pourroient déranger l'économie & la régularité de ſes mouvemens.

La moyenne ſe manifeſte ſur-tout dans la région du foye. Si elle ſe trouve dans une proportion bien ménagée, elle de-

---

qui ſe font par le moyen de l'aludel à trois ventres, dont on ſe ſert pour la ſublimation des ſels. Le ſel, qui eſt dans le ventre ſupérieur, eſt extrêmement ſubtil & volatiliſé. Celui, qui ſe trouve dans la cavité du milieu, eſt moins attenué, & moins pur que celui-là. Et enfin celui qui a reſté dans le ventre inférieur, eſt le plus groſſier de tous, & eſt chargé de beaucoup de matières hétérogènes & excrémenteuſes.

vient d'une grande utilité pour faciliter l'expulſion des matières ſuperflues, en tenant lieu de ſavon au chile dans les inteſtins où elle découle, & où ſon office à l'aide du ſuc pancréatique (1), eſt de dégager le ſubtil du groſſier ; mais ſi elle eſt détournée de ſon cours ordinaire, & rencontre dans les vaiſſeaux de la veine porte quelque humeur qui lui ſoit étrangère, & qui empêche ſon exacte filtration dans le foye, étant repriſe alors par les rameaux de la veine cave, & de là tranſportée au cœur, elle eſt diſtribuée par les artères ſur le tiſſu de la peau, où elle imprime une couleur jaune, que l'on nomme *ictère*, autrement dit, *jauniſſe*. Si elle remonte dans l'eſtomac, elle y produit le *cholera-morbus* ; & ſi elle dirige ſon cours trop rapidement vers les

(1) Le ſuc pancréatique eſt à la bile, pour lui aider à détremper & purifier le chile; ce que l'eau eſt au ſavon, pour le diviſer, & augmenter ſa vertu déterſive.

inteſtins, par le canal cholidoque, elle y engendre les coliques bilieuſes, les néphrétiques, & les autres genres de maladies qui dérivent de cette matière ſaline; parce qu'alors, au lieu de continuer ſon travail ordinaire, qui conſiſte à purifier, à cuire, & à digérer le chile, elle l'altère, le deſſéche, & en quelque façon le brule, quelque bien élaboré qu'il ait été auparavant; d'où il s'enſuit une chilification vitiée, qui empêche, par ſa ſécherefſe immodérée (1) que les coctions ne ſe faſſent dans le bon ordre de la nature. Et ſuivant le dégré d'épaiſſiſſement, d'aridité & d'acrimonie de ce même chile, combien de maladies chroniques (entr'autres celles de langueur)

---

(1) C'eſt ce qu'on appelle ſang brulé, car cette bile, altérée de la ſorte, & s'inſinuant dans la maſſe du ſang, elle doit, à coup sûr, cauſer du trouble & du déréglement dans ſa circulation, & lui faire part de ſa mauvaiſe qualité.

le maraſme, les fiévres lentes & opiniâtres, ſont les triſtes fruits de cette altération !

La ſubſtance groſſière ſe vuide principalement par les urines avec la partie ſuperflue de la ſéroſité & en petite quantité de celle du principe ſulphureux (1). Si elle ne s'évacue pas auſſi abondamment qu'il en eſt beſoin, par le cours de l'urine, (qui eſt très à propos appellée la leſſive du ſang) il en provient bien des ſortes d'indiſpoſitions, entr'autres la gravelle & la pierre, par la coagulation & la fixation des ſels de cette même bile.

S'il arrive que ces ſels ſe ſubliment trop, les boutons, les dartres, les éréſipèles, les galles, les ulcères & les autres maladies cutanées ne manquent pas d'exercer auſſi-tôt leur furie.

(1) La majeure partie des ſuperfluités de cette ſubſtance prend la route des groſſes matières.

Et ſi ces mêmes ſels excrémenteux viennent à ſe diſſoudre en trop grande quantité dans le liquide deſtiné à former l'urine, & que celle-ci ne ſe filtre pas auſſi librement qu'il convient à travers les reins & les uretères, elle devient une occaſion prochaine à l'hydropiſie, parce que la séroſité trop abondante, & trop chargée de ſels groſſiers, ne pouvant plus, ou que difficilement, trouver jour à ſon paſſage & à ſa ſortie par ces conduits là, elle eſt obligée de refouler & de ſe répandre en forme de débordement, tantôt dans la cavité du ventre, tantôt dans celles de la poitrine, du ſcrotum, de la poitrine, &c. & quelquefois même dans toute l'habitude du corps : ſemblable à ces fleuves, qui quand leur cours eſt arrêté par les digues qu'on leur oppoſe, ſont forcés de refluer, & en étendant leurs eaux de part & d'autre, ils portent le ravage dans tous les environs : car, ſuivant les régles de la phiſique, les

fluides se détournent toujours du côté où ils trouvent le moins de résistance.

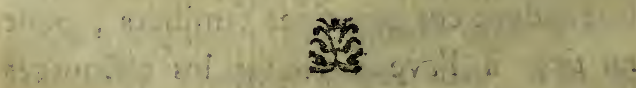
Voilà, en peu de mots, (selon les observations que j'ai pu en faire) quels sont à peu près les trois principes du sang, & quels sont en même tems les principes des autres humeurs qui entrent dans l'arrangement de notre constitution naturelle (1). Ils sont les conservateurs de notre santé, & font l'intégrité de notre vie, lorsqu'ils se trouvent dans une exacte proportion entr'eux, parce qu'alors ils réglent le mouvement du sang, animent ses esprits, facilitent le cours & la sécrétion des humeurs & perpétuent le juste

(1) En leur ajoutant les trois élémens & de plus cette noble & surcéleste substance, qui est un écoulement direct de la Divinité animante, nous trouvèrons sept principes radicaux de notre existence ; & voici encore le nombre septénaire qui reparoît dans la formation de l'homme comme dans celle de l'univers.

équilibre qui doit se trouver entre les solides & les fluides ; & comme parmi eux, il n'y a point de prééminence dans leur état de perfection, ils concourent tous les trois également à seconder l'activité de cette flamme radieuse, qui anime & éclaire toutes les parties de l'animal. De manière que le sang porte en soi une huile ou un baume céleste, une limphe spiritueuse & un sel corporel, toujours prêts à agir sur les principes passifs, qui sont les parties élémentaires. Mais si la bonne qualité de quelqu'un des trois principes est forcée de subir quelque altération, ce changement de nature ne peut manquer de devenir nuisible à la constitution animale, & d'être le germe de quelque maladie particulière à chacun d'eux. C'est pourquoi il est nécessaire que les candidats de la médecine se rendent ces principes familiers, pour en tirer à l'avenir toutes les ressources qu'ils offrent au succès de leurs travaux : moyennant quoi, agissant avec connois-

fance de cauſe, la certitude ſera la régle de leur pratique. Ils ne ſeront point expoſés à attaquer une humeur pour l'autre, & qui n'auroit rien de commun avec la maladie; mais au contraire s'étant aſſurés d'avance du principe qui eſt en défaut, ils en enleveront le vice juſqu'à la racine, & protégeront l'innocent pour le garantir des atteintes du coupable. Ils mériteront alors qu'on leur décerne les honneurs qui ſont réſervés aux bons Médecins, & qu'on leur attribue ces noms ſi chers & ſi glorieux, de *conſervateurs de l'humanité*.

Nous venons de diſcourir dans ce quatriéme chapitre ſur les principes du ſang: entrons maintenant dans l'examen de ſa nature, de ſes uſages & des cauſes particulières de ſon déréglement.



CHAPITRE V.

De la nature & de l'usage du sang & des causes de son dérangement.

IL s'ensuit de ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, que le sang n'est autre chose, dans sa nature primitive, que l'esprit rassemblé des trois principes sécondaires, émanés de l'esprit universel.

Cet esprit est entretenu par la partie la plus déliée & la plus active du chile, qui par des oscilations, des circulations & des cribrations réitérées (1), acquiert

(1) Car il ne faut pas se figurer que le chile change de nature aussitôt qu'il s'est mêlé avec le sang; il circule long-tems avec lui, sous la forme de lait, avant qu'il ait acquis la qualité de sang. C'est ce que Lower a entrepris de démontrer. (Neque chilus sanguineæ massæ confusus naturam & indolem suam mox adeò exuit, ut albedinem suam illicò deponat;

enfin cette qualité qui le fait appeller *sang* (1). Car, comme les esprits du sang

---

quin diuturno ſpatio crudus omninò, & lacti ſimilis, cum illo circulatur. *Louver, tract. de corde.*) Et pour s'en convaincre avec Dumoulin, il s'agit » de tirer du ſang à un ani- » mal, de quelque endroit que ce ſoit, deux » ou trois heures après qu'il aura mangé; » qu'on laiſſe repoſer un moment cette hu- » meur dans le baſſin, où on l'aura reçue, on » en pourra ramaſſer quantité de chile, ou » de lait, qu'on trouvera répandu en fila- » mens parmi les parties rouges & limphati- » ques. » (*Dumoulin Traité du rhumatiſme.*)

(1) „ Le mercure ſolaire devient rouge à „ force de circuler dans le Clepſidre de M. „ Willis, & la teinture de pain, qui repré- „ ſente ſi bien le chile, contracte cette même „ couleur par une douce digeſtion & par une „ longue circulation : auſſi le ſang doit à ſa „ circulation, qui dégage ſes ſouphres, une „ partie de la rougeur qu'il acquier dans les „ veines & dans les artères. „ *Duncan dans ſa chimie naturelle.*

Ainſi la nature de notre ſang a un grand rap-

ſe diſſipent en partie, par l'emploi qui s'en fait; pendant le cours du mouvement circulaire, ils ſont remplacés par ceux du chile, qui porte en ſoi le principe de la ſanguification. Ce qui n'arrive toutes-fois qu'après que les eſprits du chile ayant été développés, dégagés, ſubtiliſés & exaltés par ceux du ſang même, celui-ci les trouve en état de ſe les approprier, & de s'identifier avec eux.

Mais ce qui donne au ſang ſa forme eſſentielle, ce ne ſont pas tant encore les eſprits ſulphureux ou huileux qu'il contient, que ceux qu'il reçoit du principe igné ou ſulphureux, contenu dans l'air que l'on reſpire. C'eſt lui qui par l'exaltation de ſes eſprits, communique à toute la maſſe du ſang un mouvement doux, une fermentation tempérée, une

---

port avec l'élixir parfait au rouge des philoſophes herméticiens, lequel, ſelon eux, ne parvient à cette couleur rouge qu'après pluſieurs purifications, diſtillations, cohobations, circulations, digeſtions, coctions, &c.

chaleur naturelle, qui l'amènent insensiblement à une coction louable, à cette maturité accomplie, qui lui imprime cette belle couleur rouge (1) dont il est revêtu & qui détermine son véritable caractère (2).

---

(1) Veut-on un exemple de ce changement du chile en sang? sans aller le chercher bien loin, on le trouvera dans le figuier d'espèce rouge; le suc laiteux de cet arbre qui est de couleur blanche, (mais d'une nature caustique, acerbe & picotante) à force de circuler à travers les filières du tronc de l'arbre, & ensuite par les ramifications des feuilles & de l'écorce, où il est échauffé & muri par la chaleur du soleil, donne enfin un fruit vermeil, onctueux & d'un goût suave & sucré.

(2) Ce sentiment est appuyé de celui d'un Auteur respectable (*Nicolas Lemery, dans la préface de son Traité des drogues*) qui a beaucoup éclairé la chimie, & est confirmé par son expérience. „ Cette circulation (du „ sang), a-t-il dit, réitérée un grand nom- „ bre de fois, rend les sucs nourriciers telle- „ ment raréfiés & atténués, qu'elle leur fait „ acquérir une couleur rouge, & les convertir

Pour être bien convaincu que c'eſt le feu ou le ſouphre principe, contenu dans l'air, qui donne ce beau coloris au ſang,

---

„ en ce qu'on appelle ſang. Cette opération
„ naturelle a beaucoup de rapport avec plu-
„ ſieurs opérations de chimie, par leſquelles
„ en atténuant & diſſolvant des ſubſtances ſul-
„ phureuſes, ou huileuſes, nous leur faiſons
„ prendre une couleur rouge, quoiqu'auparavant
„ elles en euſſent une différente.

„ Par exemple, ſi l'on fait beaucoup bouillir
„ dans un matras une partie du chile ou de lait
„ avec deux parties d'huile de tartre, faite
„ par défaillance, la liqueur, de blanche
„ qu'elle étoit, deviendra rouge, parce que
„ le ſel de tartre aura raréfié, diſſout & exalté
„ la partie onctueuſe du lait, & l'aura réduite
„ en une manière de ſang. „

Les alkalis ſulphureux rougiſſent le lait, comme l'explique Boerhave, ſi on les fait bouillir enſemble.

„ Si l'on fait bouillir enſemble dans de l'eau
„ une partie de ſouphre commun, & trois
„ parties de ſel de tartre, la liqueur de blan-
„ che ou jaunâtre qu'elle étoit, acquerra une

on n'a qu'à considérer ce qu'est le sang, avant qu'il n'arrive au poumon, par le canal des veines. Destitué alors de la majeure partie de ses esprits qui ont été

„ couleur rouge, à mesure que le souphre se „ dissoudra.

„ Si l'on met en digestion, sur le feu, de „ la fleur de souphre dans de l'esprit de téré- „ bentine, la liqueur prendra une couleur „ rouge. „

M. Lausel de Magny, Docteur en médecine, paroît avoir entrevu ce principe huileux, propre à colorer ainsi le sang. Voici comme il raisonne : " La crème (du chile) est une „ huile (ce qui équivaut au souphre). . . Le „ chile devient sang, quand il circule quel- „ que tems dans les grands vaisseaux. Il paroît „ que le chile devenu sang, n'est redevable de „ cette nouvelle forme qu'à la crême extrême- „ ment divisée. La grande division que la crême „ a soufferte, lui a donné la couleur rouge. „ La crême devenue rouge, extrêmement divi- „ sée, colore toutes les autres parties du sang. „ *Principes de médecine & de grande chirurgie*, *pag.* 13.

employés au mouvement & à la nourriture des ſolides & en partie exhalés par la tranſpiration, & devenu encore plus condenſé par le mélange du chile dans ſa propre ſubſtance, il eſt d'un rouge bien plus foncé, & même tirant un peu ſur le noir, quand il eſt tranſporté par les veines au ventricule droit du cœur & du cœur au poumon, que quand il ſort de celui-ci pour rentrer dans le ventricule gauche du cœur; & en général il eſt toujours plus vermeil & plus animé dans les artères (excepté toutesfois la pulmonaire) qu'il ne l'eſt ordinairement lorſqu'il ſéjourne dans les veines.

Concluons encore de ce qui vient d'être avancé, que ce ſont les eſprits & non une matière craſſe & groſſière qui ſont la véritable ſource d'où le ſang tire ſa principale eſſence. Or ces ſubſtances fines & volatiliſées qui conſtituent la nature du ſang, peuvent auſſi bien être appellées eſprits, que celle qu'on tire du vin,

du soupbre, du sel, du vitriol (1) & généralement de tous les minéraux & végétaux (2).

Telle est donc la composition du sang, qui, agité par l'air dans les poumons, ranimé par le triple principe de la nature, (dont l'air est lui-même vivifié) trituré par le diastole & le sistole du cœur, travaillé, atténué & perfectionné par les oscilations d'un nombre infini de vaisseaux qu'il a à traverser jusques dans leurs dernières ramifications, est rendu enfin propre à alimenter, fomenter &

(1) On appelle *esprits* la portion du sang la plus legère, la plus mobile & la plus chaude. On les dit encore esprits animaux, parce que ce sont eux qui nous animent en soutenant notre vie.

(2) Nec... plus difficultatis aut mysterii in spiritibus sanguinis, seu corporis animantis, quam in spiritu vini, anisi, aliarumque quarum libet rerum latêre existimandum est. *Joan. Bett. M. D. Sect.* 8.

entretenir la vie intérieure de chaque partie; & à réparer, par ce moyen, la perte que notre corps souffre à tous momens, par la dissipation des esprits, qui s'évaporent sans cesse du centre à la circonférence à travers les pores de la peau.

Les esprits du sang exercent leur principale action dans le cerveau, & dans toute l'étendue des nerfs qui en partent, afin d'y recevoir & attirer continuellement les influences de l'esprit universel, avec lequel ils sont si étroitement liés qu'ils ne sont, pour ainsi dire, qu'une seule & même substance, & qu'ils sont transportés ensemble par le même mouvement circulaire.

On l'a déja dit ailleurs, que l'action de la nature consiste toute entière dans la circulation; » c'est par cette méchanique qu'elle fait tout dans l'univers... » Le suc qui circule dans les plantes, » forme leurs fleurs, leurs feuilles & » leurs fruits.... Ce que la circulation

» opère dans les plantes, elle le fait dans
» les corps animés... Il faut donc la
» rendre facile & maintenir le ſang....
» dans la fluidité que la nature exige. »
Relat. du monde de Merc.

J'ai expliqué dans le ſecond chapitre de cet ouvrage, ce que c'eſt que l'eſprit univerſel, ce premier agent, ou ce premier principe après Dieu, d'où émanent, dans les trois régnes, un nombre innombrable d'eſpèces différentes, ſelon le genre de leurs matrices, & qui tiennent toutes leur animation du même principe. En faire encore ici un nouveau détail, ce ſeroit multiplier les êtres ſans néceſſité.

Or ce triple principe du ſang, dont j'ai parlé plus haut, doit donc être regardé, en quelque façon, comme une ſubſtance céleſte, qui, par ſa ſubtilité & l'activité de ſon mouvement, donne le ton aux organes, anime les eſprits qui circulent dans les nerfs, entretient la mobilité du ſang; pour lui faire enfiler plus aiſément une quantité prodigieuſe

de vaiſſeaux les plus minces, & les plus entortillés qu'il a à parcourir (1). En un mot, c'eſt le principal mobile du ſentiment & de toutes les autres facultés naturelles, & communes à tous les êtres animés.

Cet eſprit de vie eſt contenu & conſervé dans ce que l'on nomme humide radical, qui eſt ſon ſuc nourricier, & qui eſt une ſubſtance mitoyenne entre l'ame & le corps. C'eſt dans cette ſource

---

(1) On peut juger de la ſubtilité du ſang par la facilité qu'il a de ſe diſtribuer dans les ramifications d'un nombre infini de vaiſſeaux, dont la petiteſſe, imitant le diametre des cheveux les plus fins, échape à la vue la plus perçante. Ce qui eſt prouvé par le célèbre anatomiſte *Heiſter*, qui avance qu'il a découvert, à l'aide d'un microſcope, 500 ramifications de vaiſſeaux ſanguins dans le côté d'un pouce cubique; & qu'en multipliant ces vaiſſeaux, comme ſi le pouce cube n'étoit qu'une ſurface pleine, on trouvera 250000 ramifications de vaiſſeaux ſanguins dans ce pouce cube.

où il puiſe de quoi perpétuer le mouvement qui agit en nous ſans relâche, & même pendant le ſommeil, comme il eſt conſtaté par celui du cerveau, des poumons, & du cœur, &c. qui, malgré que nous dormions ſont dans une continuelle agitation, car il eſt de la nature de l'eſprit animé d'être toujours en action, & c'eſt le propre du corps d'être paſſif, & de recevoir les impreſſions de la ſubſtance ſpiritueuſe; mais auſſi lorſque le corps vient à en être privé, il tombe dans la diſſolution; & ſes parties intégrantes ne pouvant plus y être retenues, elles retournent auſſitôt à leur première origine. Ainſi la vie eſt un mouvement harmonique, qui procéde de l'union intime qui ſe trouve entre la matière & la forme, & qui caractériſe l'eſſence conſtitutive de l'individu, par la co-opération de l'eſprit univerſel, qui eſt la cauſe prochaine, intrinſéque & formelle de toutes les générations. Enfin c'eſt une quinteſſence qui anime & vivifie toutes choſes;

& l'ame raiſonnable n'auroit jamais de commerce avec notre corps ſans l'entremiſe de cet eſprit. De là vient que l'homme eſt appellé *microcoſme* ou petit monde, parce qu'il eſt compoſé de parties matérielles ou élémentaires, d'eſprit céleſte, & d'une ame divine, ſurcéleſte, ou ſurnaturelle, comme je l'ai ci-devant rapporté.

Après avoir examiné le ſang dans ſes principes, nous comprendrons de plus, que c'eſt lui qui eſt le voiturier du ſuc nourricier, lequel par la voie des différentes ſécrétions qui ſe font à travers les glandes, il diſtribue enſuite, pendant ſon cours, dans les liqueurs vitales, & dans toutes les parties du corps animé (1).

Oui, c'eſt dans le ſang en effet que ſe rencontrent les puiſſances motrices qui

---

(1) Certains prétendent que c'eſt la limphe qui eſt la ſource, ou la racine de toutes les humeurs; mais cette diſcuſſion demanderoit un développement trop étendu.

mettent en jeu tous les reſſorts de la machine, laquelle n'a de force & de mouvement que par l'efficacité de ſon concours (1). C'eſt donc à juſte titre qu'il eſt appellé *le tréſor de la nature*, *le baume de la vie*, *la baſe des eſprits*, le ſoutien de la chaleur naturelle ; en un mot le ſiége de l'ame, puiſque ce ſont les eſprits du ſang qui reçoivent l'eſprit univerſel, & celui-ci le ſurnaturel ou divin.

(1) » Le corps humain (ſuivant l'explica» tion qu'en donne Bohnius) eſt une grande » machine, compoſée de pluſieurs piéces, où » il faut néceſſairement un grand reſſort qui » les mette toujours en mouvement : or ce » n'eſt point l'ame raiſonnable, ou ce qui eſt » en nous le principe de nos penſées, qui eſt » ce grand reſſort, ou ce premier mobile ; » car pour remuer le corps, il faut un prin» cipe corporel ; ainſi il faut que ce principe » ſoit dans le ſang, & dans une diſpoſition » particulière du ſang. » *Bohnius, dans ſon cours d'anatomie phiſiologique.*

Cela étant ainsi posé, je crois que je suis autorisé à avancer (sauf meilleure opinion) qu'il n'y a pas (comme plusieurs le pensent) & qu'il ne peut pas même y avoir du sang superflu en principe; & qu'une quantité de nourriture plus grande qu'à l'ordinaire, ne formeroit pas encore une goutte de sang de trop. Les uns, il est vrai, ont naturellement plus de sang que les autres; mais c'est toujours une augmentation de force & de vigueur pour ceux qui en possédent le plus, parce que pourvus d'une plus grande quantité d'esprits, à mesure qu'ils ont plus de sang, ils sont par conséquent plus animés, plus courageux, plus robustes, plus gais, plus vermeils (1), vu que les opérations de la nature sont chez eux plus puissantes & plus parfaites que chez les autres. Au contraire, en ceux où il y a peu de sang, la nature a moins

---

(1) Homines quibus abundat (sanguis) hilares facit ac venustos. *f. Zypæus.*

de priſe pour exercer ſon énergie, parce que ſon action étant obligée de devenir plus foible, & plus languiſſante, faute d'un ſemblable ſecours, elle n'a plus la même reſſource pour ſéparer & chaſſer enſuite les différents genres de parties excrémentielles, qui ſe forment dans tous les endroits où il ſe fait quelque digeſtion, ou ſécrétion, ou ſéparation des matières utiles d'avec les ſuperfluës ; & c'eſt de cet affoibliſſement, ſans doute, que proviennent les épaiſſiſſemens, les embarras, les gonflemens, les obſtructions & toutes les maladies chroniques, ſouvent avant-courières d'un trépas imminent (1).

En général, plus un mixte contient de feu univerſel, plus ſa force & ſa vertu augmentent. De même plus l'homme a de ſang, plus il eſt vigoureux, puiſque les

(1) Quæ autem parum ſanguinis habent, hæc jam inde ad interitum ſunt opportuniora ; interitus enim inopia quædam ſanguinis eſt. *Ariſt. de part. animal. L. 2. C. 5.*

principes

principes du ſang ſont un écoulement de l'eſprit univerſel. C'eſt pourquoi plus on ôtera de ſang, plus on enlevera d'eſprit univerſel (1), & plus on retranchera

---

(1) Un ſcrupuleux obſervateur de la méchanique du corps humain, (*le P. Bertier, correſpondant de l'académie des ſciences, dans ſon Traité de la phiſique des corps animés,*) étoit ſi perſuadé de la grande ſubtilité de la ſubſtance qui doit en faire mouvoir les reſſorts, qu'il a attribué cet effet à la grande fineſſe & à l'agilité des parties de l'air, plutôt qu'au mouvement des eſprits animaux; mais ſon ſentiment ſe ſeroit mieux rapporté aux principes de la nature, ſi, après avoir porté ſes idées plus loin ſur la ténuité de l'air, qui vraiſemblablement eſt plus ſubtil dans nos vaiſſeaux, que celui qui nous environne, il nous avoit fait entendre que c'eſt l'eſprit univerſel que l'air voiture dans ſon ſein, qui étoit le moteur ou le germe productif de la méchanique animale, & qui mettoit en action les eſprits animaux, ou les parties les plus exaltées du ſang. „ Quelle autre cauſe pourroit „ mouvoir le ſang ? Quel autre mobile, quel „ autre principe de l'agitation de ce fluide ?

d'eſprit univerſel à l'individu, moins il doit conſerver de vigueur. J'imagine que la conſéquence eſt juſte, & qu'on ne peut pas la combattre avec fondement.

Je vais encore plus loin, & je penſerois que ce ne ſeroit pas ſans raiſon, ſi je faiſois obſerver en paſſant, que les principes dont le ſang eſt compoſé, ſont incorruptibles dans leur eſſence, comme peut l'être l'eſprit de vin bien rectifié & exactement dépouillé de toutes ſes fèces.

Ce n'eſt pas qu'adhérant à l'opinion de certains Médecins, dont j'ai lu les écrits, je prétende, comme eux, que le ſang ne peut pas du tout ſe corrompre. On peut voir, & nous voyons tous les jours, en maintes occaſions, des preuves du contraire. On ne devroit pourtant pas, ſuivant ce que j'en penſe, regarder cette corruption du ſang, comme une pour-

„ Se meut-il de lui-même ? a t'il dans ſon pro-
„ pre fonds de quoi ſe mettre en jeu ? tire t'il
„ ſa propre force de ſon propre ſein ?

riture, ou une putréfaction réelle, & complette en principe, mais plutôt comme une altération produite, par le vice de quelques levains particuliers, qui font dégénérer de leurs qualités naturelles les humeurs confondues avec le sang. Mais je dirai aussi que ce sont des matières hétérogènes & impures, quelles quelles soient, qui se mêlant dans sa substance, changent l'ordre de ses fonctions, & lui impriment la dépravation ou corruption qu'on lui attribue, pendant que ses parties intégrantes restent toujours inaltérables ; & si celles-ci étoient entièrement corrompues, la mort s'ensuivroit incontinent ; attendu que toute matière qui est tombée dans une putréfaction totale, est hors d'état de communiquer aucune vertu vivifiante.

Le Docteur Minot n'est point du tout d'avis que l'on admette cette corruption dans le sang, voici les motifs qui l'engagent à la rejetter.

« A l'égard de la pourriture dans les

» grands ou dans les petits vaisseaux, il
» est étrange que tant d'habiles gens
» aient été dans cette pensée, après que
» la circulation nous a fait voir que le
» sang coule successivement des grands
» vaisseaux dans les petits, & qu'il n'est
» pas aisé de concevoir qu'il y puisse
» demeurer un seul moment sans passer
» des uns dans les autres ; de sorte que,
» s'il y a de la pourriture dans les gran-
» des veines, elle sera bientôt dans les
» petites, & s'il y en a dans les petites,
» elle sera bientôt dans les grandes.....
» Mais au fond comment peut-on con-
» cevoir qu'il y ait dans les grands vais-
» seaux des humeurs corrompues qui
» passent incessamment dans le cœur,
» sans s'imaginer en même tems qu'elles
» étoufferont la chaleur naturelle, &
» qu'elles causeront une mort certaine?
» Ne voit-on pas que lorsque la gan-
» grène attaque quelque partie du corps,
» il faut nécessairement mourir, si cette
» partie n'est bientôt guérie, ou si elle

» n'eſt promptement retranchée? Et puiſ-
» qu'il eſt certain qu'on ne meurt alors
» que par la corruption qui eſt commu-
» niquée à tout le ſang par les petits
» vaiſſeaux, comment peut-on conce-
» voir que dans les fiévres putrides (par
» exemple) il y ait de la corruption
» dans les grandes veines, ſans ſuppoſer
» en même tems que toutes ces fiévres
» ſont abſolument mortelles (1)? »

J'ajoute encore à ces réflexions que le baume & l'humide radical du ſang, ou pour mieux dire, le ſuc nourricier, dont le ſang eſt l'économe, eſt encore en partie exiſtant même après la mort du ſujet, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ne trouve plus en lui d'aliment de ſa même nature pour s'y conſerver, & que les principes dont il émanoit, abandonnent les parties du corps où il étoit enfermé, pour rentrer dans le principe général: or, s'il étoit tout à fait détruit dans le ſujet,

(1) *De la nature & des cauſes de la fiévre.*

à l'inſtant de la mort, il ne favoriſeroit pas vraiſemblablement la génération des vers dans la chair des animaux, quoique ceux-ci ne vivent plus : ce qui ſemble militer contre le ſentiment de ceux qui pourroient être dans la préſomption que les principes du ſang ſeroient auſſi ſuſceptibles de corruption que le pourroit être ſa maſſe priſe toute enſemble, & confondue avec toutes les diverſes humeurs qui coulent avec lui dans ſes vaiſſeaux ; car ſi, dans le fait, l'humide radical en étoit entièrement ſéparé, la maſſe informe de l'animal, devenue comme un *caput mortuum*, ne ſeroit plus propre à aucune génération.

Il ne faut pas non plus, à mon avis, regarder les boutons de la petite vérole, ni même les puſtules du virus vénérien comme un indice certain de la vraie corruption du ſang. Ne ſeroient-ce point plutôt les eſprits de ce même ſang qui travaillant à le débarraſſer, chaſſent du dedans au dehors les impuretés qui l'of-

ſenſent, & qui paroiſſent enſuite ſur la peau ſous cette forme ?

Le pus même qui s'amaſſe dans les abcès, n'annonce point encore la converſion du ſang principe en cette matière purulente. Ce n'eſt, je penſe, autre choſe que les humeurs dépravées, qui, par le long ſéjour qu'elles font dans les endroits où elles ſe dépoſent, prennent par la ſuite le caractère de pus.

La mauvaiſe qualité que l'on apperçoit quelquefois dans le ſang que l'on tire des veines, n'eſt pas toujours, non plus, une preuve indubitable de ſa corruption. Ce ſang n'eſt pas aſſurement dans les vaiſſeaux de la même nature que celui qui en eſt dehors. Le ſang une fois ſorti des veines, n'a plus la même chaleur, ni la même vivacité qu'auparavant. Les principes de ſa conſervation ſe déſuniſſent ; & à proportion qu'il ſe refroidit, ſa couleur naturelle eſt changée. Ces changemens varient ſuivant la

variété des humeurs, & ſuivant les changemens qui ſe font dans l'atmoſphère de l'air. Dira-t-on que ces apparences trompeuſes ſont des preuves de la corruption du ſang ? Il faudroit être bien peu au fait des différens phénomènes de la nature, & de ſes différentes modifications, pour ſe le perſuader. Si cela étoit ainſi, que jugeroit-on du ſang que l'on tire dans les fiévres les plus malignes & les plus vénéneuſes, lequel paroît ſouvent très beau & très-vermeil ? Et que penſeroit-on en même tems du ſang des perſonnes qui, quoique en ſanté, ſe font ſaigner par précaution, dont la couleur ſembleroit préſager une bien mauvaiſe qualité (1) ?

---

(1) Si l'on eſt convaincu qu'il arrive, dans certains cas, quelque corruption dans les humeurs, il faut ſe convaincre en même tems que cette corruption n'eſt pas caractériſée telle dans les vaiſſeaux ſanguins; mais qu'elle ne ſe forme que lorſque le ſang ſort de ſes vrais canaux, & s'extravaſe, comme il arrive dans

Une remarque qu'il y a encore à faire, c'eſt que, quand on ſaigne quelque malade, le ſang qui tombe ſur le bord de la palette, eſt d'un beau rouge, pendant que celui qui eſt au fond paroît comme corrompu. Cependant l'un & l'autre ont été tirés au même inſtant, du même vaiſſeau, & de la même perſonne. Qu'eſt-ce donc qui a produit cette différence ? Sans doute que ce ſont les impreſſions de l'air animé de l'eſprit univerſel : car, ſi l'on renverſe le ſang de la palette ſens deſſus deſſous, celui qui

---

les inflammations, la gangrène, &c. & pour lors ayant perdu ſon mouvement ordinaire, il perd auſſi ſa qualité naturelle & eſſentielle. Le mouvement étant le conſervateur du ſang, doit donc empêcher que le ſang ne ſoit affecté d'une ſemblable dépravation, pendant que celui-ci circule dans ſes vaiſſeaux : & s'il y étoit réellement corrompu, ce ſang, comment pourroit-il continuer ſon mouvement progreſſif ? Le coagul dans lequel il tomberoit, n'y feroit-il pas un obſtacle invincible ?

étoit noir redeviendra rouge. La machine pneumatique en donne encore une preuve palpable. Si l'on y met du ſang, il viendra noir quand on en pompe l'air; mais il reprendra auſſi-tôt ſa couleur rouge, dès que l'on fera rentrer l'air dans la même machine.

L'on doit donc inférer de ce qui a été dit, que, ſi les principes du ſang étoient corrompus, le ſang ſeroit entièrement dépourvu de la chaleur naturelle, ſi capable de concourir au mouvement & à la diſtribution de cette ſubſtance rouge & vermeille, la ſource & la conſervatrice de la vie animale, qui, après avoir reçu ſa première élaboration dans le cœur, & révivifiée enſuite dans les poumons, par l'air qui y entre à tous momens, par la voie de l'inſpiration, eſt enſuite renvoyée du cœur par les artères, aux extrémités du corps, pour diſtribuer l'aliment vital à toutes les parties qui en ont beſoin.

La démonſtration que je viens de faire ſur l'incorruption des principes du ſang

eſt conforme au ſentiment du grand Hippocrate, qui, ſans faire la même reſtriction que moi, ſoutenoit que le ſang ne pouvoit pas être corrompu. Voici ſes propres termes : » La ſeule purgation » convient aux cacochiſmes..... Mais le » ſang n'eſt point corrompu ; que s'il » l'étoit, il ne devroit plus être appellé » ſang, parce que la corruption lui en » ôteroit la couleur, & toutes les qua» lités qui le caractériſent (1). »

J'ajoute de plus que, ſi le ſang radical étoit corrompu, il pourroit encore bien moins tranſmettre au cerveau ces eſprits ſi ſubtils & ſi agiles, pour y imprimer les ſenſations, le mouvement, & toutes les facultés dont notre individu ne peut abſolument ſe paſſer pour ſa propre conſervation. En un mot, qui ne ſçait pas que toute ſubſtance qui a été une fois vraiment corrompue dans ſon principe,

(1) *De la différence des fiévres. L.* 2. *C.* 2.

ne peut plus reprendre ſa première perfection ? C'eſt une vérité ſi bien conſtatée, qu'il n'eſt aucun Phiſicien, qui, pour peu qu'il ſoit verſé dans la connoiſſance de la nature, penſe ſeulement à la conteſter.

Pour prouver encore qu'une corruption effective n'eſt point dans le cas d'infecter les principes du ſang, c'eſt qu'après la guériſon de certaines maladies contagieuſes, que l'on pouvoit attribuer à une entière diſſolution de toute la ſubſtance du ſang, il reprend auſſitôt le même état où il étoit en premier lieu ; & l'on auroit beau dire qu'il ſe refait un ſang nouveau, qui répare la mauvaiſe qualité de celui qui avoit ſubi un pareil changement, je ne crois pas que l'on puiſſe donner là deſſus aucune démonſtration concluante. Le bon ſang que l'on auroit ôté des vaiſſeaux, (non plus que celui dont les parties intégrantes s'y ſeroient réellement corrompues) ne pourroit jamais être réparé, ni corrigé.

Une raiſon des plus plauſible de l'impoſſibilité d'une ſemblable corruption, c'eſt que ſi le ſang primordial étoit corrompu, il infecteroit bientôt celui qui viendroit à ſe faire de nouveau; car n'eſt-ce pas un principe inconteſtable, que tout mauvais levain qui domine ſur les autres, les change en ſa propre nature?

Afin de mieux confirmer encore l'incorruptibilité du ſang principe, on ne peut mieux le comparer qu'à l'air, dans un tems de peſte. Eſt-il d'aſſez mauvais Phiſicien qui ne convienne que l'air en ſoi-même ne ſoit très-pur? Si l'ignorant vulgaire dit ordinairement que l'air dans certains tems eſt corrompu, un Philoſophe, un Médecin, qui enviſage les choſes d'un autre œil, & qui connoît les agens de la nature, ne ſe laiſſera pas ſurprendre par cette illuſion; il avouera plutôt que ce n'eſt pas l'air, en tant qu'air, qui eſt atteint de corruption; que ce n'eſt pas préciſément lui qui fait des impreſſions fâcheuſes ſur nous; mais il attri-

buera plutôt de ſemblables effets aux corpuſcules étrangers, aux miaſmes qui ſont contenus dans l'air, & qui dominent ſur les principes de ſa ſalubrité, & conſéquemment ſur ceux de notre vie, par ſon introduction dans nos humeurs, le plus fort l'emportant toujours ſur le plus foible.

Or, ſi l'air porte en ſoi un principe alimentaire & vivifiant pour tous les corps produits par la nature, il eſt quelquefois auſſi le réceptacle des levains cauſtiques & arſénicaux, capables de donner à ces mêmes corps de bien pernicieuſes atteintes (1); mais une preuve néanmoins que l'air pour lors n'eſt point corrompu, c'eſt qu'auſſi-tôt que la peſte eſt diſſipée, il recouvre ſa première pureté. Donc il

---

(1) .... Primùm multarum ſemina rerum,
Eſſe alibi docui, quæ ſint vitalia nobis;
Et contra quæ ſint morbo, mortique neceſſe eſt
Multa volare. Ea cum caſu ſunt fortè coorta,
Et perturbârunt cœlum, fit morbidus aer.
Lucret. L. 6.

n'avoit pas été intrinſéquement corrompu, par la même raiſon qui vient d'être allé-guée à l'égard du ſang.

Le ſang, comme l'air, eſt fait pour concourir à la formation & à la con-ſervation de l'eſpéce humaine & non à ſa deſtruction. Ce n'eſt donc pas la cor-ruption des principes, ni de l'un, ni de l'autre qui nous eſt préjudiciable; mais bien leur altération extrinſéque, cauſée par des matières hétérogènes, & dépra-vées.

Toutes les raiſons que je viens d'ap-porter ſur la pureté du ſang eſſentiel, n'empêchent pas que je ne me tourne du côté du plus grand nombre des Mé-decins, qui prétendent, bien à propos, que le ſang, comme l'eau & tant d'au-tres liquides, ſont ſouvent dans le cas de contracter de la putréfaction, comme j'en ſuis convenu il y a un inſtant. Les fiévres putrides & vénéneuſes & autres indiſpoſitions de cette nature, dont notre corps peut être affecté, en ſont un garant

que l'on ne doit point révoquer. Mais, dans tout cela, il n'y a que façon de s'entendre; & pour cet effet, il faut prendre le ſang ſous deux ſignifications différentes; d'abord ſous celle qui eſt la plus commune, & qui comprend toute cette maſſe d'humeurs qui ſont mêlées avec le ſang, & emportées avec lui dans tous les conduits des vaiſſeaux qu'il a à traverſer, & dont la quantité excéde de beaucoup celle du ſang principe. Secondement ſous celle qui eſt la moins vulgaire, & ne regarde que cette portion du ſang formée par le triple principe de la nature, ſçavoir, l'oléagineux ou ſulphureux, le ſereux ou limphatique & le ſalin, laquelle eſt bien plus affinée, plus pure & plus perfectionnée que ne le ſont toutes les autres liqueurs qui font partie du ſang conſidéré dans le ſens le plus ordinaire. C'eſt pourquoi les eſprits, entr'autres, s'établiſſent dans ce ſang archétype comme dans une demeure diſtinguée; & s'y revêtant d'une robe de

pourpre (pour ainſi m'exprimer) ils s'y approprient le premier rang pour vaquer à toutes les fonctions de la vie ; & ils s'en acquitent ſi bien, qu'à proportion de leur abondance & de leur magnétiſme, nous pouvons, en certaines occaſions, ſupporter une perte notable de nos autres ſucs ou liqueurs, ſans nous appercevoir d'une diminution bien ſenſible de nos propres forces. Que ſi au contraire nous perdons une certaine quantité de ce ſang pur, de ce ſang radical, animé par les eſprits, auſſi-tôt l'abbatement s'empare de notre individu, la chaleur naturelle ſe ralentit, & le froid, ſouvent l'avant coureur du trépas, ſe gliſſe dans toute l'étendue de nos membres. C'eſt de la perte ou du moins de la diminution de ce ſang principe que proviennent tant de maladies chroniques, ſur-tout une ſanté valétudinaire, les pâles couleurs, & les hydropiſies. Mais, par une raiſon inverſe, les perſonnes qui possèdent le plus de ce ſang, ainſi quinteſſencié, ont d'ordinaire

l'avantage de jouir d'un plus fort tempérament, & ſont par conſéquent d'une ſanté plus ſolide, que ceux qui en ont moins.

Pour revenir à la dépravation du ſang en général, elle peut lui ſurvenir de pluſieurs façons différentes, & principalement par l'abus, ou les divers accidens des ſix choſes non naturelles, comme par les paſſions de l'âme, par le mauvais régime de vivre, par les exercices immodérés, par le mélange dans le ſang de quelques humeurs contraires, (dont l'excrétion ne s'étant pas faite à propos, lui a donné un mouvement irrégulier & contre l'ordre naturel) par les impreſſions de l'air, & par les veilles de trop longue durée, comme je vais l'expliquer, en ſuivant à peu près le raiſonnement du grand obſervateur Boërhave, l'Hippocrate des Médecins modernes.

Les paſſions de l'âme, c'eſt-à-dire, ſes idées noires & chagrinantes, ou bien celles qui ſont ou trop vives & trop im-

pétueuſes, ou trop profondes & de trop longue durée, en un mot ces affections de l'eſprit, qu'enfante une imagination échauffée, cauſent aux eſprits une agitation tumultueuſe, qui les fait trop rapidement remonter à la tête. C'eſt là où le mouvent irrégulier, que font ces mêmes eſprits, en pirouettant ſur eux-mêmes, troûble & offuſque le cerveau. S'il eſt l'organe de la penſée, de la mémoire & de l'entendement, il devient auſſi quelquefois le magaſin des rêveries, des vapeurs confuſes & phantaſtiques, ou bien le champ de bataille de ces emportemens, de ces fureurs que la raiſon n'a plus le pouvoir de modérer. Alors cette trop grande rapidité de mouvement fait ſortir du repos, où ils étoient, des levains cruds & indigeſtes; (mais qui, par la ſuite, auroient pu acquérir, par la coction, une qualité balſamique;) elle les ſoulève, leur donne une détermination oppoſée à leur cours ordinaire, &, par là, cauſe un bouleverſement très-propre à déranger

l'économie de la ſanté (1), & à devenir même le principe de beaucoup de maladies de langeur, dont la cauſe, eſt ſouvent inconnue, & dont par conſéquent la guériſon eſt ſi difficile à obtenir. Effectivement il n'eſt guères aiſé de guérir le corps, tandis que l'eſprit ſera malade.

On peut, en paſſant, s'arrêter un peu ſur le langage qu'a tenu, à ce ſujet, un Médecin de remarque. Il nous a dépeint, avec ſagacité, ces déſordres qui ſont produits par le défaut de circulation des eſprits dans les nerfs, à l'occaſion de leur trouble & de leur dérangement. C'eſt ainſi qu'il s'énonce : » de cette trop grande » inanition des eſprits (dans les nerfs) » vient la débilité de l'eſtomac, des » rapports aigres, d'importunes nauſées,

(1) Animi affectus... diù permanentes... cerebrum, nervos, ſpiritus, muſculos mirabiliter... mutant... depravant : undè quoſcumque ferè morbos valent producere & fovere. *Boerh. inſtit. Medic. patholog.*

» des vomiſſemens, des coliques; un » chile imparfait infecte le ſang, gâte » la limphe; les ſécrétions ſe font avec » peine.. Les liqueurs, & ſur-tout le » ſang plus viſqueux coulent plus lente- » ment, s'embaraſſent, font des dépôts; » la bile s'échauffe, s'aigrit, s'épaiſſit; » de là les vapeurs mélancoliques, l'ab- » batement, la langueur; on ſéche, on » périt (1). »

» Quand les paſſions, dit encore M. » Jacquin (2), vont à un certain dégré, » elles affoibliſſent les nerfs, ralentiſſent » la circulation du ſang, nuiſent à la » digeſtion, détruiſent l'appétit & le ſom- » meil, cauſent la pâleur & la maigreur, » deſſéchent les fibres nerveuſes.... pro- » duiſent des obſtructions dangereuſes, » des effuſions de bile, des inflamma-

(1) *Traduction de la thèſe de M. Juſſieu du* 19 *mars* 1716.

(2) Dans ſon livre qui a pour titre *de la ſanté.*

» tions, des affections hypocondriaques. »

M. Leys, Médecin de la Faculté de Paris, a aussi très à propos insisté sur le désordre qui résulte des affections violentes de l'esprit, lesquelles, comme une tempête fougueuse, troublent la distribution des humeurs, produisent la dissolution des parties solides, l'étrécissement & l'accourcissement des fibres vasculaires, & renversent entièrement l'économie animale (1). En un mot il est presque in-

---

(1) Verum quàm maximè expedit vehementibus animi motibus injicere compedes, cum illi, non secùs ac marium procellæ, totam subvertant hominis œconomiam. Effrenes quippe mentis affectus, dum vitales motus, vel ad exteriora propellunt ac dissipant, vel dum ad interiora reprimunt ac suffocant, spiritus à solitis tramitibus abducunt, naturalem humorum distributionem sufflaminant, solidis verò partibus, minimisque vasis exolutionem, vel stricturam inducunt; ex quibus gravissima nascuntur morborum genera. *Dans sa thèse du* 14 *avril* 1757.

concevable, combien une imagination échauffée a d'empire ſur les eſprits (1).

A l'égard des mouvemens ſinguliers que l'on fait dans les maladies mélancoliques, atrabilaires, hiſtériques ou autres de cette eſpèce, je ne vois pas que l'on doive reconnoître d'autres cauſes que les naturelles; & il ne feroit pas difficile de faire comprendre le principe de tout ce trouble, ſi l'on fait quelque réflexion ſur la fore de l'imagination; mais ce ſeroit s'engager dans un trop long diſcours que d'entreprendre d'expliquer tout ce que l'imagination eſt capable de faire, par quéls principes & de quelle manière elle agit ſous tant de formes différentes; il ſuffira pour notre deſſein d'obſerver que les mouvemens des membres & l'économie de tout le corps dépendent, comme le ſçavent tous les Phiſiciens, de

(1) Vix inexplicabile eſt quas vires habeat & imperium phantaſia in ſpiritus. *Bartholin*, *de luce animalium*, *pag.* 266.

certaines impreſſions qui ſe font dans le cerveau, & de la détermination que les eſprits y reçoivent de ces mêmes impreſſions. Ces mouvemens ſe font avec plus ou moins de facilité, ou de néceſſité, ſuivant la diſpoſition qui ſe trouve dans les organes du cerveau, ſoit que celui-ci l'ait euë dès ſa première conformation, ſoit que les objets l'y aient introduite, en agiſſant ſur les organes des ſens, ou bien les ſeuls eſprits, par la rapidité de leur mouvement, ſoit naturel ou occaſionné par les vapeurs de quelque humeur particulière.

Ceux qui voudront connoître plus à fond l'empire de l'eſprit ſur les fibres qui organiſent nos corps, n'auront qu'à lire à ce ſujet, *la Médecine de l'eſprit*, qui a été traitée avec tant d'érudition, par M. le Camus.

On doit donc préſumer de tout ce qui vient d'être mis en avant que la tranquillité de l'eſprit & l'hilarité du cœur, ſont les deux clefs par excellence de la ſanté.

ſanté (1). Elles concourent enſemble à faciliter la circulation du ſang, & la cribration de toutes les humeurs qu'il roule avec lui. Elles empêchent les obſtructions de ſe former. Enfin elles ſont le ſpécifique le plus aſſuré contre toutes les infirmités de notre individu. Senèque avoit donc bien raiſon d'avancer que la joie de l'ame faiſoit les beaux jours de la vie.

Si la ſobriété, ou l'uſage prudent & modéré des bons alimens ſoulage, refait, & fortifie la nature ; l'intempérance au contraire, ou les excès dans le boire & le manger, ſurchargeant l'eſtomac (2), lui donnent plus de travail qu'il n'en peut

(1) Tranquitas animi claves habet ſuper excellentes ſanitatis. *Pindarus.*

(2) Voilà, s'écrie Senèque, ce qui a tant multiplié les maladies & les Médecins.

Multos morbos ac medicos multa fercula fecerunt. *Senec. Epiſt.* 95.

ſupporter (1). Les levains digeſtifs trop diſtribués, s'épuiſent, le reſſort des fibres ſe relâche, & les digeſtions ceſſent d'être bien conditionnées. De là les crudités, les matières épaiſſes & glaireuſes, qui, paſſant dans le ſang, en renverſent la ſimétrie naturelle, & ouvrent la porte à bien des indiſpoſitions (2).

---

(1) ,, La ſanté ne ſe ſoutient que dans l'u-,, ſage de ce qui eſt bon, comme dans la fuite ,, de ce qui eſt nuiſible; mais ſur-tout dans ,, la ſobriété de la table.

Valetudo ſuſtentatur.... obſervatione earum rerum, quæ prodeſſe ſolent aut obeſſe, & continentiâ invictu. *Cic.* 2. *off.* *n*o. 86.

Salomon confirme cette ſentence en nous avertiſſant que l'excès des alimens porte des coups mortels à la ſanté, & que celui qui a à cœur de prolonger ſa vie, doit obſerver la ſobriété.

Propter crapulam multi obierunt; qui autem abſtinens eſt, adjiciet vitam. *Eccleſiaſt. C.* 37. *v.* 34.

(2) Si nimiâ copiâ [cibi] peccant, nimis

Que tout homme raiſonnable ſe faſſe donc une loi de ne point ſe laiſſer aller à l'excès des alimens tant ſolides que liquides, ſi capables, quand il en abuſe, d'abbréger le cours de ſa vie (1). Qu'il s'étudie plutôt à la prolonger, en » imi» tant, par une modération volontaire, » la modération forcée du pauvre, » comme le conſeille Palingen dans ſon Zodiaque de la vie ; qu'il ſe conforme à la louable conduite de Cornaro (2), qui, ennuyé de chercher des remèdes dans l'art de la Médecine, prit le parti de ſe reſtreindre à un régime frugal & ſuivi avec ordre, & ſe procura, par cette

---

extenditur ventriculus.... undè.... cruditas, ructus, nauſea, cardialgia, vomitus.... confuſio, cacchexia, quæ omnia vitia hîc ſemel nata vix corriguntur in functionibus ſequentibus. *Boerh. ibidem.*

(1) Immodicis brevis eſt ætas, & rara ſenectus. *Martial.*

(2) *Louis Cornaro, noble Vénitien.*

étroite règle, une ſanté ſolide & permanente, & une vie d'environ un ſiécle de durée.

Qu'il ne perde point non plus de vue les leçons inſtructives & ſalutaires de l'Auteur dont j'ai fait mention, il y a un inſtant (1). » On ne connoît bien » ordinairement les avantages de la ſanté » que dans les horreurs de la maladie. » Alors que de regrets ſur les excès qui » ont troublé la tranquilité, & ont em» poiſonné la douceur de nos jours! » mais qu'ils ſont ſouvent inutiles! ap» prenons à les prévenir. Il eſt plus aiſé » de conſerver la ſanté que de la réta» blir. Les remèdes, en chaſſant une

---

(1) M. l'Abbé Jacquin, au commencement du livre *de la ſanté.*

„ La ſanté eſt une propriété (ou un attri„ but) du corps organiſé, & elle ne ſe trouve „ que là où les fonctions (des parties qui le „ compoſent) tendent à la conſervation du „ tout. „ *Phédon par Moſès Mendels-Sohn. Entret.*

» maladie actuelle, jettent (quelquefois)
» dans notre ſang le germe de mille
» autres.... »

» Sans la ſanté à quoi ſervent les autres
» avantages de la vie ? Jouit-on au mi-
» lieu des ſouffrances ? Biens, honneurs,
» plaiſirs, dignités, conſidération, tout
» devient à charge à celui qui ne s'ap-
» perçoit de ſon exiſtence que par les
» maux qu'il endure (1). Quelle leçon
» pour un libertin & pour un gourmand,
» que le lit d'un compagnon de débauche
» malade ! »

» La ſanté, dit un célèbre écrivain,
» eſt au bonheur ce que la roſée eſt
» aux fruits de la terre. Heureux donc
» celui qui ſçait goûter le ſentiment de
» la ſanté, cette paiſible aſſiette du corps,
» ce mélange parfait des humeurs : ré-
» gulière diſpoſition des organes, qui

(1) Firmâ corporis valetudine nullæ opes, nullæ fortunæ optabiliores. *M. Geoffroi, dans ſa thèſe de Médecine de mai* 1703.

» entretient leur force & leur souplesse !
» Cette santé complette est une grande
» volupté..... Elle donne à l'âme ce con-
» tentement, ce calme intime & délec-
» table, qui fait chérir l'existance, ad-
» mirer le spectable de la nature, &
» rendre graces à l'Auteur de la vie....
» J'appellerois volontiers Philosophe ce-
» lui qui connoissant le danger des excès
» & les avantages de la modération,
» sçauroit réfréner ses appetits, & jouir
» sans douleur. O quel secret ! »

Mais toujours, quiconque veut mourir avant le tems, & descendre à la fleur de son âge dans le tombeau, n'a qu'à prendre le parti de l'intempérance.

Mais si, par la sobriété, on détourne tant de maladies qui prennent naissance d'un régime intempéré, on ne doit pourtant pas donner dans l'extrême, en se livrant à une trop grande abstinence : car la faim & la soif trop prolongées, agitant les humeurs & les faisant trop fer-

menter, ſur tout dans les bilieux (1), elles occaſionnent la diminution, & même, à la longue, la deſtruction des parties balſamiques, parce que les fonctions vitales, & le mouvement des ſolides allant toujours leur train, ils fouettent & diviſent trop les fluides, & en diſſipent les parties les plus ſubtiles : d'où s'enſuivent la ſéchereſſe, la maigreur, les inſomnies, & enfin un abbatement général (2). Et il eſt même à obſerver que les maladies qui viennent d'une trop longue abſtinence, ſont plus difficiles à guérir que celles qui viennent d'une cauſe contraire (3).

---

(1) Fames humores ferociores facit, bilioſi non illam ferant. *Hippoc.*

(2) (Inedia) ſolidas corporis partes.... deſtruit, conſumit, ſubtiliſſimos humorum diſſipat, reſiduos inſpiſſat. *Boerh. Ibidem.*

(3) Abſtinentiam quoque nimiam pejores morbos creare quam nimiam repletionem ; & longè difficiliùs ſanari poſſe prioris, quàm poſterioris vitia. *Ibid.*

Sans me mettre en fait d'expliquer de combien de façons le sang peut être imprégné d'humeurs étrangères & nuisibles par rapport à la différente nature des alimens, ou à la quantité qu'on en prend, ou à la manière dont on en fait usage, je me restrains aux inconvéniens qui souvent lui surviennent de la première, ou de la seconde digestion, ou conjointement de l'une & de l'autre, quand quelque obstacle s'oppose aux bons effets de leurs fonctions.

Si la première digestion n'a pas assez préparé les alimens, ni la seconde fait une suffisante séparation du grossier d'avec le subtil, le sang se trouve embarassé de levains qui ne sont pas de sa même nature; ce qui suscite en lui une agitation plus ou moins grande, selon le dégré de crudité & de causticité de ces mêmes levains, qui s'étant glissés dans sa propre substance, y causent un désordre, une confusion, qui renverse la régularité des sécrétions; & qui par conséquent devien-

nent l'origine d'une foule de maux, defquels on fe mettroit fouvent à l'abri, fi on prenoit les précautions néceffaires pour les éviter.

Les exercices du corps, pouffés au-delà des bornes convenables, font auffi très-propres à altérer la bonne conftitution de la fanté. En donnant des fecouffes trop vives & trop fréquentes à toutes les humeurs, ils parviennent enfin (à force de les broyer) à les diffoudre, & à en faire évaporer les parties les plus déliées; de façon que celles qui reftent dans le fang, devenues trop condenfées & trop épaiffes, faute d'être animées par les efprits, perdent la liberté de leurs cours, & le bon ordre de leur diftribution (1).

Quand les matières fuperflues, telles

(1) Motus nimius mufcularis.... auget velocitatem in omnibus humoribus; hinc fluida & folida nimiùm attrita diffolvuntur; aquofa, fpirituofa.... difflantur; refidui humores in denfitatem.... mutantur. *Boerh. ibid.*

que les ſtercorales, l'urine, la tranſpiration, &c. viennent à être retenues dans les inteſtins & dans les autres canaux excrétoires, il en ſurvient un nombre conſidérable de maladies, comme les inquiétudes, les maux de tête, les inſomnies, les embarras, les inflammations, les fluxions de poitrine, les ſuffocations, les hémoragies, la plétore, les vertiges, l'apoplexie, &c. & le défaut de ſortie de ces matières excrémenteuſes eſt l'ennemi le plus dangereux que le ſang & l'économie animale aient à redouter (1).

---

(1) Si (materia excrementitia) non fluit.... tum facit moles in inteſtinis craſſas, compactas: hinc pondus, repletionem, tormina.... ſitim, febrem, alvum duram, tumores, &c...

Urina autem ſupreſſa toti limphæ ſanguinis acrimoniam alcaleſcentem conciliat: hinc cerebri tenella ſtamina lædendo, anxietates.... inſomnia.... vertigines, apoplexiam profert.

[Perſpiratio] ſublata facit extremæ cutis vaſcula ſiccari, emori; hinc & majora excretoria obſtrui areſacta; mutatur hinc circulatio,

Si au contraire l'excrétion des humeurs, comme de la bile, du ſuc pancréatique, de la ſéroſité, de l'urine, de la ſemence, de la ſueur, &c. devient trop abondante, il en réſultera des effets dépendants de ces mêmes cauſes, ſçavoir les indigeſtions, les diarrhées, la lienterie, la maigreur, la ſoif, la foibleſſe, la laſſitude, les défaillances d'eſprit, &c. (1).

Pluſieurs cauſes externes peuvent encore troubler la circulation du ſang.

1°. La chaleur exceſſive, que l'on éprouve pendant certains jours de l'été,

---

retinetur acre : oritur.... febris, inflammatio, apoſtema. *Boerh. ibid.*

(1) Bilis excretionimia.... impedit ciborum coctionem.... Limpha pancreatis.... ſi nimiâ copiâ depellitur in inteſtina, producit diarrhæas ſeroſas.... Seminis excretionimia facit laſſitudinem, debellitatem.... maciem.... Urinæ excretionimia facit.... ſitim inexplebilem.... ſpirituum ſubductionem.... Nimius autem ſudor fermè eadem efficit. *Boerh. ibid.*

par l'action vive & continue qu'elle exerce sur la substance de ce fluide, violente trop ses esprits, les enflâme, les raréfie, les fait exhaler, & desséche ensuite les autres humeurs qui restent (1): ce qui met alors le sang hors d'état de pouvoir entretenir l'uniformité de son cours ordinaire.

2°. Le soulévement des tempêtes qui viennent à souffler dans une saison chaude, porte quelquefois dans le sein de l'air des miasmes, ou des exhalaisons impures & vénéneuses qui, émouvant le sang par excès, y excitent des effervescences qui se terminent assez souvent à des maladies très-dangereuses : en sorte que d'un air, dont nous devrions recevoir un principe de

(1) Aer nimis æstuans... sanguinem magis cogit.... humores externos semper tenuiores aufert, internos residuos excoquit, dissipat mobiliora, lentiora... compingit, exsiccat, &c. *Boerh. Ibid.*

vie, nous n'en tirons pour lors que les ſemences d'une malignité, qui ſe communiquant à toutes nos humeurs, nous apporte avec elle le germe de notre deſtruction.

3°. Les vents froids du nord qui ſuccèdent tout à coup aux vents chauds du midi (1) compriment le ſang & les autres liqueurs, reſſerrent & ferment les pores de la peau (2). C'eſt pourquoi le ſang ne pouvant plus ſe décharger de ſes parties *fuligineuſes*, celles-ci, par le défaut de tranſpiration, dont le froid a bouché les iſſuës, ſont contraintes de refouler vers les viſcères : ce qui donne lieu à pluſieurs maladies inflammatoires, comme

---

(1) Mutationes temporum potiſſimùm pariunt morbos; & in ipſis temporibus magnæ mutationes aut caloris, aut frigoris. *Hippoc. ſect.* 3. *aphor.* 1.

(2) Aër gelidus humores cogit, denſat.... coagulatque ſanguinem pulmonarem : undè obſtructio, inflammatio.... tuſſis &c. *Boher. idem.*

rhumes, fluxions, pleuréſies, fiévres malignes, &c.

Les longues veilles ont auſſi leur inconvénient. Elles aigriſſent la bile, en augmentent l'acrimonie ; & en épuiſant les parties onctueuſes du ſang & ſes eſprits, non-ſeulement elles dérangent la tranquilité de ſon mouvement, mais encore elles s'oppoſent au bon ordre des principales ſécrétions, & au progrès du ſuc nourricier (1). Mais tous ces accidens que j'ai eſſayé ci-devant de décrire, n'annoncent que le déſordre du ſang & jamais la corruption réelle de ſes principes.

Je ne parle point du ſommeil ni du repos, parce que tout bien compaſſé, leur trop longue durée n'eſt pas accompagnée de tant de danger, que les excès

---

(1) Vigila nimia conſumit ſpiritus.... exſiccat reliqua, auget acre, coctiones, nutritionesque impedit, bilem exaſperat. *Boerh. Ibid.*

des veilles & ceux du travail du corps ; quoique, dans le fond, tout excès ſoit ennemi de la nature, ſelon l'axiome d'Hippocrate (1).

Tels ſont en abbrégé les principes du ſang, ſa nature, ſes uſages, & la cauſe de la plupart des variations qu'il a à ſubir chaque jour. Telle eſt l'origine de tant de maladies internes, qui ſe préſentent ſous tant de diverſes formes, & dont il eſt ſi difficile quelquefois de pénétrer la véritable cauſe.

Cependant les ſources de preſque toutes les indiſpoſitions qui affligent l'humanité pourroient ſe réduire à quatre principaux chefs, qui ſont les excès de quelque genre qu'ils ſoient, les peines d'eſprit, les mauvaiſes digeſtions, & les évacuations ſupprimées.

Mais comment remédier à ces maladies? Faudroit-il débuter preſque toujours par les ſaignées fréquemment répétées,

---

(1) Omne nimium naturæ inimicum.

& leur faire ſuccéder de copieux rafraichiſſants ? La ſuite de ce traité fera voir ce que je penſe là deſſus.

CHAPITRE VI.

Du ménagement du ſang, & des inconvéniens des trop nombreuſes ſaignées.

LE Médecin, quelque ſuffiſance qu'on lui ſuppoſe, ne doit jamais s'approcher des malades que pour ſoulager la nature. Comme cette ſecourable mère ſe charge de combattre, autant qu'elle peut, les maladies, dont les humains ſont à chaque inſtant menacés, & qu'elle fait, par elle-même, la majeure partie de l'ouvrage, elle ne demande que d'être ſecondée. C'eſt pourquoi, ſi elle appelle les Médecins à ſon aide, lorſqu'il ſe préſente un ennemi trop fort, pour pouvoir le vaincre toute ſeule, il eſt de toute né-

ceſſité qu'ils ſoient d'intelligence avec elle (1), que les remédes qu'ils preſcrivent ſoient conformes à ſes intentions, & qu'ils emploient à propos les reſſources qu'elle leur offre avec tant de libéralité. Ils doivent donc l'étudier avec attention, & la ſuivre pas à pas, pour ne point s'écarter des voies qu'elle leur trace, & enfin l'aſſiſter avec prudence, ſuivant la cauſe, le caractère, & les divers ſimptômes des maladies, en adaptant à l'exercice de leur profeſſion ce ſage avis que Pope donnoit aux gens de lettres, pour les diriger dans leur jugement. » La première loi, leur diſoit-il,

---

(1) Il faut que cette intelligence, ſuivant les termes de Galien, ſoit auſſi exacte entre le Médecin & la nature, qu'elle l'eſt entre un ſcieur de bois & ſon compagnon, pour arriver à une même fin.

Idemque natura per ſe facere novit. Fabri lignarii, dum ſe reſecant, unus quidem trudit, alter vero trahit; & ut idem efficiant, uterque intendit. *Galen. Méthod. 9.*

» eſt de ſuivre la nature : que vos juge-
» mens ſoient marqués à ſon coin, qui
» eſt toujours le même (1). La nature
» ne s'égare point. Elle brille encore
» du même feu divin : lumière univer-
» ſelle, claire & invariable ; c'eſt elle
» qui doit donner à toute la vie, la force
» & la beauté. Elle eſt tout à la fois
» la ſource, la fin & la régle de l'art.
» C'eſt de ce fonds que l'art doit pour-
» voir à ſes juſtes beſoins.... ſemblable à
» une monarchie, elle n'eſt reſtrainte
» que par les propres loix qu'elle-même
» a d'abord preſcrites. » C'eſt cette ſcru-
puleuſe imitation de la nature qui, ten-
dant au bien général de l'humanité, fait
en même tems la gloite de la médecine.

Pour mieux me faire entendre, je vais, en prenant à peu près le ſens de Pope, comparer la nature à un ſouverain. Lorſ-

---

(1) Naturam intueamur, hanc ſequamur ; id facilè accipiunt animi quod agnoſcunt. *Quintil. L.* 8. *C.* 3.

que celui-ci apprend qu'il y a dans ſes états des ſujets inquiets & turbulents, qui excitent des ſéditions, perturbatrices du repos public, & qui pourroient même influer juſques ſur ſa perſonne, il commet des officiers, des miniſtres, à qui il fait connoître ſes intentions, concernant la bonne diſcipline qu'ils ont à établir, afin de ramener le calme & la tranquilité parmi ſon peuple. De même la nature, qui eſt la ſouveraine du ſang, des eſprits, des humeurs, des viſcères & de tous les vaiſſeaux qui entrent dans la ſtructure de la méchanique humaine (1), lorſqu'elle ſent que quelques corps hétérogènes & tumultueux viennent porter le trouble parmi ſes ſujets, dont elle ſe déclare la conſervatrice, & ne ſe ſuffiſant pas toujours à elle même, elle a recours à des

(1) Naturam concipiunt aliqui velut quandam Divam, aut Dominam noſtro corpori, ejuſque valetudini perpetuò advigilantem, ita eam vocant Providam. *F. Zypæus.*

Médecins, qui ſont ſes officiers, ſes miniſtres, pour qu'ils lui donnent mainforte, & la mettent en état de vaincre l'impétuoſité de ces matières diſcordantes.

Les miniſtres du ſouverain ne ſeroient-ils pas bien repréhenſibles, ſi, au lieu de ſeconder ſes deſſeins, ils favoriſoient, ou du moins ne faiſoient pas tout leur poſſible pour appaiſer la diſſention qui régneroit parmi ſes ſujets? Pour la même raiſon, s'il ſe trouvoit quelques Praticiens, qui priſſent le contrepied, qui jettaſſent le trouble dans les humeurs, au lieu d'y apporter le calme, qui en augmentaſſent même le volume & la maſſe, au lieu de leur donner l'expulſion, & qui, par ſurcroît, s'expoſeroient à faire ſuccomber la nature par l'accumulation des ſaignées, ou par d'autres médicamens oppoſés au ſuccès de ſon travail, n'encourroient-ils pas la même répréhenſion? Mais les bons Médecins, j'entends ceux qui ſont dignes de porter cet honorable nom, & qui, pour le bonheur de l'humanité ſont en

grand nombre, ne trahiſſent point la nature, & ne renverſent jamais l'ordre qu'elle a établi; & bien loin même d'énerver ſes forces par une profuſion de ſang, dont on épuiſeroit les veines, ils cherchent plutôt à ſoutenir, & à fortifier le baume & le feu de la vie, qui ſont les plus fortes armes que la nature emploie pour ſa propre défenſe.

Ce ſeroit encore prendre un parti, qui ne ſeroit guères moins défavorable aux malades, ſi on leur enlevoit le reſte de leurs forces, en leur preſcrivant une diéte trop ſévère, & trop long-tems continuée, à ceux (je veux dire) à qui le beſoin de manger ſe feroit vivement & naturellement ſentir; & ſi, en place d'alimens légers, de facile digeſtion, propres à réparer la perte ou la diminution des forces naturelles, en un mot appropriés à leur état, on les accabloit de rafraichiſſemens, ou trop froids, ou donnés en trop grande abondance. Comment alors un eſtomach, qui auroit été en

premier lieu affoibli par de nombreuſes évacuations du ſang, pourroit-il recevoir favorablement dans ſa capacité du phlegme & de la glace, ſans tomber dans un entier dépériſſement ? Ce ne ſeroit pas être Médecin que de contrarier ſi fort la nature, & de la faire rétrograder dans ſes opérations par des rémèdes contraires, qui, au lieu de les accélérer, ces opérations, & de prêter du ſecours à celle qui s'en eſt chargée, la forceroient plutôt à la fin de lâcher priſe.

Je ne dis pas que l'on ne puiſſe, en certaines occaſions, ouvrir la veine aux malades, leur faire obſerver quelquefois une diéte raiſonnable, & ſe ſervir encore à propos de ces mêmes raffraichiſſants, dont je viens d'improuver l'excès ; mais qu'il faut être ſage & prévoyant, quand on fait tant que de ſe déterminer ſur ces trois objets !

Une multitude de Médecins, appuyés ſur une ſaine théorie & affermis par une longue pratique, ont eu le courage d'élever

de tems en tems la voix & de ſe répandre en de juſtes plaintes contre la répétition exceſſive des ſaignées, de même que contre l'uſage outré des rafraichiſſemens; mais il a pu arriver que leurs ſages remontrances aient tombé quelquesfois ſur des eſprits préoccupés de la prétendue néceſſité de ſe mettre en oppoſition contre elles. » Les raiſons les plus » ſolides, (a dit le Docteur de Maubec) » font peu d'impreſſion ſur un eſprit » prévenu; ou s'il en eſt frappé dans » le moment qu'on les lui expoſe, il » les perd bientôt de vue; & ſes préju- » gés venant à frapper de nouveau ſon » imagination, ils les effacent entière- » ment, ou du moins n'en laiſſent que » des traces fort légères, (ſur-tout quand) » ils ſont fortifiés par l'éducation, ou » par une longue habitude, & comme » naturaliſés dans l'eſprit (1). »

---

(1) *M. de Maubec, D. M. de la faculté de Montpellier, dans ſon Traité des principes phyſiques de la raiſon & des paſſions.*

Toutes ces confidérations m'ont conduit peu à peu au but que je m'étois propofé, qui eft de démontrer préfen·tement de quelle valeur eft notre fang, & le tort que l'on auroit de le prodiguer avec trop d'inconfidération.

Pour le prouver, rentrons dans nos trois principes, qui font la partie huileufe, la fereufe, & la faline. Nous avons admis dans chacun d'eux trois fortes de fubftances la groffière, la moyenne & la fpiritueufe, du dérangement defquelles découlent toutes les maladies qui peuvent affaillir l'humanité. Il n'eft point néceffaire d'expliquer ici comment fe font les différentes modifications qui y donnent lieu, cela nous meneroit trop loin, & demanderoit un traité particulier. Je me borne donc à faire voir feulement que les principales maladies, qui proviennent de cette triple fource, ne peuvent point être guéries, mais font plutôt augmentées, le plus fouvent, par les faignées trop peu ménagées, fur-tout dans

dans le cas où l'indication n'en eſt point évidemment conſtatée.

Je commence par les maladies du principe ſéreux, ou limphatique & je dis :

1°. Que le phlegme groſſier ne peut être évacué que par des remèdes propres à accroître la force du mouvement de l'expulſion, laquelle n'eſt aidée que par la force même de la nature, & cette force gît, ſans contredit, dans le ſang.

2°. Que l'humeur mitoyenne, qui, quand elle ſurabonde, engendre ces eaux déliées, origine des rhumes, des catharres, des fluxions & autres maladies de cette eſpèce, a beſoin quelquefois, pour le ſoulagement des malades, d'être diminuée ou d'être épaiſſie, relativement au dégré de conſiſtence qui lui convient, & tel qu'il doit être dans un état naturel; & elle ne peut l'être que par la médiation de la chaleur naturelle qui réſide dans le ſang, & ſans le ſecours de la

quelle les médicamens ſont dépourvûs de leur efficacité eſſentielle.

3°. Quant à la ſubſtance ſpiritueuſe de ce principe, elle doit de même que celles du principe ſulphureux & du ſalin, être bien précieuſement conſervée, puiſque c'eſt elle qui, par ſon aſſemblage avec les deux autres, caractériſe la véritable eſſence du ſang, lequel eſt la ſource où la nature va puiſer ſa vigueur, & les ſecours néceſſaires à l'entretien de ſes opérations.

Donc dans ces trois circonſtances, plus on diminueroit la quantité du ſang, plus en même tems on diminueroit cet humide naturel, qui nous eſt d'une ſi grande reſſource, pour ſurmonter les indiſpoſitions auxquelles nous ſommes tous les jours expoſés; & en conſéquence, bien loin d'avancer notre guériſon, par la multiplicité des ſaignées, on ne feroit au contraire que l'éloigner; on donneroit même des armes à la maladie pour

ſui faire prendre ſur nous plus d'accroiſſement & d'empire.

Les maladies qui viennent de la partie huileuſe, ne ſe guériſſent point non plus par les nombreuſes ſaignées, parce que cette ſubſtance n'a point de meilleur moyen pour être corrigée, que la réunion du chaud avec l'humide, puiſque, ſuivant les élémens de la chimie, la chaleur & l'humidité ſont les deux clefs non-ſeulement des opérations de l'art de la nature, mais encore de leur perfection. Or il eſt inconteſtable que le ſang eſt de ſa nature chaud & humide en même tems : donc plus on répandra de ſang, plus on donnera de force & de ſupériorité aux mauvais levains, pour faire leur ravage dans la partie huileuſe.

Que ſi les maladies ſont engendrées par le vice de la bile, les ſaignées ſouvent réitérées n'auront pas plus de ſuccès que dans les deux autres circonſtances, attendu que le ſang rempli de ſes eſprits, eſt le frein & le vrai correctif de la bile ;

& que c'eſt de ce même ſang que dépend la chaleur tempérée, & telle que la nature la demande pour qu'elle puiſſe de concert avec elle, co-opérer librement au progrès de ſon ouvrage (1).

Quant à cette chaleur que nos anciens ont appellée *contre-nature*, elle a le plus ſouvent ſon foyer dans cette humeur âcre, & mordicante, produite par les ſels aduſtes & alkaliſés de la bile ; & du combat qui ſe fait entre cette chaleur étrangère & la naturelle, s'enſuivent pluſieurs

(1) Si nous conſidérons les obſervations d'Ariſtote à ce ſujet, elles nous apprendront que la chaleur qui régne dans l'onctuoſité du ſang, étant propre à corriger la diſpoſition que les humeurs pourroient avoir, ou à une trop grande ſéchereſſe, ou à un trop grand froid, elle eſt la baſe de la vie & de la prolongation de ſa durée.

Nec vitæ ſolùm, ſed longævitatis cauſa eſt calor pinguis, qui ſiccitatis pariter & refrigerationis propenſionem arcet. *Ariſtot. de gener. L. 2. C. 2.*

désordres, capables de détruire la constitution du meilleur tempérament, si l'on ne mettoit pas en usage les moyens les plus assurés pour s'en rendre le maître. Or, si l'on désarmoit l'un des deux combattans : il arriveroit nécessairement que l'autre deviendroit le plus fort. Donc, suivant la quantité du sang que l'on retireroit des veines, ce seroit, en raison réciproque, autant d'enlevé sur les forces de la nature, puisque c'est le sang lui-même qui fournit à sa chaleur naturelle les armes les plus propres pour la renforcer ; & alors ce mouvement irrégulier & tumultueux, excité par la causticité d'une bile vitiée, seroit à même de remporter sur les efforts de la nature un bien plus facile triomphe : ce qui n'arrivera pas, si, bien loin d'entasser saignée sur saignée, on tourne toute son attention à chasser ou à corriger la bile qui fait le trouble : car dans ce cas-ci, comme dans bien d'autres, où il ne s'agit

que d'évacuer la matière morbifique, toutes ces ſaignées déſempliſſant les vaiſſeaux, ſans ôter la malignité de la cauſe, ne lui donneroient que plus d'aiſance pour attirer, en quelque manière, de toutes les parties du corps, les autres mauvais ſucs qui lui ſeroient analogues, leſquels, après s'être réunis avec elle, s'en iroient de compagnie prendre la place que le ſang auroit quittée. C'eſt pourquoi l'on riſque quelquefois beaucoup d'ouvrir la veine, quand les premières voies, entr'autres, ſont remplies de matières hétérogènes, attendu qu'il eſt à craindre que les ſaignées pour lors ne diſpoſent ces humeurs à entrer plus facilement dans les vaiſſeaux ſanguins, par rapport au vuide qu'elles y laiſſent (1) :

(1) Quand on ſaigne quelqu'un, il faut bien que les autres humeurs aillent occuper l'eſpace du ſang dont on a privé ſes vaiſſeaux. Tout eſt plein dans le petit monde comme dans le grand. Une partie ne peut ſe déſemplir d'une

ce qui cauſeroit un mal plus conſidérable que celui que l'on entreprendroit de guérir (1); & il me ſemble en effet que l'on ne doit pas attirer des humeurs groſſières là où il ne faut que des eſprits, ou du moins des liqueurs très-ſubtiles & pénétrantes.

Diſons plus: les ſaignées (à les prendre pour un moment à la rigueur) ſont d'autant moins convenables, à bien des égards, que le ſang, dans ſon principe, n'eſt jamais la cauſe directe des maladies. La raiſon & les Loix de la Nature s'accordent enſemble pour nous convaincre

---

certaine liqueur, qu'elle ne ſoit auſſitôt remplie par d'autre.

(1) Ce ne ſeroit pas-là remplir les vues du grand Hippocrate, qui, en adreſſant la parole aux Médecins, leur recommande fort de ſe conduire de façon envers les malades, que leur art leur ſoit bien plus ſecourable que nuiſible.

In omnibus, Medice, ita te excerceas, ut proſis & non noceas. *Hippoc. Epid. L.* 1.

que le ſang, étant deſtiné à diſtribuer ſa nourriture eſſentielle à tous les humains, & à être le poſſeſſeur du baume radical, qui doit maintenir leur vie, il faut néceſſairement qu'il ſoit doué d'une pureté primitive. Il n'y a donc que les matières indigeſtes & antipathiques, dont il ſe trouve chargé, qui occaſionnent le déſordre, dont on lui feroit payer bien injuſtement le tribut, ſi on s'opiniâtroit à vouloir, à force de ſaignées, en épuiſer la ſource.

Quand bien même le ſang ſeroit corrompu, toutes les fois qu'il eſt accuſé de l'être, on auroit beau réitérer, tant que l'on voudroit, les ſaignées, je ne vois pas qu'elles fuſſent jamais capables de le purifier, & encore moins de le reſtituer en ſon premier état. Leur trop grande répétition ne ſerviroit plutôt qu'à réincruder, concentrer & fixer davantage, dans ſa propre ſubſtance, ces levains dépravés & putrides, dont on déſireroit le débarraſſer, & par la continuation

de cette méthode, on ne feroit qu'affoiblir de plus en plus les malades, & abbréger insensiblement le cours de leur vie; & voici comment.

A chaque saignée que l'on feroit, on enleveroit, à coup sûr, avec le sang une portion de ce baume radical, d'où dépend la vigueur du sujet, & qui constitue essentiellement le nombre de ses jours. Donc plus on repeteroit les saignées, plus on retrancheroit de ce principe de vie, moins il en resteroit; pour lors, moins la nature seroit en état de continuer ses opérations: plutôt elles cesséroient, plutôt la vie finiroit, parce que la nature ne pouvant plus enfin, malgré tous ses efforts, conserver dans le sujet l'harmonie admirable que l'Auteur souverain de tous les êtres y a arrangée, l'âme seroit obligée d'abandonner des organes, où il ne lui seroit plus possible d'exercer son action.

Je croirois que ce seroit encore une illusion, que de s'imaginer que l'on ne

risque rien de donner dans la fréquence des saignées, dans la persuasion où l'on seroit que ceux, à qui l'on tire beaucoup de sang, en refont, en peu de jours, autant qu'ils pourroient en avoir perdu.

Mais ce baume radical, ce principe de vie, qui régne dans le sang, qui lui est inhérent, & qui est inséparable d'avec lui, peut-il être réparé, quand une fois il s'est échapé avec le sang, & qu'il est rentré dans l'océan général? Le rappellera-t-on du principe universel, auquel il s'est réuni, pour le réintroduire dans les vaisseaux? L'homme a t'il le pouvoir de redonner à l'homme une nouvelle vie? D'ailleurs les digestions, les sécrétions & toutes les fonctions de la nature animale ne sont-elles pas dérangées, ralenties & même maintes-fois totalement détruites par les saignées faites sans modération? Je ne sache pas qu'il y ait quelqu'un assez prévenu pour vouloir me le disputer; au contraire j'ose présumer que, quiconque ne sera pas étranger dans le pays de

la nature, ne fera pas difficulté de m'accorder son assentiment.

Dans les cas ci-dessus mentionnés, les saignées ne passeroient donc point pour un remède aussi souverain, aussi universel, & aussi indispensable que quelques-uns auroient pu le croire : car, s'il y a un remède capable de guérir toutes nos indispositions, il faut qu'il ait la vertu de corriger le vice des humeurs, de mettre la nature en état de se débarrasser de tout ce qui peut lui être nuisible, & de la fortifier encore dans son travail. Mais tout remède qui n'a point le don de corriger en une meilleure nature les humeurs viciées, ni de les expulser, ni de fortifier le sujet sur lequel on l'emploie, ne doit point être regardé comme un remède admissible par préférence à tous les autres. Or les saignées (principalement quand elles sont faites avec trop peu de réflexion) loin de constater des effets aussi désirables, en produiroient plutôt de tout opposés, en influant d'une façon particulière

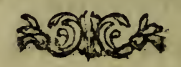
ſur l'eſtomac, dont elles ralentiroient la chaleur interne, énerveroient le reſſort de ſes fibres, & mettroient conſéquemment un obſtacle invincible aux bonnes coctions. Donc les ſaignées [ou du moins l'excès dans lequel on tomberoit à leur égard] ne doivent point être regardées comme un remède général, puiſqu'il n'auroit point la faculté ni d'amender les levains morbifiques, ni de les évacuer; & que de plus, en empêchant les digeſtions d'être bien conditionnées, il en réſulte néceſſairement une chilification languiſſante & dépravée : &, d'un chile mal digéré, un ſang trop peu dégagé, trop peu ſpiritueux & trop peu actif pour concourir avec ſuccès à la régularité de l'économie animale. Donc ce ſeroit une erreur bien ſenſible que d'employer la ſaignée, à tout propos, au lieu de s'étudier à découvrir des médicamens ſpécifiques, propres à enlever la cauſe des maladies, en chaſſant, ou en corrigeant l'humeur qui l'a produite,

& à remplir plus amplement, de cette manière, les vues des malades & celles du Médecin. Et il me sembleroit même prévoir, que, si la méthode d'étendre la phlébotomie au-delà de ses justes bornes, avoit lieu, & qu'elle fût universellement accréditée, elle n'auroit d'autre vertu que d'être la ruine de la santé, le fléau de la vie, le tiran de l'humanité, & l'instrument de la dépopulation.

D'un autre côté, s'il ne s'agissoit que de saigner sans distinction, & à chaque simptôme de maladie qui pourroit se présenter, & que d'administrer ensuite quelques remèdes, qui seroient les plus usités dans les formules ordinaires, il ne seroit pas besoin, pour les Médecins, de se livrer si long-tems à l'étude de leur profession, ni de se mettre si constamment l'esprit à la gêne, pour acquérir ces sciences sublimes & profondes, qui les mettent au fait des différentes variations des maladies, de leur nature, de leur cause, des suites qui peuvent en arriver,

ainſi que de l'anatomie & des propriétés des médicamens qui conviennent à chacune d'elles en particulier.

En attendant que j'indique de quelle manière on pourroit [à ce que je croirois] traiter les maladies diverſes, ſans recourir ſi fréquemment à la phlébotomie, comme à la reſſource la plus aſſurée, je juge à propos, pour donner plus de poids aux raiſons que j'ai apportées, de citer les plus remarquables Praticiens de tous les tems, qui, dans bien des cas, où ils ont vu répeter la ſaignée outre meſure, ont été au contraire très-réſervés ſur ſon compte, afin que, par la force & l'authenticité de leurs témoignages, je puiſſe être autoriſé à dire & à démontrer, que dans le deſſein où je ſuis de mettre ce livre au jour, je n'ai point prétendu me ſingulariſer, ni m'attirer de l'encens par le pompeux étalage d'un nouveau ſiſtême.



CHAPITRE VII.

Des sentimens des plus célèbres Médecins, sur l'abus de la saignée, avec quelques-unes de mes réflexions en conséquence (1).

Comme c'est assez mon usage de remonter, autant que je le puis, aux principes des choses, je pense ne pouvoir mieux faire que de débuter par le fondateur de la Médecine (2). Hippocrate

(1) Je voudrois pourtant bien faire remarquer, d'avance, à mes lecteurs, que je ne suis pas autant décidé contre la saignée, que l'ont été plusieurs des médecins dont je vais faire reparoître les opinions dans ce 7e. chapitre.

(2) J'aurois bien voulu rétrograder jusqu'à Esculape, que l'on a fait jadis le Dieu de la médecine; mais comme les livres que l'on assure qu'il a composés, ne sont point parvenus jusqu'à moi, c'est bien assez que les écrits

donc, ce guide recommandable des Médecins, défend avec raiſon & avec con-

---

d'Hippocrate me tiennent lieu de *nec plus ultra*. Cependant que l'on me permette cette petite remarque concernant Eſculape, cet homme merveilleux & diviniſé, à qui l'Egypte a eu la gloire de donner naiſſance.

Eſculape que les Poëtes ont dit être fils d'Apollon & de Coronis, étoit plutôt un fils de Menès, ayeul commun des Rois de l'Egypte, lequel Menès fut depuis appellé Jupiter. Eſculape eut trois autres frères, ſçavoir *Thôt* ou Mercure, Athotès & Curudès. Pour rendre la ſucceſſion égale entr'eux, Menès partagea l'Egypte en quatre royaumes. Mercure régna à Thèbes, Eſculape à Memphis, Athotès à This, & Curudès à Tanis. (*Voy.* l'Hiſtoire des monumens de l'ancienne Egypte). Eſculape a compoſé ſix volumes ſur la Médecine, qu'il a joints aux trente-ſix autres, où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoiſſances; leſquels ouvrages formoient ce fameux tréſor de doctrine, à la faveur duquel les prêtres ſe vantoient d'être inſtruits par les Dieux mêmes. (*Voy.* Clément d'Alexandrie, ſtrom. 6.)

noiſſance de cauſe, de tirer les bonnes humeurs avec les mauvaiſes (1) : effet principalement réſervé à la ſaignée, dont les dangers deviendroient plus graves, à proportion qu'on la mettroit plus en contrariété avec les indications de la maladie.

A quoi Rochas ajoute fort à propos, d'après les obſervations d'Hippocrate, que, » ſi l'on penſe, en ſaignant, ôter » une once de pituite, on ôtera avec » elle deux onces de ſang ; ſi l'on éva- » cue une once d'humeur atrabilaire, ou » mélancolique, on évacuera trois onces » de ſang ; & l'on ne ſauroit tirer une » once de bile, que l'on ne tire avec » elle ſix onces de ſang (2). »

Jugeons donc quel ſoulagement on devroit eſpérer d'une ſemblable évacuation

---

(1) Siquidem talia purgentur, qualia purgari oporter, confert, & leviter ægri ferunt ; ſin minùs, contra. *Sect.* 1. *Aphor.* 2.

(2) *Dans ſon examen de la ſaignée.*

puiſque le ſang, dont on priveroit les vaiſſeaux, ſe trouveroit, lorſqu'il en ſeroit une fois ſorti, en bien plus grande quantité que les humeurs qui le troubleroient dans ſon cours.

S'il eſt encore dangéreux, ſelon Hippocrate, de purger une humeur pour l'autre, par exemple, la bile pour le phlegme, le phlegme pour la bile, &c. combien, à plus forte raiſon, n'y auroit t'il pas de riſque de tirer le ſang avec les autres humeurs, puiſque c'eſt lui qui les tempère? C'eſt donc plutôt par des purgatifs, ou par d'autres évacuants appropriés à chaque humeur, qu'il conviendroit d'entreprendre, autant que la choſe ſeroit praticable, la cure des maladies, & non pas par des ſaignées répétées avec profuſion, qui ne ſerviroient, dans ce cas-ci, qu'à détériorer encore davantage le vice des liqueurs, plutôt qu'à le réformer, parce que plus le corps eſt dépourvu, par les ſaignées, de l'énergie de ſon véritable aliment, qui eſt

le ſang, plus il s'y doit former de matières cruës & indigeſtes, attendu que c'eſt le propre de la chaleur du ſang de les travailler, de les adoucir, de les corriger, & de les conduire à maturité.

Auſſi Hippocrate convient-il dans un autre endroit (1), que » la chaleur naturelle, la vie, & l'ame ne ſont qu'une » même choſe, & ont leur ſource dans » le ſang ». D'où je conclus que, plus on diminuera la quantité de celui-ci, plus la vie doit ſouffrir de dommage, vu qu'elle tient ſa conſervation des eſprits de ce même ſang.

Ce prince des Médecins, ce juge reſpectable, que la plûpart des modernes ſe font un devoir de conſulter, nous prévient, pour mieux nous faire ſentir l'utilité de cette chaleur naturelle, » que la » diſſenterie, la diarrhée, & les autres » flux de ventre doivent être guéris en » épaiſſiſſant, (c'eſt-à-dire en muriſſant)

(1) *Lib. de Carnib. S.* 1.

» l'humeur pituiteuse du cerveau, parce
» qu'étant devenue trop subtile, ou trop
» séreuse, elle descend de la tête dans
» le ventre inférieur, ou par le séjour
» qu'elle y fait, humecte & réfroidit trop
» cette partie, ainsi que les alimens qui
» y sont contenus; & y cause le relâ-
» chement de ses fibres, faute d'assez
» de chaleur pour les fortifier, & amener
» le chile à une coction compétente (1). »
Et le même regardant la tête comme le réservoir d'un phlegme réfroidissant, qui rentrant dans le sang, devient très-ennemi de la santé, a décidé en conséquence que la tête étoit comme la racine de toutes les maladies (2).

On ne doit donc point hésiter de croire avec Hippocrate que cette humeur trop pituiteuse, trop cruë & trop froide, qui donne lieu à la diarrhée, à la dissenterie & autres flux de ventre, ne vient

---

(1) *Lib. de affectib. S.* 26.

(2) Et est caput radix omnium morborum.

que d'un défaut de chaleur dans l'eſtomac, qui, au lieu de faire une coction convenable des alimens, n'engendre plus que des crudités; & les vapeurs qui s'en élevent ſont à peu près comme les brouillards de l'automne, qui ne nous amènent que du froid, & une humidité malfaiſante.

Sennert ne s'éloigne point de cette opinion en avançant » que le chile, qui » ſéjourne dans les premières voies, mal » digéré, & privé de particules ſpiri» tueuſes, produit beaucoup d'ordures » & de matières ſalées ou tartareuſes.... » leſquelles ſubſtances excrémentitielles » s'augmentant de jour en jour, & ve» nant à être délayées par la ſéroſité, » ſont enfin portées... dans les vaiſſeaux » ſanguins, où.... elles font contracter » [au ſang] une crudité, une ſa» lure, &c. (1).

(1) *Sennert, ch. 9e. au livre 1er. de ſes inſtitutions.*

Mais combien ne feroit-elle pas encore plus dérangée, cette digeftion, par les faignées que l'on s'ingéreroit de trop répéter en pareil cas? Car, comme on ne peut pas ignorer que les grandes évacuations du fang ne tournent au détriment de l'eftomac, & qu'elles n'interrompent confidérablement le cours de fes fonctions, il doit s'enfuivre que l'on expoferoit immanquablement à de grands périls les malades attaqués d'indigeftions & de diarrhées, fi on ne fe modéroit pas fur le nombre des faignées dans des conjonctures auffi délicates.

Gallien (1), cet autre flambeau de la médecine, en parlant des grands avantages du feu radical, ne balance point d'avancer que » la chaleur naturelle eft » le principal ouvrier de toutes les » coctions, qui doivent fe faire dans le » corps (2). »

(1) Il étoit le Médecin des Empereurs Marc-Aurèle & Lucius Verus.

(2) Ingenitus calor omnium in corpore coc-

Ce paſſage fait bien voir de quelle grande néceſſité eſt, ſelon lui, cette chaleur primitive, puiſqu'elle eſt la première force motrice des coctions, & de toutes les opérations de la nature. Conſéquemment on doit ſentir combien, en l'affoibliſſant, par trop de ſaignées, on feroit de tort à quiconque ſeroit à même d'en éprouver les ſalutaires effets.

Sur quoi le même Auteur inſiſte » que » plus il y a de vice (ou d'humeurs dé» fectueuſes) dans les veines & peu de » bon ſang, moins il faut ſaigner (1). »

Ce Médecin éclairé prévoyoit, ſans doute, dès-lors, que les ſaignées n'étoient pas capables de purifier le ſang, mais plutôt d'apporter un nouveau trouble dans ſa circulation. En quel cas devroit-

---

tionum præcipuus eſt artifex. *Lib. de victu, in acutis Hippoc.*

(1) Quò plus eſt vitioſi ſanguinis invenis, & minus boni, eò minùs detrahendum. *Lib. 4. de ſanitate tuendâ.*

on donc ſaigner, ſuivant la maxime qu'il vient d'établir, puiſque plus il y a de vice dans le ſang, moins il faut recourir à l'ouverture de la veine?

Le même Galien, s'accordant ici avec Hippocrate, avoue ingénuement » que » pluſieurs perſonnes, par une trop gran- » de évacuation de ſang, ont péri ſur » le champ, les autres peu de tems » après; & que d'autres, ſi elles n'ont » pas perdu la vie, ont du moins tombé » dans de longues maladies (1). »

Si l'excès des ſaignées étoit déja devenu ſi préjudiciable aux malades, de ſon tems, n'aurions-nous point à craindre que ce même excès, ſi on s'y livroit, ne multipliât de nouveau de ſemblables déſordres, & ne forçât la vraie Médecine

---

(1) Multi propter vacuationem ſanguinis immodicam, extemplò mortui ſunt, alii paulò poſt; & alii in longos inciderunt morbos. *Galen. Method. medend.*

à

à s'armer contre lui, & l'humanité à gémir ſur ſon abus?

Notre Médecin continue ſes obſervations, & ne trouvant aucune reſſource dans les ſaignées contre le vice qui réſide dans le ſang, ni contre les obſtructions, il convient avec ſincérité que » puiſqu'il n'eſt pas poſſible de » rémédier aux obſtructions, ni à la cor- » ruption, par la ſaignée, le meilleur » parti qu'il y ait à prendre, c'eſt d'ex- » pulſer les matières viciées, par les » urines, par les ſelles, par le vomiſſe- » ment, & par les ſueurs (1). »

Si ce n'eſt que, par de ſemblables voies, qu'il prétend rétablir le dérangement du ſang, occaſionné par les mauvaiſes humeurs, il preſſentoit bien que les ſaignées n'étoient rien moins que ſuf-

---

(1) Verum quoniam nec obſtructio, nec putredo curari poteſt per ſanguinis miſſionem, vacuationem putredinis moliemur per urinam, dejectiones, vomitum & ſudores. *Galen. Ibidem.*

fiſantes pour opérer un auſſi bon effet.

Enfin, bien loin que Galien donne à entendre que les ſaignées puiſſent aucunement murir ou diviſer les matières crues & épaiſſes qu'il y a dans le ſang, il décide tout au contraire qu'elles ſont très-nuiſibles en pareille conjonćture ; & qu'il n'y a que la chaleur naturelle du ſang, qui ſoit capable de perfećtionner cet ouvrage ; & pour mieux prouver la bonne opinion qu'il a de cette chaleur, il rejette même quelquefois juſqu'à la purgation, comme s'il craignoit, qu'elle ne pût en interrompre les fonćtions bienfaiſantes.

» Dans les humeurs crues [dit-il] qui » accompagnent la fiévre, on ne doit » point ouvrir la veine, ni même ad- » mettre la purgation, ſans faire un » très-grand tort au malade, & ſans ex- » poſer ſa vie à un péril évident (1). »

---

(1) Humoribus crudis cum febre exiſtentibus, venæ ſećtio, vel purgatio non adminiſ-

Telles ſont les autorités de ces deux chefs de la médecine, à laquelle ils ont ſervi de régle & de pilotes. Elles ſont aſſez en conformité avec les Loix de la Nature. On ſeroit cependant tenté de croire, que chacun d'entre ces deux grands génies auroit été en contradiction avec ſoi-même, car ſi on s'en rapportoit au premier coup d'œil, on verroit les ſentimens d'Hippocrate oppoſés à ceux d'Hippocrate, & les déciſions de Galien s'entrechoquer avec celles de Galien.

D'abord Hippocrate prétend que dans les maladies aiguës il faut ſaigner juſqu'à défaillance (1). Et Galien tombant enſuite dans la même oppoſition avec ſoi-même, veut nous inſinuer, à l'imitation d'Hippocrate, que les principaux remèdes

---

trari poteſt, ſine damno maximo atque detrimento. *Galen. Ibid.*

(1) Si dolor fuerit acutus, oportet auferre ſanguinem, uſque ad animi deliquium. *Hipp. lib. de vict. in acut.*

aux fièvres continuës, ſont la ſaignée juſqu'à extinction & des boiſſons d'eau froide (1).

Gallien s'exprime encore dans un autre endroit, en ces termes: » dans les » fiévres ardentes, telles que la fiévre » ſynoque, l'eſquinancie & la pleuréſie, » il n'y a point de remède plus prompt » que la ſaignée juſqu'à défaillance, car, » par ce moyen, on rafraîchit ſur le » champ toute l'habitude du corps (2). »

---

(1) Duo ſunt maxima febrium continuarum remedia, venæ ſectio ſcilicet ad animi deliquium, & frigidæ potio. *Galen. L. 9. Meth. medend.*

Et moi en retorquant l'un & l'autre je croirois pouvoir répondre avec le ſçavant docteur de Padoue, que „ les premiers & principaux „ ſecours de l'art médecinal, ſont la tranſpira- „ tion & la purgation. „

Sunt duo primaria & præcipua artis medicæ præſidia, perſpiratio & purgatio. *Sanctorius lib. Static. Medic.*

(2) In ardentiſſimis febribus, quales ſunt ebris Synochus, angina & pleuretis, nullum

Quel contraſte ! Galien prétendroit donc actuellement que la ſaignée, juſqu'à extinction de forces, eſt un grand remède dans les fiévres ardentes, dans l'eſquinancie & la pleuréſie, attendu, ſuivant lui, que cette évacuation extrême du ſang refroidit toute l'habitude du corps, pendant qu'auparavant il ſoutenoit que la chaleur naturelle étoit la principale ouvrière de toutes les coctions; que plus il y avoit de vice dans le ſang, moins il falloit le faire ſortir des veines; que même pluſieurs perſonnes étoient mortes tout d'un coup, d'autres peu de tems après, par une trop grande évacuation du ſang, & que d'autres ont du moins tombé dans de longues maladies. Mais en bonne foi, pourroit-on entreprendre de ſaigner ſi copieuſement, ſans nuire à la

---

eſt remedium præſentius venæ ſectione uſque ad animi deliquium, quia ex illâ totius corporis habitus ſtatim refrigeratur. *Galen. Comment.* I. *adadh.* 23.

chaleur naturelle qu'il a ſi fort en recommandation ? Peut-il encore y avoir des fiévres ardentes, des pleuréſies, & autres maladies inflammatoires, ſans qu'il n'y ait un vice dans le ſang, une humeur, telle qu'elle ſoit, qui n'eſt pas d'accord avec ſa conſtitution naturelle ? Car, ſi la circulation n'étoit pas dérangée par quelque corps, diſſemblable à ce même ſang, il n'y auroit ni fiévre chaude, ni engorgement, ni inflammation. Et en ſaignant, ſans meſure, les malades dans les fiévres ardentes, l'eſquinancie & la pleuréſie, ne les expoſeroit-on pas aux riſques d'une mort prochaine, dont Galien lui-même nous inſpire la juſte terreur? Donc, ſelon ſes premiers ſentimens, il ne faudroit pas plus ouvrir la veine dans les maladies ci-deſſus que dans les autres. Et lui, qui, de même qu'Hippocrate, a tant de confiance dans le feu naturel, qui, de ſon propre aveu, a ſon foyer dans le ſang, pourquoi ſe retracte-t-il en nous diſant après, que les évacuations abondantes

du ſang rafraichiſſent toute l'habitude du corps [d'où il tire un bon augure pour le calme de la fiévre] pendant qu'il ſoutient décidément autre part, que la ſaignée eſt contraire, par la raiſon même qu'elle éteint la chaleur de la nature? La ſaignée, il eſt vrai, ſemble apporter quelquefois du rafraichiſſement dans les vaiſſeaux; mais ce rafraichiſſement aſſez ſouvent factice, ne doit pas être regardé, par tout homme clairvoyant, comme un préſage toujours avantageux: s'il ne provient, la plûpart du tems, que de la diminution du feu naturel, qui eſt le ſoutien de la vie, plus on augmenteroit le froid d'un côté, plus la chaleur interne s'aſſoupiroit de l'autre. Mais lequel vaut mieux d'éteindre le feu vital de la nature, ou bien de l'entretenir, & même de l'accroître à propos, dans certaines occaſions, pour le mettre en état de triompher plus facilement des aſſauts de l'humeur peccante? La choſe eſt ſi claire en elle même, qu'il n'y a point à balancer,

je penſe, ſur le parti que l'on a à prendre à cet égard.

Le raiſonnement que je viens de faire ſur Galien, a beaucoup de rapport, comme on l'a vu, avec celui que j'ai tenu ſur Hippocrate, puiſque celui-ci ne ſemble pas plus être d'accord avec ſoi-même que celui-là.

Mais d'où viennent de ſemblables contradictions de leur part, & qui ſont ſi apparentes qu'elles ſauteroient aux yeux de l'examinateur même le plus ſuperficiel? Il ſeroit aſſez difficile de les concilier, ou d'en démêler les nœuds, ſi l'on n'appelloit à ſon ſecours les concordances qui ont été faites ſur les écrits de ces deux grands hommes; ou que l'on ne ſupposât que ce n'a été qu'après avoir plus mûrement réfléchi, & s'être plus rapprochés des intentions de la nature, qu'ils ont répudié l'abus que l'on pourroit faire de la ſaignée.

C'eſt apparemment lorſqu'il s'eſt trouvé dans ces dernières diſpoſitions, que Galien

a dit que » ſi la maladie, venant de la
» bile, on s'aviſe de ſaigner, la bile
» acquerra plus de bouillonnement &
» d'effervefcence, parce qu'on lui ôte
» ſon frein, c'eſt-à-dire, le ſang, qui,
» par ſa bénignité, en modère l'acrimo-
» nie... Que ſi la maladie eſt cauſée par
» la mélancolie, il ne faut point non
» plus tirer de ſang, parce que cette
» humeur étant froide & ſéche, elle a
» beſoin de chaleur, d'humidité & d'eſ-
» prits, [dont cependant on la prive en
» lui ôtant le ſang, qui eſt chaud, hu-
» mide & ſpiritueux.] Si la cacochimie
» eſt pituiteuſe, en tirant le ſang, elle
» deviendra tellement cruë, qu'elle ne
» pourra plus être corrigée, vu que les
» eſprits étant alors obligés de ſe con-
» denſer & s'épaiſſir avec elle, la cha-
» leur naturelle ſe trouvera bientôt ſuf-
» foquée (1). »

Le même, en parlant contre Eraſiſ-

(1) *Galen. Méthod. medendi, L.* 10. *C.* 5.

trate (1), affirme que toutes les parties qui forment le corps de l'homme, ne sont pas seulement nourries de sang, mais encore que c'est par le moyen de celui-ci qu'elles subsistent. C'est pourquoi il conseille très-fort de le ménager.

Il nous avertit encore ailleurs, » que, » si la maladie a diminué les forces, il » faut bien se donner de garde d'ouvrir » la veine, parce que la saignée dissi- » pant une grande quantité d'esprits, les » forces ne peuvent plus, dans la suite, » se réparer que très-difficilement (2). »

Je vais encore rapporter ici le sentiment de quatre autres Auteurs, jadis fort renommés, qui font connoître combien les amples profusions de sang sont dangereuses pour les malades.

1°. » Par la fréquente saignée, l'esprit

(1) *Médecin du Roi Séleucus, Roi de Syrie.*

(2) *Liv. Ier. de la faculté des alimens.*

» volatil diminue, le corps ſe réfroidit
» & les fonctions naturelles s'affoibliſ-
» ſent (1).

2°. » Les ſaignées diminuent la cha-
» leur naturelle & nuiſent à la coction (2).

3°. » La fréquente ſaignée réfroidit
» l'eſtomac & le foie, & cauſe la jau-
» niſſe dans certains cas, ainſi que l'hy-
» dropiſie : elle trouble la vue, & diſpoſe
» à l'épilepſie (3).

4°. » Il faut ôter les humeurs cor-
» rompues de l'eſtomac, avant que de
» ſaigner, de peur que les veines étant
» vuides, elles ne s'en rempliſſent (4). »

Un Auteur, qui a été fort en vogue, tient à peu près le même langage. » La
» fréquente ſaignée, dit-il, diſſipe les
» eſprits, réfroidit le corps, & diminue

---

(1) *Lemnius, lib. de complexionib.*

(2) *Cardan, lib. artis parvæ curandi.*

(3) *Conſtantin l'Affricain, Lib. de chy-rurg. C.* 8.

(4) *Augier Ferrier, Method. curandi, Lib.* 2.

» toutes les actions naturelles, qui pro-
» cédent tant des veines, que des
» artères (1). »

Je ne puis me dispenser de citer encore l'illustre Arnaud de Villeneuve (2), qui a remarqué que » les sanguins & ceux
» qui ont les veines larges & remplies,
» de sang, qui sont vermeils & charnus,
» ayant des muscles gros & forts... qui
» se nourrissent beaucoup, & qui sont
» oisifs, pourroient souffrir une ouver-
» ture de veine; mais que ceux, qui ne
» sont point tels, comme les mélanco-
» liques, les phlegmatiques, les colé-
» riques, les débiles, les vieillards, &
» les jeunes gens, ne doivent point ab-
» solument être saignés (3). »

Il ajoute encore, que » les vieillards
» doivent avoir le ventre lâche & fuir la
» saignée; que l'on purifie leur sang, non

(1) *Fuschius.*

(2) Médecin de l'Empereur Fréderic II.

(3) *Traité de la saignée.*

» en le répandant par l'ouverture de la
» veine, mais par des purgations appro-
» priées à l'humeur qui fait le mal. Et
» si dans les veines il y a des humeurs
» grossières, jamais elles ne sortiront
» avec le sang. La saignée est encore
» très-contraire à ceux qui sont attaqués
» de longues maladies, ainsi qu'à ceux
» qui ont de la bile dans l'estomac,
» laquelle il faut guérir par le vomisse-
» ment. Nous regardons aussi la saignée
» comme très-dangereuse, & même
» mortelle dans les maladies pestilen-
» tielles & vénéneuses. Dans certain
» tems, une saignée, mal administrée,
» cause souvent des obstructions & l'hy-
» dropisie. Elle accélère la vieillesse,
» affoiblit l'estomac, fait perdre l'ap-
» pétit, porte la débilité dans le cœur
» & dans le foie, ainsi que dans toutes
» les parties nobles, occasionne le trem-
» blement des membres, la paralisie,
» & détruit enfin toutes les forces,

» tant animales, que vitales (1). »

D'après les remarques de ce Médecin & celles de tant d'autres, qui ont si bien connus les inconvénients dont les saignées, faites avec trop peu de modération, sont ordinairement suivies, ce seroit donc encourir trop de risques que de les répéter, sans discrétion, pour les maladies chroniques, pour les fiévres malignes & véneneuses, pour les indispositions mélancoliques & phlegmatiques, &c. & encore plus si on tenoit indifféremment cette conduite dans toutes les saisons, dans tous les tems, dans toutes sortes de régimes de vie, dans tous les âges, sur les vieillards & sur les jeunes gens.

Le sçavant Fernel, l'aigle des praticiens, à qui la médecine est redevable d'une bonne partie de son lustre, nous enseigne également, que » les saignées

(1) *Régime de la santé.*

» ſont contraires aux maladies bilieuſes
» parce qu'elles évacuent l'humeur utile
» & laiſſent l'impure & la nuiſible, qui
» par ſon âcreté, porte une chaleur
» contre nature dans les parties, par rap-
» port à la privation du ſang, qui eſt
» le frein de la bile (1). »

A quoi il ajoute » qu'il faut éviter les
» ſaignées à ceux qui ont des fiévres in-
» termittentes, ſoit quotidiennes, tierces
» ou quartes, parce que le ſang n'en eſt
» pas cauſe (2). »

Il prétend auſſi que l'on ne doit point les mettre en uſage, ces ſaignées, » lorſ-
» que des humeurs viciées ſéjournent dans
» les vaiſſeaux, parce que l'ouverture
» de la veine les expoſe à une ſi grande
» raréfaction, que l'on a à craindre les
» inconvéniens de la plétore....(3) &

---

(1) *Lib. de febrib.*

(2) *Méthod. Curat. L. 3 de purgat. C. 8.*

(3) Exhauſto enim ſanguine, impurus humor quâvis ſede derelictus efferatur, ferociùsque ſævit. *Fern. meth. medend. L. 3. C. 8.*

» que la cacochimie, qui ſe trouve dans
» les veines, ne peut être emportée par
» la ſaignée, quand même on tariroit
» tout le ſang, à force de le tirer ; &
» que c'eſt à la ſeule purgation que cet
» effet eſt réſervé. »

Il porte encore plus loin ſon éloignement pour la ſaignée ; & pour appuyer ſon opinion, il ſoutient « qu'on ne doit
» point du tout ſaigner dans les affections
» de la tête, non plus que dans les indiſ-
» poſitions de l'eſtomac, du foie, de
» la ratte, & des autres parties nobles ;
» & que ſi l'on eſt aſſez indiſcret pour le
» faire, l'on cauſe de plus grands maux,
» que ceux que l'on voudroit guérir,
» parce que les veines raviſſent les cru-
» dités, qui occaſionnent le dégoût, les
» nauſées, la peſanteur, la foibleſſe de
» l'eſtomac, les vomiſſemens, les obſ-
» tructions, les convulſions, & pluſieurs
» autres fâcheux accidens, qui ſouvent
» deviennent incurables. »

Enfin il nous met ſous les yeux les

périls inſéparables de la ſaignée, faite à contre-tems, & nous prévient » qu'en » faiſant exhaler une grande quantité » d'eſprits, elle ralentit la chaleur natu- » relle, qu'elle diſſipe l'humide radical, » qu'elle cauſe la langueur des viſcères, » qu'elle hâte la vieilleſſe, & la rend » ſujette à beaucoup d'incommodités très » ſérieuſes (1). »

Des avis auſſi ſages doivent avoir beaucoup de poids, venants d'un praticien d'une auſſi bonne note que Fernel, qui a ſçu ſi bien péſer tous les ſimptômes des maladies, qui s'eſt étudié ſi ſérieuſement à en remplir avec ſuccès les indications, & qui connoiſſant tout le prix du ſang, a prévu de loin beaucoup d'accidens dangereux, comme le dégoût,

---

(1).... Venæ ſectio... non parum... ſpiritûs caloriſque demit, humidoque primigenito imminuto, viſcera langueſcunt, & ad ſenectam immaturam præcipitat, & hûnc gravioribus morbis obnoxiam (reddit). *Fernel. ibidem.*

les nauſées, les vomiſſemens, la ruine des fonctions de l'eſtomac, le ralentiſſement de la chaleur naturelle, l'accélération de la vieilleſſe, en un mot un renverſement univerſel dans l'économie animale, ſi on le prodiguoit avec trop d'imprudence dans toutes les circonſtances qu'il allégue dans ſes écrits. Quiconque voudra écouter ſes ſalutaires leçons, cherchera d'autre ſecret plus efficace, pour calmer la fougue du ſang, que celui de l'effuſion, ſans bornes, de ſa propre ſubſtance. Tirons du ſang, à la bonne heure, quand les indications pour le faire n'en ſont point équivoques; mais n'appliquons pas les ſaignées à la moindre agitation que l'on apperçoit dans ce fluide.

Celſe qui peut, à bon droit, être mis au rang des Médecins de remarque, a fait une obſervation ſingulière, qui ſûrement ne doit pas être du goût de tous les praticiens, & qui paroît même être oppoſée à l'ordinaire pratique. Quelle raiſon a t'il eue d'en faire part à ſes lecteurs?

C'eſt aparemment qu'il s'eſt imaginé que d'ôter du ſang, dans le cas qu'il expoſe, c'eſt renverſer le travail de la nature, dans les derniers efforts qu'elle fait pour devenir victorieuſe de la maladie. Il dit donc en parlant des fiévres que » c'eſt » égorger le malade que de diminuer ſon » ſang dans le fort de l'accès (1) »

Ce ſeroit cependant dans la plus grande violence du paroxiſme qu'il ſembleroit que l'on devroit recourir aux ſaignées, plutôt que dans tous autres tems. Cette remarque de Celſe demande une grande attention, & un examen bien réfléchi. C'eſt ici où un praticien a beſoin de toute ſa prudence & de toute ſa circonſpection, pour n'être point ſéduit par les apparences ; & où il doit bien ſe tenir ſur ſes gardes, pour ne pas entreprendre la guériſon de la maladie par le remède

(1) Si vehemens febris urget, in ipſo impetu ejus, ſanguinem minuere, hominem jugulare eſt. *Celſ. L. 2. C. 8.*

même qui pourroit lui être le plus contraire.

Mais quoi qu'en disent Fernel & Celse, il ne faut pas, je pense, être toujours aussi entier qu'eux contre l'ouverture de la veine dans les occurrences dont il s'agit pour le moment. La saignée pourroit bien y trouver place, principalement si la nécessité de la faire nous paroissoit absoluë, après avoir bien sondé les motifs qui doivent nous déterminer à l'admettre.

Hoffman, ce Médecin, qui est parvenu à une grande célébrité dans la république médecinale, avoit une mauvaise opinion de la méthode de ceux, qui multiplioient les saignées trop librement, dans l'idée, où ils étoient, que la cause de presque toutes les maladies dérivoit de la trop grande abondance du sang (1).

---

(1) In excessum delabuntur qui omnium fere morborum ortum & causas ex nimiâ sanguinis abundantiâ deducunt atque derivant;

Baillou a blâmé auſſi la conduite de quelques praticiens, qui, croyant voir le ſang corrompu à la première ſaignée, s'autoriſoient par-là, à en faire une autre, même une troiſiéme, & pour ſurcroît une quatriéme, laquelle quatriéme ſaignée il regardoit comme un grand excès & fort contraire à la nature (1). Ce ſeroit donc ſelon lui une bien plus grande contrariété pour cette même nature, ſi on étendoit le nombre des ſaignées juſqu'à une vingtaine.

---

eaque propter liberales nimium ſunt in ſanguine profundendo, ac in omnibus morbis venam ſecandam eſſe præcipiunt. *Hoffm. de venæ ſectionis abuſu*, L. 5. *pag.* 340.

(1) Cum hodie demittitur ſanguis, & ultimum vas corruptiſſimo ſanguine plenum eſt, tum incitantur aliquot medici ad iteratam, imò tertiam & quartam venæ ſectionem; & quò magis corruptionis ſanguis eſt particeps, eò de ſecandâ venâ audaciùs cogitant; & ſic in humani generis ſanguinem contenditur ac ſtatuitur. *Baillou. Epid. & éphemer. L. 1.*

Baillou nous fait encore une remarque bien importante. En faiſant le récit des fiévres, qui régnèrent à Paris en 1571, il nous rappelle que parmi ceux qui furent ſaignés, preſqu'aucun n'en revint ; & que ceux à qui on ne fit point de ſaignée, guérirent preſque tous par la ſeule force de la nature (1).

Dans l'hiver de l'année 1670, il ſe maniſeſta en France & même à Paris, une eſpèce de maladie peſtilentielle, qui participoit du ſcorbut. On obſerva alors que la majeure partie de ceux, dont on tenta la guériſon par les ſaignées, moururent. Cela eſt d'autant moins ſurprenant, que les ſaignées ne peuvent guères être admiſes dans ce genre de maladies,

---

(1) At hoc verum aſſevero in magnâ quaternariorum iliade & fæturâ anni 1571 ; ex quaternariis, qui & phlebotomiis, & medicamentis vexati ſunt, omne ferè periêrunt ; qui incurati fuerunt, ii fere omnes naturæ vi ad menſem Martium ſenſim convaluerunt. *Baillou epid. & ephemer. L. 2.*

non plus que dans celles qui ſont caco-chimiques & plénitudinaires. On a auſſi remarqué que, dans le cours des maladies, qui ſe ſont fait ſentir vers le printems, il y a quelques années, un aſſez grand nombre de ceux, qui en ont été attaqués, ont péri, à l'occaſion des ſaignées que quelques chirurgiens leur ont trop peu épargnées; & que les malades ſur leſquels on les a modérées, ou à qui on les a totalement retranchées, ont preſque tous ſurmonté les riſques, que leur état leur faiſoit craindre.

En général la ſaignée ne doit point avoir lieu dans les maladies épidémiques, de quelque nature qu'elles ſoient, à moins qu'il ne ſe préſente des indications particulières, qui en preſcrivent évidemment la pratique: ſans quoi ce ſeroit vouloir entreprendre de faire revivre l'époque fatale de 1571, que Baillou nous a miſe ſous les yeux.

Le même Baillou a une ſi grande confiance dans les forces naturelles, qu'il eſt

bien persuadé qu'elles font souvent plus par elles-mêmes que tous les médicamens que l'on pourroit s'imaginer (1). Il persiste & portant sa vue sur la grande utilité du sang, il avertit que ce n'est point agir en Médecin, que de se déterminer tout de suite à ouvrir la veine pour la moindre indisposition qui se présente, pendant que [comme il l'a donné à entendre] le sang est l'ami & le trésor de la nature (2).

Ce seroit effectivement un procédé, qui marqueroit une bien grande méfiance dans les forces de la nature ; si, pour l'indisposition la plus légère, où les humeurs paroîtroient être plus en mouvement que de coutume, on faisoit incontinent valoir le grand avantage de la lancette. Lorsque la nature a plus de

---

(1) *Concil. Medic. L. 2.*

(2) .... Non est medici, ita liberaliter, levi de causâ, venam aperire, cum sanguis naturæ thesaurus sit, & amicus. *Baillou. Ibid.*

forces

forces qu'il ne lui en faut pour se charger de la guérison, pourquoi ne la laisseroit-on pas faire? N'arriveroit-il point peut-être, qu'en la contre-carrant, on ne donnât à son travail plus de durée qu'il n'en auroit eu, si elle avoit tout fait par elle-même? Ne pourroit-on point encore, par le bouleversement que l'on occasionneroit dans les principes du sang, d'une maladie de peu de conséquence parvenir à en susciter une des plus sérieuses? La crainte de semblables dangers doit nous faire insister fortement sur les moyens de les écarter. La nature seule, dans l'occasion présente, nous les fournit d'elle-même. Elle est plus que suffisante pour nous rassurer.

Duret, jadis Médecin du Roi, ne regardoit point d'un bon œil les phlébotomistes outrés de son tems qui, en abattant, à force de saignées, les forces de la nature, qui auroit accompli l'ouvrage presque toute seule [par exemple dans la pleurésie] s'y prenoient de ma-

nière, qu'au lieu de détourner l'orage de deſſus les malades, ils donnoient plutôt un nouvel accroiſſement à leur mal, & le rendoient à la fin mortel (1).

Les plaintes de Bineteau, autre Médecin du Roi, ont encore enchéri ſur celles de Baillou & Duret. Il s'emporte contre quelques-uns de ſes confrères ſes contemporains, & leur reproche vivement leur extrême obſtination pour la ſaignée, en ce que ne ſe contentant pas d'avoir tourmenté des malades une dixaine de fois par la lancette, ils revenoient encore à la charge juſqu'à une vingtaine de fois. On peut voir à ce ſujet ſon traité de *la ſaignée réformée.*

Mais ſi Bineteau & ceux qui auroient pu ſe laiſſer aller au même emportement que lui à cet égard, reparoiſ-

---

(1) Ipſam pleuretidem quæ, ſuâ ſponte, nullius indigens operis, cum tali ſputo quieſceret, ex eventu reddunt mortiferam. *Duret Lib. 3. Conc.*

ſoient actuellement ſous notre horiſon, ils ſe ſentiroient forcés d'adoucir l'aigreur de leur bile, & de changer leurs reproches en applaudiſſemens, à l'aſpect de tant d'habiles Médecins de nos jours, qui, prenant en main la cauſe de l'humanité, ſe font, pour la ſecourir, un point capital de faire revivre les loix de la nature, qui ont toujours conſiſté à ménager les forces des malades. Ils verroient que la médecine s'étant perfectionnée de plus en plus, ſes principes ſe ſont enfin développés à un point que la gloire, que cette ſcience s'eſt acquiſe, ſurnagera toujours ſur tout ce qui ſeroit capable de ternir ſon éclat, & de défigurer ſa forme actuelle; & quelle tranſmettra à la poſtérité la plus éloignée la ſplendeur dont elle eſt aujourd'hui éclairée.

Pour moi, je ne crie pas ſi fort que Bineteau; & ſans entrer, comme il a fait dans un eſprit de paſſion, je me contente de dire, à voix baſſe & de ſang froid, qu'il me ſemble que l'on auroit

tort de faire une auſſi grande effuſion de ſang.

Je me rendrois importun à mes lecteurs, ſi j'entreprenois de leur faire le dénombrement de tous les autres notables praticiens antérieurs à notre ſiécle, leſquels n'ont pas eu meilleure opinion de l'excès des ſaignées, que ceux dont je viens de m'étayer : ainſi je les paſſe ſous ſilence.

Je crois pourtant qu'il eſt convenable de remettre encore au jour quelques Médecins modernes, pour faire voir qu'il s'eſt trouvé dans notre ſiécle, comme dans les ſiécles précédens, des Médecins également capables de percer à travers les nuages de la prévention, pour s'approcher du flambeau qui éclaire le ſanctuaire de la nature, où tout Médecin doit aller recevoir les conſeils qui doivent le diriger dans ſes fonctions ; & d'où la méthode de ſaigner extraordinairement [à laquelle on me permettra de ne pas acquieſcer] ſemble éloigner ceux, qui ſe font une loi

conſtante de ſuivre ſcrupuleuſement des dogmes que la nature déſavoue. Quelques praticiens ne voudront peut-être pas croire, qu'en expoſant mes ſentimens au jugement des connoiſſeurs, je n'ai entrepris que de faire revivre d'anciens principes, qui, malgré leur vétuſté, pourroient bien, par cas fortuit, & par leur ſimplicité naturelle, devenir un jour de quelque utilité, en fait de matière médicale (1). Mais cependant lorſqu'il s'agit de donner du poids à ces mêmes principes, & de les parer, avec cela, d'un air de nouveauté, ce n'eſt pas, à mon avis, un ouvrage d'une bien facile exécution (2).

---

(1) Je ne me vanterai pas d'avoir eu l'eſprit créateur ; que ſi toutefois je l'ai eu, en quelques points, ce n'a été que dans la moindre partie des matières qui ont entré dans la compoſition de cet ouvrage.

(2) Res ardua... dare vetuſtis novitatem, novis autoritatem. *Plin. Natur. Hiſt. L. 1. in præfat.*

Parmi les Médecins modernes, c'eſt-à dire, ceux qui ont écrit vers le commencement de ce ſiécle, Chambon, premier Médecin de Jean Sobieski, Roi de Pologne, qui a fouillé avant, dans les différentes mines, qu'on a découvertes dans ce róyaume, & qui s'eſt appliqué ſérieuſement à la chimie, & à l'étude de la nature, Chambon, dis-je, ſe ſouleve, comme l'ont fait les Auteurs précédens, contre l'abus des ſaignées, pratiquées hors de propos.

» Examinons maintenant, dit-il (1), » ſi lorſqu'il arrive quelque défaut dans » la conſtitution naturelle des végétaux, » on y rémédie en faiſant des ouvertures » dans leurs troncs ou dans leur écorce, » & en répandant les ſucs qui ſervent à » leur nourriture? On en fait cependant » dans les pins, les térébintes, les

---

(1) *Chambon, principes de phiſique, rapportés à la médecine pratique. Article de l'uſage exceſſif de la ſaignée, pag.* 36.

» pavots, &c. mais ils n'ont plus la
» même verdeur ni la même étendue,
» quand on leur a fait des ouvertu-
» res; & quand bien même l'art... leur
» donneroit quelqu'air de beauté, la
» durée n'en sera jamais si longue qu'à
» ceux que l'on abandonnera aux soins
» de la nature. Si donc les plantes saines
» deviennent malades, c'est-à-dire, en-
» dommagées dans l'état & la constitu-
» tion où la nature a voulu qu'elles fus-
» sent, par les opérations qui font sortir
» leurs sucs hors de leurs conduits.... sera-
» ce en leur faisant des ouvertures, en ré-
» pandant leurs sucs, & leur sang qu'on
» les réparera? Non assurément, puisque
» la seule exposition à un aspect favorable
» du soleil, est le moyen le plus sûr &
» le plus propre à exciter des mouve-
» mens dans leur intérieur, capables de
» rétablir le calme, & de redonner à
» la liqueur la plus aigre & la plus dé-
» sagréable, toute la douceur & la sève

» la plus accomplie. C'eſt ainſi que ſe
» perféctionne le ſang (1) ou ce précieux
» baume que la vigne nous donne. »

C'eſt auſſi de cette même façon qu'un certain ſuc, une certaine chaleur intérieure, que l'on communique au ſang, fait ſouvent mûrir peu à peu les mauvais levains qu'il contient, & apporte dans ſa conſtitution naturelle le calme & la tranquillité ; parce qu'alors ces levains, qui auparavant étoient nuiſibles au ſang, lui deviennent analogues par le moyen de la maturité. L'on doit donc bien voir par là que ce n'eſt pas en prodiguant le ſang, que l'on réuſſira mieux à corriger les mauvais ſucs qui doivent s'aſſimiler avec lui.

» S'il y avoit, continue Chambon (2),
» quelque mauvais levain dans l'air, qui
» ſe communiquât à la maſſe du ſang...

(1) Le vin a été appellé, par pluſieurs écrivains, le ſang de la vigne.

(2) *Chambon. Ibidem.*

» ce levain feroit également mêlé dans
» toute la fubftance du fang, fur-tout
» dans les maladies confidérables, par
» le commerce qu'il doit avoir avec lui »
[par l'entrée de l'air que nous refpirons.]

» Et quand un levain fupérieur en a
» changé, ou qu'il travaille à en changer
» un autre dans fa nature, il eft impoffi-
» ble qu'en diminuant, ou retranchant
» une partie du corps qu'il pénètre, on
» puiffe empêcher ce changement, n'y
» en ayant qu'un autre fupérieur à celui
» qui a produit cet effet, qui puiffe
» donner un mouvement contraire, pour
» le rétablir dans fon premier état ; ce
» que la faignée ne fçauroit faire, quand
» même elle faciliteroit une plus grande
» entrée de l'air dans la maffe du fang,
» & que, par cet air, elle exciteroit un
» plus grand mouvement ; car l'action
» qui s'y pafferoit, fe termineroit toujours
» fuivant la loi du plus fort.

» L'expérience le démontre fur ceux
» qui ont été empoifonnés par quelques

» odeurs, ou ſur qui les vapeurs mali-
» gnes des mauvais ſucs, qui peuvent s'en-
» gendrer chez nous, ont produit les
» mêmes effets ; auquel cas la ſaignée
» eſt mortelle, parce que, par l'ouver-
» ture de la veine, on donne lieu à une
» déperdition d'eſprits, & de ce feu,
» qui auroit pû ſe défendre contre les
» corpuſcules malins ; & par une cuite
» douce & modérée, ou par des circu-
» lations réitérées, il auroit pû leur faire
» changer de qualité, & les faire, pour
» ainſi dire, rentrer en grace avec la
» nature, ou l'en débarraſſer par les
» voies, dont elle a coutume de faire
» la ſéparation du pur d'avec l'impur.

» Voilà les effets que l'on doit atten-
» dre de la ſaignée, & non pas ce pré-
» tendu rafraichiſſement, ni cette liberté
» de circulation par le ſecours de l'in-
» troduction de l'air. En effet quand
» un vin a acquis quelque mauvaiſe qua-
» lité, l'on n'en tire point pour en réta-
» blir la couleur, l'odeur, ou la ſaveur :

» au contraire on se sert de matières
» propres avec lesquelles on lui redonne
» la sève qu'il avoit perdue.

» Sur quoi, on ne manquera pas de
» m'objetter (dit-il) qu'on voit tous les
» jours des malades guérir par la saignée...
» Mais je pourrois être en droit de dire :
» un homme ne peut-il pas être percé
» de coups, & perdre beaucoup de
» sang, ou même être attaqué de quel-
» que maladie, qui lui cause des hémor-
» ragies considérables, sans qu'il meure
» pour cela ? »

Un autre Auteur (1), qui semble marcher sur les traces du Médecin ci-dessus, dit, » que l'ignorance de la nature
» du sang, de la cause des maladies, &
» des véritables rémèdes, a produit
» l'abus de la saignée. Le sang étant des-
» tiné pour la nourriture des parties,
» & pour l'entretien des esprits qui don-

(1) *De Marconnai D. M. Nouvelles découvertes en médecine. C. 1.*

» nent la vie, il eſt en ce ſens la vie
» des animaux, & le ſiége de l'ame ſen-
» ſitive, comme le dit Willis. »

Cè dernier tient le même langage que Fernel, Baillou, Duret, Bineteau, & pluſieurs autres, dont j'ai parlé précédemment, ſur le traitement des maladies, occaſionnées par l'altération des humeurs.

» Le ſang [pourſuit de Marconnai]
» eſt purifié de toutes ſortes d'excré-
» mens, & perfectionné par deux coc-
» tions précédentes, avant qu'il entre
» dans les artères & dans les veines :
» ce qui fait voir que la première cauſe
» des maladies n'eſt pas dans le ſang.
» Celui qu'on tire eſt toujours meilleur
» que celui qu'on laiſſe. Les ſaignées
» fréquentes épuiſent les eſprits, & mor-
» tifient ſi fort le ſang, qu'il n'eſt plus
» propre à entretenir la vie. Les artères
» & les veines étant épuiſées, ſe rem-
» pliſſent de mauvais ſucs, qui ne ſont
» pas de la nature du ſang, & qui ne ſont
» pas propres à réparer les eſprits.

» Bien loin donc que les ſaignées dimi-
» nuent la cauſe des maladies, elles ne
» font que l'empirer. Les artères & les
» veines ſe vuidant par la ſaignée, elles
» attirent de l'eſtomac, de la ratte,
» du pancréas, de la veſſie, du fiel &
» des inteſtins, des ſucs aigres, ſalés,
» amers, âpres, &c. qui infectent le
» ſang & deviennent la cauſe des ma-
» ladies. C'eſt pourquoi il n'y a point
» de maladies ſi difficiles à guérir que
» celles qui procèdent des grandes
» ſaignées.

» Le ſoulagement qui paroît arriver
» quelquefois des grandes ſaignées, eſt
» pire que les maladies. Les ſaignées
» abondantes diminuant les eſprits, &
» la chaleur naturelle, ſemblent rafrai-
» chir, & calmer le mal, mais ce n'eſt
» qu'en ôtant les forces de la nature; &
» ceux qui ont le bonheur, malgré tout,
» d'en relever, ont beaucoup de peine
» à ſe remettre, & ils ſont ſujets à de
» grandes rechutes, à l'hydropiſie, a

» l'éthifie, & autres maladies femblables,
» pires que la première. Les grandes
» faignées détruifent les forces de la
» nature, & empêchent les crifes.

» On faigne abondamment pour dimi-
» nuer la violence des fiévres, & pour
» empêcher les inflammations; mais les
» fiévres & les inflammations n'arri-
» vant ordinairement que par défaut de
» tranfpiration [comme l'enfeignent tous
» les Médecins] on n'y fçauroit remé-
» dier plus efficacement que par des re-
» mèdes diaphorétiques, qui ouvrent
» les pores du corps, diffipent heureu-
» fement & fans danger, par l'infenfible
» tranfpiration, la caufe des fiévres & des
» inflammations.

» Le peuple expérimente tous les jours
» cette vérité, en guériffant heureufe-
» ment des pleuréfies & des inflamma-
» tions de poumon par des diaphoréti-
» ques & fudorifiques familiers, fans au-
» cune faignée. »

Cette manière fimple de traiter les

pleuréſies n'eſt point à mépriſer : car j'ai éprouvé moi-même maintes fois, qu'après avoir vuidé les premières voies, les diaphorétiques & les ſudorifiques ſont des remèdes plus aſſurés, & bien moins dangéreux que l'emploi de tant de ſaignées, qui nuiſant à la coction des humeurs, les empêchent de s'exhaler par la tranſpiration, ou par les ſueurs; ce qui éloigne la guériſon des maladies, & ſouvent accélèreroit la perte des malades. Il eſt bien difficile, en effet, de guérir, ſi, bien loin de débiliter, on ne fortifie pas plutôt la chaleur naturelle, à laquelle ſeule il appartient de procurer ces heureuſes criſes, qui font les cures radicales des maladies.

Un praticien (1), contemporain de ces deux derniers, doit encore trouver place ici. Son autorité mérite aſſurément

(1) *Guyard, Docteur en médecine, de l'uſage de la fréquente ſaignée, chap. 3.*

quelques égards. Telle eſt ſa façon de raiſonner.

» S'il eſt vrai que la ſaignée tire plus
» de bonnes humeurs que de méchantes
» [comme il l'a démontré dans les pre-
» miers chapitres de ſon livre] & s'il eſt
» vrai encore qu'il y a moins d'eſprits
» dans les méchantes humeurs que dans
» les bonnes, il eſt facile de conclure que
» la ſaignée, bien loin d'augmenter la
» chaleur naturelle, doit au contraire
» l'affoiblir & la diminuer. En effet il
» eſt certain que la chaleur naturelle
» vient du ſang, & des eſprits qui ſont
» dans le ſang. C'eſt une vérité établie,
» dont tous les Médecins conviennent,
» & qu'il n'eſt pas permis de révoquer
» en doute. Le mouvement & l'impé-
» tuoſité des eſprits entretiennent, diſent-
» ils, la chaleur naturelle, & la cha-
» leur du ſang entretient celle des eſprits:
» de manière que la chaleur naturelle a
» ſon principe dans les eſprits, comme

» les eſprits ont leur principe dans le
» ſang. Or, cela ſuppoſé, on voit clai-
» rement qu'à proportion que la ſaignée
» tire plus de ſang & d'eſprits, à pro-
» portion auſſi la chaleur naturelle doit
» s'affoiblir davantage. Mais pour ne
» laiſſer là deſſus aucun doute, il ne
» faut que regarder les perſonnes qui ſont
» ſujettes à de fréquentes hémorragies,
» & conſidérer combien elles deviennent
» foibles & languiſſantes, toutes les fois
» qu'elles perdent du ſang; car on n'a
» jamais attribué leur foibleſſe & leur
» langueur qu'à l'évacuation du ſang, &
» à la diſſipation des eſpris. »

Un Médecin (1) qui a connu profondément la nature, qui a ſi bien anatomiſé les mixtes dans les trois régnes, & qui, après en avoir exactement analiſé tous leurs principes, a ſçu, avec tant de pénétration & de juſteſſe, évaluer

---

(1) *M. le Breton, Médecin de la faculté de Paris.*

les avantages de la chaleur naturelle, tâche d'en inculquer la connoiſſance à ſes lecteurs, en s'exprimant de cette ſorte.

» Le ſoutien qui fait ſubſiſter la forme, [ou la vie] n'eſt autre choſe que le baume radical; & l'inſtrument que la forme emploie à produire ſes actions, n'eſt autre que la chaleur naturelle : d'où il s'enſuit que l'excellence de la forme dépend de l'humide radical, & que l'excellence de ſes actions dépend de la chaleur naturelle (1).

» La vie n'eſt autre choſe que la durée de cette chaleur (2).

» L'air & le feu ſont les principaux ſoutiens de la vie. (3).

» La cauſe principale de la coction n'eſt autre choſe que le feu interne de la ſubſtance volatile, d'où cet élixir

---

(1) *Dans ſon livre intitulé Clefs de la philoſophie ſpagirique. Aphor.* 8 & 9. *chap.* 7.

(2) *Aphor.* 1. *C.* 3.

(3) *Aphor.* 20, *C.* 3.

» [ou quinteſſence] eſt appellé *fils du feu* (1).

» L'impureté vient de ce défaut de » coction ; & ce manque de coction vient » de la foibleſſe des eſprits volatils, qui » ont ſeuls la puiſſance de cuire la ma» tière (2). »

Il faut donc conclure de là que l'on ne ſçauroit trop ménager ce baume radical, ce feu naturel, cette principale colomne de notre exiſtence. Mais le ménageroit-on, ſi on répandoit profuſément le fluide qui le contient, & qui eſt ſon véritable véhicule ? Et puiſque la durée de notre vie dépend de ce baume ſalutaire, n'eſt-il pas évident que l'on ne pourroit que l'abbréger, par l'effuſion de notre ſang, où régne le principe de cette même vie ? Pourroit-on verſer l'un, comme je l'ai dit quelque part, ſans répandre l'autre ? Et ce feu intrinſé-

---

(1) *Aphor.* 43. *C.* 4.

(2) *Aphor.* 27. *C.* 3.

que eſt l'agent de la coction des matières qui doivent ſe convertir en ſuc nourricier ; plus nous perdrions de ce feu , moins les coctions ſeroient parfaites ; & par conſéquent moins nous aurions de bon ſuc , par la diminution & la foibleſſe des eſprits volatils qui , ſeuls , ont le pouvoir de murir & de cuire ; & alors plus les crudités ſeroient copieuſes , plus la durée de notre vie ſeroit courte.

Peut-on donc [je m'en rapporte à la déciſion des perſonnes de bon ſens , & qui ne ſont point eſclaves du préjugé] peut-on donner des preuves plus frappantes du grand dommage que l'on cauſeroit au maintien de notre vie , ſi l'on diſſipoit immodérément cette précieuſe & irréparable liqueur , qui en eſt la ſource & le renfort ? J'aurai du moins la ſatisfaction d'avoir tâché , d'après pluſieurs célèbres Médecins , de lever le rideau de deſſus les dangers qu'entraîne après elle la perte exceſſive que l'on en pourroit faire. Je n'aurai plus rien à me reprocher

de ce côté là. La voix même de ma conſcience, qui m'a ſolicité depuis long-tems à m'acquitter de ce devoir envers l'humanité, ne répandra plus de nuages ſur la ſérénité de mon ame.

Ce que je viens de mettre en avant concernant les ſaignées trop fréquentes, eſt encore confirmé par l'Auteur du Traité de la tranſpiration (1) dans lequel il démontre combien l'évacuation des humeurs, par les pores de la peau, eſt naturelle, & bien ſupérieure à celles que l'on fait faire forcément par l'ouverture de la veine.

» Je penſe » (dit-il en ſe mettant fortement en garde contre les riſques qui accompagnent ſouvent la méthode des fréquentes ſaignées) » que cette conduite » n'eſt ſoutenue que du ſeul uſage. Car,

---

(1) *Cuzac, Docteur Médecin, Traité de la tranſpiration, ou* méthode *de guérir les malades, ſans le... ſecours de la ſaignée, IIe. partie, des infirmités du corps humain.*

» puiſque la nature, du conſentement
» des plus éclairés, ne peut agir ſans
» l'aide du ſang, des eſprits & de la
» chaleur, qui ſont les inſtrumens dont
» elle ſe ſert pour aller à ſes fins, que
» peut-on attendre de cette effuſion, en
» faveur des malades, que le déſeſpoir
» de leur guériſon ?.... Si la ſaignée pou-
» voit évacuer les humeurs qui ſont le dé-
» ſordre de la nature, en conſervant ſon
» ſang & ſes forces, je deviendrois ſon
» panégyriſte; mais puiſqu'en affoibliſſant
» la chaleur, elle arrête le mouvement
» des humeurs, en empêchant la coction
» & la digeſtion des alimens, & qu'elle
» fait des obſtructions... je vous avoue
» que je ne puis me taire ſur (les incon-
» véniens) de cette pratique.

» Cette corruption, que l'on regarde
» comme un ſang pourri, détruit plutôt
» la ſaignée qu'elle ne l'établit, parce
» qu'elle n'eſt que l'impureté du corps
» attirée par les veines, pour remplir ce
» grand vuide que fait l'effuſion de tant

„ de ſang, laquelle devient la cauſe des
„ longues maladies, ou de la mort des
„ malades, qu'ils pourroient éviter, ſi,
„ au lieu de ce circuit que cette impu-
„ reté eſt forcée de faire en paſſant de
„ l'eſtomac dans les veines, il étoit
„ permis de l'évacuer par les voies qui lui
„ ſont naturelles.

„ Il n'y a proprement que le ſang qui
„ change, par ſa chaleur, les alimens
„ en chile; & en développant les princi-
„ pes actifs de ce chile, il le convertit
„ en ſa propre ſubſtance, & le porte,
„ par la fluidité & le mouvement qu'il
„ lui communique, juſqu'aux extrémités
„ des ramifications, pour réparer toutes
„ les pertes de la nature. Quel moyen
„ de ne pas périr, ſi on prend le parti
„ de l'épuiſer !...

„ Puiſque nous ne ſubſiſtons plus que
„ par le ſang... de quelle ſource en cou-
„ leroit-il un nouveau, s'il n'y en avoit
„ plus, le ſang étant le principe du ſang?
„ Les efforts extraordinaires que l'on fait

» pour ſe relever des chutes & des rechu-
» tes, qui ſont les ſuites des grandes éva-
» cuations du ſang, ne prouvent-ils pas
» de quelle importance il eſt de s'en dé-
» fendre, auſſi bien que de l'erreur de
» ceux qui veulent qu'il ne faut que peu
» de ſang pour vivre, & que ſa façon
» ne coûte rien, ſur ce qu'ils voient re-
» venir de tems en tems quelques) ma-
» lades) après de longs épuiſemens?

» J'eſtime, ajoute Cuzac, que l'on ſe-
» roit plus réſervé ſur le fait de la ſai-
» gnée, ſi l'on vouloit concevoir qu'elle
» affoiblit l'action de l'eſtomac; qu'elle
» empêche la coction des alimens, qu'elle
» donne lieu à la continuelle génération
» des mauvaiſes humeurs qui entretien-
» nent la cauſe des maladies; qu'elle
» s'oppoſe au bien de la tranſpiration,
» en épuiſant les forces; qu'elle deſſéche
» le poumon; qu'elle refroidit le foie;
» qu'elle arrête le mouvement du cœur
» & des artères; qu'elle éteint la

» chaleur

» chaleur naturelle; & qu'enfin elle donne
» ſouvent la mort.

Il m'eſt tombé entre les mains, il y a quelque tems, un écrit d'un certain Médecin, qui quoiqu'il ſoit un helmontiſte un peu outré, & qu'il ne faſſe pas grande autorité parmi les Médecins de la Faculté de Paris, avance cependant un raiſonnement, qui ne s'éloigne pas beaucoup des préceptes de la nature. Il eſt conçu à peu près en ces termes:

« On a erré dans le principe, quand
» on a voulu troubler l'ordre toujours
» admirable de la nature. Tous les Mé-
» decins peuvent bien, & même doivent
» être ſes ſpectateurs, ſes admirateurs;
» mais non pas ſes perturbateurs. Quelles
» ſont donc les fonctions qui doivent
» faire proprement le caractère du Mé-
» decin? Elles ne doivent pas conſiſter
» à détourner le cours des opérations de
» la nature, en lui ouvrant de nouvelles
» iſſues, ou lui faiſant rebrouſſer chemin,
» ou en la violentant en quelque ma-

» nière....... Mais c'eſt d'ôter tout
» ce qui s'oppoſe à l'opération de la
» nature, qui, d'elle-même, a tout ce
» qu'il lui faut pour ſe réparer; & qui
» ſe réparera dès-lors qu'on lui aura ôté
» ce qui l'incommode, & l'empêche de
» continuer le même cours qui lui a
» été preſcrit par ſon Auteur. Voilà l'uni-
» que office qu'a à faire le Médecin:
» c'eſt d'ôter ce qui empêche la nature
» de continuer ſes fonctions.

» La guériſon de la plûpart des ma-
» ladies, ſelon la pratique la plus com-
» mune, a été juſqu'ici glorieuſement
» dévolue à la ſaignée; mais c'eſt une
» erreur.... ſur laquelle on s'eſt aveuglé,
» ſçavoir, que les maladies ſont dans
» le ſang, ou prennent leur origine du
» ſang....

» Cette vérité auroit d'abord été ap-
» perçue, connue & publiée chez toutes
» les nations, ſi, dès le commencement,
» on avoit profondément médité ſur la na-
» ture du ſang, ſes propriétés & ſes fonc-

„ tions. On l'auroit apperçu parfaitement
„ diſtinct des autres humeurs, beaucoup
„ plus ſubtil qu'elles, plus léger, plus
„ agile, plus chaud, plus mûr, formé par
„ la nature, & deſtiné à ſe répandre dans
„ toutes les parties du corps, pour l'a-
„ nimer, le nourrir, le conſerver, &
„ pour ſervir à ſes végétations & ſenſa-
„ tions internes & externes....

„ A des eſprits non prévenus cette
„ ſeule & ſimple expoſition, toute fon-
„ dée ſur la nature même, & contre la-
„ quelle on ne réclamera jamais.... ſuffi-
„ roit pour faire comprendre & convenir
„ que toutes les maladies viennent des
„ humeurs non filtrées, détenues dans
„ le ſang, & jamais du ſang même.

„ Il faut raiſonner à peu près du ſang
„ dans le corps humain, comme du vin
„ dans un tonneau, comme de l'eau dans
„ un baſſin, comme de l'air que nous
„ reſpirons. Le vin, dès ſon origine,
„ eſt bon, il eſt pur, il eſt ſalutaire.
„ L'eau qui coule dans un baſſin, y

„ coule pure, nette, claire, bonne à
„ boire. L'air que nous respirons, est
„ de lui-même pur, net, salubre. Le
„ vin dans le tonneau vient-il à se gâter,
„ l'eau dans le bassin à se salir, & se
„ troubler, & l'air devient-il contagieux
„ & pestiféré, d'où viennent tous ces
„ désordres? Est-ce de la nature du vin,
„ de celle de l'eau, de celle de l'air?
„ Vous n'oseriez le dire. Vous compre-
„ nez trop bien que les chaleurs de l'été
„ ont fait bouillir votre vin, en ont
„ remué la lie, l'ont troublé. Vous com-
„ prenez également que ce ne sont que
„ les ordures qui se sont mêlées dans
„ l'eau qui la rendent mauvaise & im-
„ buvable. Vous comprenez enfin que
„ ce sont des vapeurs malignes & des
„ exhalaisons pestiférées qui ont infecté
„ l'air. Pourquoi ne faites-vous pas le
„ même raisonnement sur votre sang?...
„ De lui même il étoit bon, il l'est en-
„ core. Si votre sang étoit mauvais, ce
„ seroit fait de vous. Ses parties sont si

„ uniformes, ſi ſubtiles, ſi unies, que,
„ ſi une partie commençoit à tomber
„ e diſſolution, par la même raiſon
„ toutes les autres y tomberoient.....
„ C'eſt donc dans les humeurs groſſières
„ altérantes, enflamantes, vénimeuſes,
„ peſtiférées, qu'il faut chercher la cauſe
„ de votre dégoût, de votre mal de tête,
„ de votre langueur, de votre fiévre,
„ de votre fluxion, de votre goutte, de
„ votre rhumaſtiſme & autres maladies
„ quelles qu'elles ſoient. Commencez,
„ pour vous guérir, à évacuer ces hu-
„ meurs par le calnal général que la
„ nature vous a donné.... Et comme,
„ quand le canal général ſe vuide, tous
„ les autres canaux particuliers qui y
„ aboutiſſent ſe vuident également, vous
„ aurez la conſolation de voir votre ſang
„ reprendre ſon large, ſa pureté, ſon
„ cours ordinaire; & votre corps repren-
„ dra ſon premier dégagement, ſa pre-
„ mière forme, ſa première ſanté. Vous
„ verrez juſqu'à vos plaies, vos tumeurs,

„ vos ulcères se dessécher, se fermer, se
„ guérir ; & votre chair reprendra sa
„ beauté accoutumée.

„ Que diriez-vous d'un homme, qui,
„ pour rendre à son vin sa première
„ bonté, commenceroit à le tirer & le
„ jetter par terre ? ou d'un autre qui,
„ pour rendre à son bassin sa première
„ pureté, commenceroit à en tirer l'eau
„ & la jetter ? ou enfin d'un autre, qui,
„ pour rendre à l'air sa première pureté,
„ voudroit le pomper, & le séparer
„ de la grande région aërienne ? C'est
„ cependant ce que vous faites, quand
„ vous voulez vous faire tirer du sang ;
„ vous attaquez l'innocent, & vous
„ laissez le coupable. Vous chassez de
„ votre ville le bon citoyen, & vous y
„ laissez les ennemis qui l'attaquent. Com-
„ bien plus sagement n'agit pas celui
„ qui tâche d'ôter la lie de son tonneau
„ (ou de la précipiter au fond) & l'or-
„ dure de son bassin !....

„ Il n'y a qu'une cause générale des
„ maladies. Ce sont les humeurs viciées.

„ Il ne faut donc que les évacuer selon
„ le besoin de la nature... Otez les mau-
„ vaises humeurs qui causent les inflam-
„ mations, les irruptions, les dépôts, &
„ votre sang dégagé d'elles, reprendra
„ son cours naturel, & vous votre pre-
„ mière santé, sans être affoibli par
„ les saignées.

On ne sçauroit trop lire pour ce qui regarde le ménagement du sang, le livre qui a pour titre : *l'Abus de la saignée, démontré par des raisons prises de la nature, & de la pratique des plus célèbres Médecins de tous les tems* (1), par un Médecin de la faculté de Paris.

L'Auteur, quel qu'il soit, s'annonce pour un homme très-érudit & fort versé dans la science de la médecine. Ses expres-

(1) Ce livre, dont l'Auteur est anonime, a été imprimé à Paris, chez Vincent, rue Saint Severin, en 1759, & approuvé par feu M. Vandermonde. Je crois que ce sçavant Auteur est M. Boyer, Médecin de la Faculté de Paris, ou de celle de Montpellier, lequel s'est acquis une si grande réputation dans cette Capitale.

ſions, non moins juſtes qu'énergiques, nous perſuadent, d'une manière convaincante, combien il eſt eſſentiel à un Médecin d'étudier la nature, & de ne point ſe ſouſtraire à ſa direction, pour s'abandonner trop indiſcrétement à une phlébotomie, qui, lorſqu'elle n'eſt pas prudemment ménagée, eſt ſi peu d'accord avec ſes intentions, & eſt, en même tems, ſi capable de bouleverſer la bonne diſpoſition de ſes régles.

Ce Médecin intelligent nous prévient, en conſéquence des obſervations exactes qu'il en a faites, que „ l'habitude à la „ ſaignée eſt un nouveau beſoin que „ l'homme s'eſt fait, & qui n'aboutit le „ plus ſouvent qu'à lui abréger la vie, ou „ à le rendre ſujet aux maladies (1) (2).

---

(1) *Chap. prem. pag. 7.*

(2) „ En général la ſaignée faite ſans né„ ceſſité.... diminue le principe de la vie, „ trouble la digeſtion, par la perte des eſprits „ qu'elle occaſionne, & par conſéquent peut „ cauſer bien des maux. » *M. Jacquin, de la ſanté.*

Un jeune Médecin, qui chercheroit à ſe garantir des préjugés, devroit ſe rendre ſon livre familier. Non-ſeulement il porte un jugement ſain ſur l'abus de la ſaignée, faite à contre-tems; mais encore en citant, à ce ſujet, les ſentimens des plus graves & des plus diſtingués d'entre les anciens Maîtres de l'Art, il nous rappelle que, de leur temps, ils n'ont pu s'empêcher de décrier les ſaignées, c'eſt-à-dire, l'excès déplorable dans lequel quelques-uns tomboient à leur égard.

Je ne puis mieux faire que de me ſervir de quelques-unes de ſes expreſſions, & d'employer preſque mot à mot ſes citations les plus pondéreuſes.

En raportant Rhaſis (1), il dit „ que „ l'énumération que fait Rhaſis des in„ convéniens de la ſaignée, prouve ſa „ modération à l'égard de ce remède,

(1) *Lib. de juvament. & document. phlebotomiæ.*

„ Il lui attribue la ruine du tempéra-
„ ment, la vieilleſſe prématurée, la
„ deſtruction de l'appétit, la foibleſſe du
„ pouls, celle du cœur, de l'eſtomac,
„ du foie, l'hydropiſie, le tremblement
„ & l'affoibliſſement de toutes les facul-
„ tés naturelles.

„ Qu'en diroit Galien lui-même, s'il
„ revenoit parmi nous, lui qui préten-
„ doit que cette évacuation ne conve-
„ noit que peu aux Gaulois ? mais elle
„ convient encore moins à leurs deſ-
„ cendants.

„ Je penſe en effet que de tous les re-
„ mèdes employés par les modernes,
„ la fréquente ſaignée eſt un des moins
„ convenable à la conſtitution actuelle
„ de nos corps. Enervés par notre genre
„ de vie, ils demanderoient des ſecours
„ propres à rétablir leur vigueur, plûtôt
„ qu'à augmenter leur foibleſſe.

„ Baillou, (dit notre Auteur) ſe dé-
„ chaîne encore plus vivement que Fernel
„ contre les partiſans de la fréquente

„ ſaignée. Il reprouve ce remède dans la
„ plûpart des fiévres malignes, & toutes
„ celles qui ont leur foyer dans la pre-
„ mière région. C'eſt ici qu'il nous dit
„ qu'il vaut mieux purger ſix fois que
„ de ſaigner une ſeule. Il reprend ceux
„ qui s'autoriſent de la mauvaiſe couleur
„ du ſang, pour réitérer la ſaignée, d'au-
„ tant que rien n'eſt plus trompeur.

„ On a vu des perſonnes (ajoute-t-il)
„ à qui on n'a jamais tiré que du mau-
„ vais ſang en apparence, chez qui on
„ a trouvé après la mort les viſcères
„ parfaitement ſains ; d'autres au con-
„ traire, dont le poumon & les autres
„ organes ſe ſont trouvés pourris, & n'ont
„ donné que du ſang qui a paru bien con-
„ ditionné. Je ſuis ſurpris que les parti-
„ ſans de la fréquente ſaignée s'étayent
„ ici de l'autorité de Galien, puiſque ce
„ Médecin allégue la corruption du ſang
„ comme la plus forte raiſon contre cette
„ méthode (1).

(1) Quid reſpondebunt (inquit) autori ſuo

» Cette corruption eſt cependant la
» grande bouſſole des phlébotomiſtes
» (outrés) de nos jours. Si la couleur du
» fluide, dont ils ſe jouent, n'eſt pas
» d'un brillant qui leur plaiſe, ils
» annoncent (au malade) qu'il faut ſe
» débaraſſer de cette mauvaiſe liqueur;
» mais la mort ſaiſit ſouvent la dupe,
» avant que la couleur change.... per-
» ſonne n'ignore (continue t'il) (1)
» qu'on tireroit ſouvent juſqu'à la der-
» goutte du ſang, plutôt que d'en chan-
» ger la couleur. Il eſt ſûr auſſi que,
» plus elle eſt mauvaiſe, & moins l'on
» doit ſaigner pour l'ordinaire. Ce ſigne
» d'ailleurs eſt trop douteux & trop va-
» riable, pour que l'on puiſſe y faire
» quelque fond. M. Haller nous dit que

Galeno quem ducem ſequuntur? Hi enim eò magis à ſectione venæ avocatur, quò corruptionis majoris ſanguinis argumenta majora apparebunt. *Galen. Epid. & ephemer. lib.* 1.

(1) §. 157.

» cette couleur eſt ſi changeante, & ſi
» accidentelle, que le ſang de la même
» veine a été de deux couleurs dans le
» même tems (1).

Après avoir annoncé, » qu'il ne fini-
» roit point, s'il (lui) falloit nommer
» tous les Auteurs qui, depuis Galien,
» ont (blâmé) l'entrepriſe d'évacuer les
» humeurs corrompues par la ſaignée, »
il ſe borne à quelques-uns des plus cé-
lèbres.

Outre Fernel, Baillou, Willis, Rha-
ſis, & autres dont il a fait mention, il dit
encore que » Plempius, Zacutus, Sen-
» nert, & tous ceux qui ſe ſont fait
» quelque nom en médecine, ne penſent
» pas autrement que les précédens ſur la
» ſaignée.

„ Valéſius,.... penſe de même.

Ce même Valéſius recommande beau-
coup de bien conſulter l'état des forces

---

(1) *Mémoire ſur le mouvement du ſang pag.* 185 & 186.

du malade, pour entreprendre la saignée, parce que l'ouverture de la veine a une propriété particulière, dit-il, pour nuire à la force vitale, par rapport à la perte du sang & des esprits, qui sont ses plus sures armes, & parce qu'encore c'est cette même force naturelle qui a le don de murir l'humeur qui fait la maladie (1).

Il parcourt encore plusieurs autres occurrences dans lesquelles il est essentiel, selon lui, de s'abstenir de la saignée. Valésius a porté à cet égard une décision bien sensée : car il peut arriver qu'une seule saignée faite à contre-tems, devienne quelquefois bien plus préjudiciable que ne le seroient dix autres, où l'indication seroit plus apparente.

„ Les raisons de Dolæus ne sont point

(1) Facultas (virium) pro mittendo sanguine est maximè necessaria... quia venæ sectio vitali facultati.. nata est officere per effusionem sanguinis & spirituum, quæ ejus facultati instrumenta propria sunt... & quia hæc est quâ morbi coquuntur. *Method. medendi.*

„ différentes. Il nous dit que l'expérience
„ lui a appris que la ſaignée avoit été
„ ſouvent nuiſible dans les fiévres ; & que
„ les ſaignées qu'on nomme de précau-
„ tion, donnent ſouvent lieu à ces mala-
„ dies (1).

„ Il ajoute qu'on a vu guérir une in-
„ finité de fiévres ſans ce remède ; que
„ les perſonnes que l'on ſaigne ſou-
„ vent, ſont les plus ſujettes à ces
„ maladies ; que toutes les fiévres inter-
„ mittentes empirent ordinairement par
„ la ſaignée ; que la raiſon ſe joint à
„ l'expérience pour nous dire que cette
„ évacuation ne peut être d'aucun ſecours
„ dans les fiévres, dont le foyer ſe
„ trouve dans les premières voies (2).

Wan-Swieten qu'il rapporte encore, dit
„ que les hommes accoutumés à ſe faire
„ ſouvent ſaigner, éprouvent vers le
„ tems ordinaire de cette évacuation,

(1) *Dolæus lib. 4. de febrib.* c. 1.

(2) *Dolæus ibidem* c. 8.

„ les mêmes accidens qui résultent, chez
„ les femmes, de la supression des régles;
„ de sorte que leur vigueur naturelle
„ dégénère enfin en foiblesse du sexe (1).

Aux citations ci-dessus notre sçavant praticien joint cette judicieuse remarque.

„ Ceux, dit-il, qui aiment ainsi à
„ voir couler leur sang, n'en sont pas
„ toujours quittes pour la foiblesse du
„ corps, ou les maladies de langueur,
„ ils paient quelquefois, d'une mort
„ prompte, l'imprudence de se faire sai-
„ gner, lorsqu'ils se portent bien (2).

„ Silvius Deléboë n'a pas meilleure
„ opinion de cette méthode. Il paroît
„ qu'elle étoit déja fort commune de son
„ tems, & qu'on la trouvoit d'une aisance
„ merveilleuse. Voici, comme s'exprime
„ ce Médecin renommé. (3).

---

(1) *Comment. in Aphor. Boërh tom. 2. Aphor.* 106.

(2) *Voyez le Journal Economique de juin* 1755.

(3) *Prax. medend. pag.* 809.

„ Quoique plusieurs des Médecins
„ regardent la saignée, comme le meil-
„ leur & l'unique remède dans presque
„ toutes les maladies, nous ne pouvons
„ être de leur sentiment, ni penser que
„ cette évacuation puisse contribuer du
„ tout à corriger ou diminuer les hu-
„ meurs corrompues. Bien loin que l'ex-
„ périence nous l'apprenne, elle se joint
„ à la raison pour nous persuader le
„ contraire.

„ Le grand Sydenham lui-même nous
„ avertit dans cent endroits de ses ou-
„ vrages des dangers de la saignée réité-
„ rée, sur-tout dans les fiévres putrides &
„ malignes, dans les intermittentes, dans
„ celles qui sont accompagnées d'érup-
„ tions cutanées, dans les épidémi-
„ ques, &c.

„ Ce célèbre praticien purgeoit sou-
„ vent, comme Hippocrate, au com-
„ mencement des fiévres aiguës : mé-
„ thode qu'on a perdu de vuë, pour se

„ donner le tems de placer 15 ou 20
„ ſaignées.

Je pourrois ajouter encore au nombre de ces praticiens les célèbres Tauvry & Andry, Docteurs Régens de la faculté de cette capitale, qui, de même que ceux là, ont uſé d'une grande circonſpection au ſujet des ſaignées.

Notre Auteur du livre *de l'Abus de la ſaignée*, après avoir parcouru beaucoup de Médecins remarquables, nous fait jetter encore les yeux ſur M. le Camus, Docteur Régent de la faculté de Paris.

„ M. le Camus, (dit-il) cet exact
„ obſervateur du génie des maladies cou-
„ rantes, nous apprend combien les
„ purgatifs ſont néceſſaires dans le com-
„ mencement d'une infinité de fiévres.
„ Il nous dit que la plupart de celles
„ qui régnèrent à Paris pendant le mois
„ de novembre 1754, étoient des fiévres
„ bilieuſes continuës, qui devenoient
„ putrides, quand on négligeoit les

„ évacuations, tant de la bile que des „ autres excrémens superflus. Ces éva- „ cuations une fois établies, la chaleur, „ la soif, le mal de tête, & les autres „ simptômes de la fiévre diminuoient.... „ Et si l'on insistoit alors plus sur la sai- „ gnée, que sur les émétiques, les pur- „ gatifs, & les lavemens, ces fiévres dé- „ généroient en vraies fiévres malignes „ très-dangereuses (1).

Il remarque encore, soutenu par les expériences qu'il en a faites, que „ les „ fiévres produites par le vice des pre- „ mières voies, ne sont point les seules „ qui n'exigent point la saignée, celles „ qui sont causées par un défaut de „ transpiration, se guérissent aussi aisé- „ ment sans le secours de cette évacua- „ tion. Les sudorifiques font dans celles- „ ci ce que les purgatifs opèrent dans „ les autres. Le Docteur Bates nous

---

(1) *Voyez le Journal Economique pour le mois de décembre* 1754.

„ aſſure que de cent fébricitans, où il
„ employa les ſudorifiques, il ne lui en
„ mourut qu'un ſeul; encore cette mort
„ fut-elle le fruit de l'indocilité du
„ malade. „

D'après le raiſonnement de l'habile Auteur que j'ai allégué en dernier lieu, & les préceptes de tous les praticiens que j'ai fait paſſer devant lui, ceux d'entre les candidats de la médecine qui, ſe dépouillant de l'enveloppe de la prévention, ont à cœur d'atteindre à une certaine ſupériorité dans les exercices de leur état, doivent s'empreſſer avec une noble émulation à chercher les moyens d'en connoître les véritables principes, pour mettre plus facilement & plus glorieuſement à profit les avantages qu'ils ont à attendre du ſecours que leur offre la nature.

Ce ſecours, auquel il ne faut que prêter un peu la main, ne devroit-il pas prévaloir ſur cette prodigalité exceſſive de ſaignées & de rafraichiſſants, qui, ne

faiſant qu'accabler les forces naturelles, au lieu de les ſoutenir, ſeroit capable de répandre, par-tout où on la pratiqueroit, les allarmes & la dépopulation ? Oui, je le repete, je ne puis me diſpenſer de déſaprouver l'abus où l'on tomberoit à l'égard des unes & des autres; mais j'adhérerai toujours au légitime emploi qu'un Médecin prudent peut en faire.

Cette réſerve pour laquelle j'incline touchant les trop nombreuſes ſaignées, qui pourroient entraîner un malade dans le danger de l'affoibliſſement, ſans modérer quelquefois la violence de ſon mal, ne s'éloigne pas des prudentes réfléxions qu'a faites ſur les ſaignées répetées imprudemment, un cenſeur royal de la faculté de Paris (M. le Bégue de Preſle) Voici ce qu'il en penſe : „ les ſaignées, „ dit-il, produiſent chez ceux qui les „ répetent ſans conſeil, ſouvent ſans „ néceſſité, & à contre-tems, le relâ- „ chement des fibres, le ralentiſſement „ de la circulation. Les forces de la vie

„ diminuent, les fonctions ne se font
» qu'imparfaitement, & sur-tout la trans-
» piration. On le voit par la foiblesse, le
» dégoût, la pâleur, la petitesse du
» pouls, la tristesse, les palpitations,
» les défaillances, les maladies pituiteuses
» ou catharalles, les affections nerveuses,
» les enflures, &c. (1) »

Ces précautions de ma part se rapprochent aussi de l'avertissement que donne M. Guindant, en discourant sur les saignées : » je crois, dit-il, avec beaucoup
» de praticiens, que, lorsqu'on voit un
» rémède fatiguer la nature & loin de
» diminuer les simptomes d'une maladie,
» les augmenter au contraire, ou les
» laisser dans le même état, il faut aussi-
» tôt le discontinuer (2). »

Il est tems de mettre fin à mes citations.

---

(1) *Dans ses étrennes salutaires.*

(2) *M. Guindant, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, dans son livre intitulé la Nature opprimée, &c.*

Le dénombrement que je pourrois faire encore de tant d'autres Auteurs modernes, que j'ai omis, & qui fourniroient de nouvelles preuves aux différens faits que j'ai agités sur une phlébotomie qui seroit trop peu mitigée, me paroît ici hors d'œuvre. Il ne faut pas non plus devenir à charge à ses lecteurs. Que la saine théorie & l'expérience confirmée de la plûpart de ceux, dont j'ai réclamé le témoignage, suffisent donc pour mettre devant les yeux les risques qui suivroient de près toute méthode trop sanguinaire, trop peu assortie aux régles de la nature, & à la conservation de l'espèce humaine; & qui, pendant qu'elle régneroit, feroit souffrir à la multiplication des hommes de bien fâcheux échecs. Enfin tout nous annonce la nécessité indispensable de concilier toujours avec les loix invariables de la nature, les loix fondamentales de la médecine. De sorte que pour accomplir les desseins de celle là, il faut employer les instrumens qui sont les plus propres à

l'imiter, & à l'aider dans ſon travail. Mais quels ſont-ils ces inſtrumens, qui doivent venir à ſon ſecours, à l'appui de ſes forces & à ſa défenſe? Il ne faut point les aller abſolument chercher dans la boutique du Coutelier. C'eſt à une bonne pharmacie qu'il appartient de les préparer, ces inſtrumens, dont la nature a beſoin pour ſeconder ſes opérations; ils ne ſont autre choſe que les médicamens ſpécifiques qui ſortent journellement de ſes mains pour l'utilité publique; & qui étant variés ſuivant les différentes indications des maladies, ont la faculté, par la vertu que l'art leur a tranſmiſe, de corriger les humeurs contraires à la ſanté, ou de les chaſſer par les vomiſſemens, ou par les ſelles, les ſueurs, la tranſpiration, en un mot par les émonctoirs que l'habile ouvrière de notre méchanique a ouverts à cette intention.

J'ai dit, il y a un moment, qu'il ne falloit point recourir *abſolument* aux Couteliers, pour trouver les inſtrumens que

la

la nature adopte, parce que, parmi bien des ferremens chirurgicaux, dont on pourroit réformer une partie, il y en a au moins de tout à fait néceſſaires pour les opérations auxquelles la nature eſt, par elle méme, hors d'état de ſuppléer. Les inſtrumens encore dont on ſe ſert pour les diſſections anatomiques, ne ſont pas d'une moindre utilité. Mais j'ai voulu faire entendre que, ſi, dans bien des cas où on les emploie ſur les infirmes, on tournoit, dès le commencement du mal, ſes principales attentions à fortifier le ſang, à prémunir les parties nobles, & à adminiſtrer, en tems & lieu, des purgatifs appropriés, pour détourner les humeurs des endroits affligés, cette ſage précaution affoibliroit bien, à ce que je préſume, le fréquent uſage que l'on a coutume d'en faire.

Quoique je ne puiſſe pas diſconvenir de la néceſſité de pluſieurs inſtrumens de chirurgie, dans bien des occurrences, comme je l'ai avancé tout à l'heure, ſi je

conviendrai cependant, que, proportion gardée, l'humanité, pour ſubvenir à ſes indiſpoſitions corporelles, trouvera toujours plus de reſſources dans les laboratoires de la pharmacie, que ſur les enclumes de la coutellerie. Quels ſervices eſſentiels ne reçoit-on pas effectivement tous les jours des différens remèdes que cet art compoſe? Combien d'hommes, ſur les deux hémiſphères, ſont redevables à ſes travaux de leur rappel à la vie? Quel relief la chimie ne reçoit-elle pas encore de la pharmacie qui la guide & l'éclaire? & quel grand cas ne doit-on pas faire de cette curieuſe pharmacie, puiſqu'elle eſt la ſcrupuleuſe imitatrice de la nature? Ne la ſurpaſſe-t-elle point même, pour ainſi dire, en pluſieurs choſes? Ne vient-elle pas encore à ſon ſecours, quand ſes opérations ſont, ou trop promptes, ou trop retardées? & bien ſouvent ne la voit-on point même achever ce que la nature n'auroit pu amener à ſa fin? Elle étoit trop néceſſaire

au genre humain, pour ne pas ſe ſoutenir comme elle a fait, & ſe perfectionner de plus en plus. C'eſt un arbre vigoureux & vivace, qui jette de jour en jour de profondes racines & pouſſe de nouvelles branches.

M. Macquer s'eſt bien apperçu, avant moi de ſon agrandiſſement, & il l'avoue ſincèrement en ces termes : » la chimie » a fait des progrès rapides. Les arts qui » en dépendent ſe ſont enrichis & per- » fectionnés. Elle a pris une forme nou- » velle. En un mot elle a mérité pour » lors véritablement le nom de ſcience, » ayant ſes principes & ſes régles fondées » ſur de ſolides expériences, & des rai- » ſonnemens conſéquens (1). »

Bien des Auteurs croient que cette ſcience a tiré ſon nom de l'Egypte, qui autrefois étoit appellée, en langue Cophtique, *Chemia* par les Prêtres du pays. Il

(1) *Elémens de chimie théorique, dans la préface.*

eſt du moins certain que c'eſt dans l'Egypte, la mère des ſciences & des arts, que la chimie (1) a pris ſon origine, de même que la médecine ; & que l'une & l'autre ſemblent ſe perdre dans la nuit des tems. Le fameux Mercure de Thèbes, dont on a parlé au commencement de ce chapitre, & que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoiſſances, a donné ſon nom à ce métaliquide, qu'il a eu le ſecret de tirer du cinabre, & qui ſe trouve exactement le même que l'argent vif qui coule dans les mines : objet de tant d'opérations & d'épreuves chimiques, merveille de la nature & de l'art par la différence des couleurs dont il ſe revêt dans ſes précipités, & qui lui ont donné le nom de Prothée. C'eſt ce mercure qui leur a appris à réduire les corps, par la décompoſition, en leur trois principes, le ſel, le ſouphre & l'eſprit, dont le der-

(1) On peut lire, ſur cet article, l'ouvrage d'Olaus Borrichius, où il défend l'ancienneté de la chimie contre Conringius.

nier a retenu le nom même de mercure. Plusieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la chimie à son exemple ; & Théophraste nous avertit que c'est de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel (1) (2).

C'est donc à elle que la Médecine doit principalement avoir recours, pour puiser dans son fertile fonds ces remèdes précieux, modelés sur les loix de la nature, & si artistement imités par cette même chimie, qui met la dernière main à leur vertu & à leur efficacité. Puisque son travail est en conformité avec celui de la nature, avec laquelle elle se met comme de niveau, c'est sûrement une raison de plus pour fixer sur elle ses attentions, & lui donner la préférence sur bien d'autres préparations inférieures, qui, quoique utiles en elles mêmes, ne

(1) *Voyez l'Histoire des monumens de l'ancienne Egypte.*

(2) On peut lire sur cet article l'ouvrage d'Olans Borrichius, où il défend l'ancienneté de la Chimie, contre Conringius.

peuvent jamais parvenir au même dégré de perfection que les siennes. En un mot, c'est par sa médiation, & par la multitude des drogues, dont elle procure la commodité, que le Médecin peut, à son aise, se décider sur le choix particulier qu'il aura à faire sur chacune d'elles, pour en faire une différente, mais juste application aux différens états des malades, qui réclameront son secours; & par une combinaison bien concertée, se prêter aux diverses modifications, que la nature demande de lui, & desquelles elle l'instruira par les siennes propres, quand, après les avoir épiées attentivement; il aura le talent de les saisir à propos. La nature est un guide infaillible, & on ne doit pas s'égarer en la suivant (1).

C'est, j'imagine, en suivant cette marche, que le praticien pourra épargner à l'espèce humaine bien des opérations dé-

(1) Naturam ducem si sequamur nunquam aberrabimus. *Cic. L. de offic.*

ſagréables & douloureuſes. La nature a tant de reſſources ! il ne s'agit que d'en ſçavoir profiter. D'ailleurs comme l'Etre ſouverain, qui en eſt l'adorable auteur, n'a rien fait d'inutile, & que la moindre partie de l'univers entre dans la compoſition du tout, & a ſon uſage & ſes fins, il n'a pas manqué de ſubvenir à tout ce qui pouvoit être néceſſaire aux beſoins de l'homme, à ſa ſanté, & la ſûreté de ſa vie. Mais ce divin conſtructeur, qui veille ſans ceſſe ſur ſes créatures, & dont la ſageſſe éclate dans tous ſes ouvrages, a-t-il fait des ouvertures aux veines des bras, à la ſaphène, à la jugulaire, à la temporale, aux ranules? Non certainement, parce qu'il prévoyoit bien qu'il ne devoit point ſortir par là de ſang ſuperflu, comme il arrive aux femmes dans le tems de leurs menſtreus : auſſi a t-il eu ſoin de pourvoir aux inconvéniens qui pourroient provenir de cette partie-là, en y établiſſant les conduits néceſſaires pour faciliter une auſſi utile évacuation.

N'auroit-il pas placé les mêmes orifices dans tous les endroits qui ſont expoſés à être tous les jours ouverts artificiellement, ſi ç'eût été dans l'ordre de la ſageſſe ? Mais non, il preſſentoit bien de quelle importance étoit notre ſang au maintien de la ſanté & de la vie, pour ne pas le tenir ſoigneuſement renfermé dans ſes canaux.

Ce ſeroit donc, en quelque manière, violer les loix de l'Auteur ſuprême & dégrader ſes perfections, que de vouloir réformer ſes œuvres, en faiſant des ouvertures forcées, & contre nature, dans des lieux, où il ſemble les avoir interdits; & de faire couler, à tant de repriſes une ſubſtance qu'il a jugée être d'un ſi grand prix pour les hommes, qu'il ne lui a accordé aucune iſſue particulière, pour mieux aſſurer en eux ſa préſence & ſa conſervation. Ainſi tout cette appareil de raiſonnemens que pourroient faire quelques praticiens, pour établir la néceſſité des fréquentes ſaignées, ſembleroit

devoir tomber de lui-même aux pieds de la ſaine phiſique médecinale : car c'eſt au principe, comme l'a dit le P. Caſtel, à réformer la pratique, & non à la pratique d'anéantir le principe.

Que l'on n'enviſage pourtant pas trop ſtrictement les aſſertions que je ne viens d'avancer, qu'à la charge de revenir ſur mes pas. Il eſt vrai que ce ſeroit l'intention de la nature que l'on ne fît jamais uſage d'aucuns inſtrumens, pour obvier, ou ſubvenir aux maux qui nous affligent, parce qu'elle ne voudroit point que l'on dérangeât aucune des parties dont eſt conſtruite la merveilleuſe ſtructure de l'édifice de l'humanité ; mais comme l'eſpèce humaine eſt expoſée à mille divers contre-tems, qui changent ce bel ordre établi par ſon ſuprême Auteur, on eſt bien contraint de ſe prêter quelquefois à la varation des circonſtances & de recourir aux inſtrumens, que les découvertes des gens de l'art leur on fait inventer

pour secourir leurs semblables dans leurs pressans besoins.

L'Auteur de la nature n'a point, par exemple, ouvert extérieurement la poitrine pour faire épancher en dehors le pus qui s'y amasse dans la vomique, & dont on la décharge par l'opération de l'empiême.

Il n'a point fait d'issue dans la région ombilicale, pour faire vuider les eaux, qui se rassemblent dans le ventre, à l'occasion de l'ascite; ce qui s'accomplit par l'ouverture que fait le trocard dans la paracenthèse.

Il n'en a point fait au côté de la femme enceinte, pour faciliter la sortie de l'enfant par cet endroit-là, lorsqu'il se trouve des obstacles insurmontables vers l'orifice de la matrice; mais lequel on retire à l'aide de l'opération Césarienne.

Enfin il n'a point non plus fait de trous aux vaisseaux véneux pour faire écouler le sang par les endroits précisément d'où

on le tire par le moyen de la phlébotomie.

Il eſt pourtant eſſentiel, dans des conjonctures urgentes, de les faire, ces ouvertures, pour ſuppléer à l'impuiſſance, où eſt la nature, toute ſeule, de procurer aux malades le ſoulagement qu'ils ne peuvent eſpérer que du ſecours de l'art.

Oui, il y a des cas extraordinaires, auxquels ſi on ne remédioit pas, par l'emploi des inſtrumens chirurgicaux, les ſujets périroient infailiblement avec les remèdes mêmes les plus ſouverains de la pharmacie.

Quoique je n'ignore pas tous les avantages & les grandes reſſources que l'on peut tirer de la nature, je ne ſuis pas enthouſiaſmé de ſes propres forces juſqu'au point de croire, qu'indépendamment des drogues que la thérapeutique peut indiquer, elle n'ait pas encore beſoin, par événement, de l'application manuelle des inſtrumens de l'artiſte; mais

j'ai voulu ſeulement inférer de ce que j'ai déduit, il y a un moment, que ces inſtrumens ſous tant de formes diverſes, & ſur-tout les uſages que l'on en a fait, ſont, à ce que je crois, trop multipliés; & qu'il ſeroit même à deſirer que l'on pût, ſi la choſe étoit poſſible, trouver le ſécret de guérir toutes les maladies, ſans qu'il fût néceſſaire de ſe ſervir d'aucuns de ces ſecoure violens.

Mais ſi la nature a beſoin quelquefois du ſecours de l'art, l'art a encore bien plus beſoin d'elle, qu'elle n'en a de lui, pour concourir au bien général de l'humanité; & ſi, de tems en tems, elle emprunte de l'art ce qui lui eſt néceſſaire, pour fournir aux moyens de vaquer plus librement au cours de ſes opérations, elle ſçait bien le dédommager au centuple, par les ſervices continuels qu'elle lui rend. En effet quels progrès feroit la médecine ſans la médiation de la nature? Sur quel fondement, ſans celle-ci, appuieroit-elle le ſuccès de ſes

guérisons? N'est-elle pas capable, la plûpart du tems, la nature, de les opérer toute seule? & si les malades, dans bien des occasions, n'avoient pas un empressement si outré de vouloir être délivrés sur le champ de leurs maux, & qu'ils eussent en elle plus de confiance qu'ils n'en ont d'ordinaire, que de rémèdes, que de drogues ils s'épargneroient!

Mais aussi, d'un autre côté, à quoi serviroient souvent les loix de la nature, pour subvenir aux besoins de l'humanité, si la médecine ne se chargeoit pas de dévoiler les mistères qu'elles renferment, les interprétations qu'elles souffrent, les combinaisons qui les ont formées; en un mot, les obscurités qu'il y a à démêler en elles, pour faire ensuite, de tous ces éclaircissemens, une application convenable aux diverses circonstances de leur profession?

Cependant, quoi qu'il en soit, la nature a des droits imprescriptibles, qu'elle ne peut pas perdre. C'est à elle, comme

ministre de la Divinité à s'établir sur le tribunal de la médecine, pour y dicter elle-même, sur la base de la certitude, ses leçons, ses dogmes & ses loix; pour y péser, à sa propre balance, la théorie, de même que la pratique de cette science, & par ces marques de supériorté, faire connoître le pouvoir qu'elle a d'y réaliser son empire. Mais elle ne se prévaut point de ses prérogatives. Elle prévient le Médecin, elle va au devant de toutes les ressources qu'il peut attendre d'elle; elle ne cherche même qu'à adoucir, par tous les agrémens dont elle pique sa curiosité, les laborieuses recherches auxquelles son état l'a condamné; & elle sçait bientôt, quand on la consulte de bonne foi, applanir toutes ces difficultés.

Tant que la médecine ne sera guidée que par les principe de la nature, & qu'elle s'accommodera à ses mouvemens, elle ne fera que fructifier, & se rendre, de plus en plus, recommandable. Quelle

ſatisfaction, & quel honneur effectivement n'en revient-il pas à un Médein de voir que la nature, qu'il rend continuellement la ſpectatrice & le juge de ſes travaux, eſt en même tems l'approbatrice de leur régularité, par la conformité qu'ils ont avec ſes loix !

CHAPITRE VIII.

Qui contient le précis des principales connoiſſances qu'il faut acquérir pour l'intelligence de la médecine théorique & pratique, ſuivi de quelques obſervations ſur le vice des humeurs, d'où derivent les maladies les plus ordinaires.

JE pars toujours du même point pour ſuivre méthodiquement les trois principes de la nature que j'ai établis, & qui fixent poſitivement l'eſſence de notre ſang. Après les avoir pris pour régle, je penſe être en droit d'avancer, que ce n'eſt que quand

on a une fois connu la ſource d'où provient la maladie, que l'on peut ſe déterminer ſur le remède propre à ſa guériſon (1), & que ce n'eſt qu'après avoir eu une véritable notion des principes de la nature, & de ceux du ſang, qu'il eſt permis de porter une déciſion ſolide ſur la cauſe des divers dérangemens, auxquels ce fluide eſt journellement expoſé, & qui ſont toujours réverſibles ſur l'économie de notre ſanté. En un mot, il faut qu'un candidat commence de bonne heure à creuſer dans la ſource & les eſſences des choſes, pour établir des loix certaines, & marcher, dans la ſuite, d'un pas aſſuré dans un art auſſi ſcabreux qu'eſt celui de la médecine (2) : car s'il ſe

---

(1) Medicus, ſi ſufficerit ad cognoſcendum, ſufficiet etiam ad ſanandum. *Hippoc. de art. Sanandi. L.* 3.

(2) Tene diſciplinam, ne dimittas eam, cuſtodi illam, quia ipſa eſt vita tua... & univerſæ carni ſanitas. *Proverb. C.* 4. *v.* 10, 11 & 22.

trompoit une fois dans le vrai principe de ſon art, ſa conduite à venir ne ſeroit qu'une longue chaîne d'égaremens.

S'il procédoit donc autrement, il aſſujettiroit ſes malades à bien des riſques; & ſi quelques-uns d'entr'eux guériſſoient entre ſes mains, ce ſeroit ſouvent au ſeul haſard qu'ils en ſeroient redevables, & le hazard va toujours de pair avec le danger.

Je veux bien encore que, dans le cours de ſes études, il ſe rende inſtruit des effets du remède qu'il aura à ordonner, mais cela n'eſt pas encore ſuffiſant. Il ne lui faut pas aſſurément moins d'habileté & de pénétration pour développer les cauſes des maladies, que pour découvrir les vertus, & la juſte application des rémèdes qui doivent les guérir (1); ſans quoi les guériſons qu'il entreprendroit

---

(1) Ejuſdem eſt ſcientiæ morborum cauſas noſſe, & morbas ipſos curare poſſe. *Hippoc. Lib. de arte medend.*

ſeroient toujours en butte aux contre-tems du hazard. Il auroit beau même avoir fait ſes cours de phiſiologie, de pathologie, de ſéméïotique, d'hygeïne, & de thérapeutique, ainſi que ſes cours d'anatomie, de botanique & de pharmacie, en un mot, s'être appliqué à toutes les parties qu'embraſſe la Médecine, s'il ignoroit les principes dont la nature ſe ſert pour exercer ſes mouvemens, & régler ſes opérations (1), tant de peines qu'il auroit priſes pour ſon inſtruction, lui tomberoient en pure perte pour la ſureté de ſes traitemens.

Il a encore bien des meſures à prendre ſur le choix des Auteurs dont il s'agira de faire la lecture. Qu'il ne s'en rap-

(1) Natura ſagaciſſima operatrix per ſuas proprias operationes docet nos... ad quem (finem) pervenire contendimus, & poſteà undè operationes noſtras incipere debemus. *Ludov. Combach, Doct. Medic & principum Haſſiæ Medicus ordinar.*

porte pas toujours à la grande opinion qu'il auroit conçue trop légèrement des ouvrages de quelques-uns d'eux : & qu'il ne se laisse pas attirer par la fumée de l'encens, qu'on pourroit leur avoir prodigué d'avance. Il est prudent de commencer par se méfier de l'illusion, & de bien prendre garde que ceux que l'on adopte, ne soient plus propres à le fourvoyer qu'à lui servir de guides fidelles. » Un livre (de médecine) doit » être lu avec l'esprit d'un Médecin phi- » sicien. La nature.... est son juge. C'est » elle qui doit l'absoudre ou le con- » damner (1).

Faisons paroître ici sur les rangs M. de Buffon ; son érudition, aussi profonde que vaste, éternisera, chez les curieux, son mérite & sa gloire. Il nous fait remarquer que » comme il arrive ordinai- » rement qu'on se prend d'affection &

(1) *Eloge de M. de la Mettrie Docteur en Médecine, par le Roi de Prusse.*

» de goût pour certains Auteurs, pour
» certaine méthode, & que ſouvent ſans
» un examen aſſez mur, on ſe livre à
» un ſyſtême quelquefois mal fondé....
» l'inconvénient eſt de vouloir trop allon-
» ger, ou reſſerrer la chaîne, de vou-
» loir ſoumettre à des loix arbitraires
» les loix de la nature, de vouloir la
» diviſer dans des points où elle eſt in-
» diviſible, & de vouloir meſurer ſes
» forces par notre foible imagination (1).

Un de ſes prédéceſſeurs de l'autre ſiécle, ayant, dès-lors, prévu cet inconvénient, s'en plaint en ces termes: » le
» malheur de notre ſiécle eſt tel, qu'étant
» préoccupés des erreurs que nous avons
» ſucées.... nous ne pouvons lire aucun
» Auteur qui ſoit d'une opinion con-
» traire, & nous blamons ceux.... qu'à
» peine nous avons conſidéré (2). »

---

(1) *De la manière d'étudier & de traiter l'Hiſtoire Naturelle, vol. Ier. c. Ier.*

(2) Daviſſonne, Médecin du Roi, Inten-

Mais quittons cette digreſſion qui pourroit inſenſiblement devenir trop longue, pour venir retrouver notre ſujet, où il s'agiſſoit de garantir les malades des riſques du hazard, & qu'il falloit ſe mettre à portée d'acquérir une ſcience ſûre & non vacillante, quand on vouloit ſe charger du pénible fardeau des maladies.

Cette ſcience, à mon avis, conſiſte en trois principaux chefs.

1°. Dans la phiſique naturelle & raiſonnée, qui nous apprend que tout ce qui frappe la vue & les autres ſens eſt corps (1); que tout ce qui eſt matière eſt corps, & que tout ce qui eſt matière dans les trois

---

dant au jardin Royal des plantes de Paris, dans ſes Elemens de philoſophie.

(1) Tangere enim & tangi, niſi corpus, nulla poteſt res. *Lucret.*

» Le ſeul corps peut toucher & ne touche » qu'un corps. „ *Traduction en vers Français de M. le Préſident Hainaut.*

régnes ainſi que dans les élémens, & dans tout ce qui tombe comme matière ſous la juriſdiction, l'entendement, eſt composé de diverſes ſubſtances, dont chacune doit avoir ſon uſage particulier. Et en rapportant cette phiſique à notre individu, elle nous fait connoître qu'il eſt conſtruit de parties ſolides & liquides, c'eſt-à-dire, d'os, de muſcles, de nerfs, d'artères, de veines de ſang & autres humeurs contenues dans les différens couloirs, diſtribués parmi toutes les parties conſtituantes de l'animal.

2°. Dans les expériences que l'on fait d'après les connoiſſances dont cette phiſique nous a éclairés, & qui nous conduiſent à faire, ſelon les régles de l'art, la ſéparation de ces mêmes ſubſtances, à les décompoſer, à les analiſer, & en extraire les principes, pour en découvrir les qualités eſſentielles. Elle porte encore nos idées juſqu'à approfondir non-ſeulement ce que c'eſt que l'intérieur de l'homme, & quelles ſont les parties qui

le compoſent, mais encore la nature de ces parties, leur méchaniſme, leurs rapports, leurs mouvemens, les mobiles de ces mouvemens, les dérangemens qu'elles peuvent ſubir, la cauſe de ces dérangemens, & les ſimptômes qui les précèdent ou les ſuivent.

3°. Dans une étude réfléchie du légitime uſage qu'il faut faire de ces ſubſtances ainſi analiſées, & attentivement examinées, reſpectivement aux parties dont le corps humain eſt fabriqué, au caractère des humeurs dont chacune de ſes parties eſt abreuvé, & au déſordre qui peut journellement leur ſurvenir. Ce ſont ces découvertes dont on ne peut ſe diſpenſer de s'orner l'eſprit, pour être initié dans la meilleure méthode curative, appropriée à toutes nos difſférentes incommodités ; mais qui doit toujours s'aſſortir aux ſages loix que le ſouverain Auteur a établies dans la ſublime architecture du monde, & particulièrement à celles qui tendent à main-

tenir le bon ordre dans la conſtitution du régne animal. Et pour parler plus en raccourci, trois points, ſont le fondement de la médecine : l'intelligence que Dieu nous donne, la connoiſſance de la nature, & l'art que l'on rend conforme aux loix de la nature (1). Ce qui ſe rapporte à l'opinion du docteur Guy Patin, lorſqu'il avance que » la nature » ſeule, la connoiſſance des maladies & » l'applications des bons remèdes, vont » bien loin (2). »

Ces réflexions nous conduiſent à nous rappeller que l'analiſe de tous les mixtes nous fait d'écouvrir en eux trois principes; que ces principes ſont le ſouphre, le mercure & le ſel, accompagnés d'air, d'eau & de terre; & qu'il eſt démontré que ces trois principes y ſont exiſtans, puiſqu'on les en tire par les opérations

(1) Deus, Natura, Ars. *Joan. Heric. Alſtedius, Profeſſor Francofurti ad mænum.*

(2) *Lettre* 130.

chimiques.

chimiques. C'eſt pourquoi, comme nos alimens les contiennent également tous les trois, qu'ils ſont encore dans la ſubſtance ſéminale, qui a développé le germe de notre formation, & qu'ils ſe trouvent en outre dans l'air que nous reſpirons, il s'enſuit que toutes les parties de notre corps en ſont impreignées, & que c'eſt leur réunion avec les parties élémentaires, qui eſt la conſervatrice de notre exiſtence, lorſque par leur exacte proportion, & leur conſtante harmonie, la chaleur qui en réſulte, eſt douce & tempérée; mais auſſi, lorſqu'il ſe rencontre parmi eux des matières excrémenteuſes, qui portent dans les humeurs quelque acrimonie, ou quelque cauſticité, ou y engendrent une trop grande abondance de phlegmes, il en arrive un mouvement déréglé, ou, comme quelques anciens l'ont avancé, *une chaleur contre nature*, ou un trop grand froid, qui amortit la chaleur naturelle.

Voilà la ſource de quantité de maladies,

qui se diversifient sous une infinité de formes, suivant les différentes impressions que font ces humeurs dépravées, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'activité, & selon les endroits qu'elles affectent. Mais quelques nombreuses quelles soient ces maladies, elles peuvent néanmoins être réduites à sept principales, sçavoir, la crudité, l'engorgement, ou le gonflement d'estomac, la fluxion, ou le flux de quelque humeur contraire sur quelque partie du corps, l'obstruction, la putréfaction, l'inflammation & la fiévre.

Dans la classe de ces sept indispositions, on peut comptendre toutes les autres, comme dans les sept couleurs radicales (1)

---

(1) Quoique, à le bien prendre, il n'y ait que trois couleurs en principe, qui sont le rouge, le jaune & le bleu. Le noir, à proprement parler, n'est point une couleur, mais plutôt une privation de toutes couleurs; & le blanc en est l'assemblage, comme il est démontré par le verre lentitulaire dans les expé-

eſt renfermée la grande multitude de nuances que nous y obſervons, & qui dépendent de l'aſſortiment & des diverſes proportions, que l'on ſçait ménager dans le mélange que l'on en fait.

1°. On entend par crudité un chile, un ſuc nourricier, qui n'a point atteint à ſa coction naturelle; & qui, par conſéquent, nuit à la parfaite élaboration du ſang, & en enveloppe les eſprits. Ce qui peut provenir 1°. de la qualité des alimens, tant ſolides, que liquides; leſquels étant par eux-mêmes, ou trop froids, ou d'une mauvaiſe nature, ne peuvent être ſoumis à une bonne digeſtion; 2°. de la quantité de ces même alimens, parce que, s'ils ſont pris avec excès, l'eſtomac

---

riences du priſme. Pour la même raiſon, on pourroit fixer les cauſes de ces ſept maladies ci-deſſus, au nombre de trois ſeulement, qui ſeroient alors la crudité, l'acide & l'acrimonie, parce que les quatre autres émanent néceſſairement de ces trois-ci.

ne peut pas ſuffire à les préparer, comme il faut, pour les aſſimiler à la nature de notre compoſé; d'où il ſuit que les humeurs qui en ſont produites, lui étant comme étrangères, elles ne peuvent que lui devenir fatiguantes; 3°. de la foibleſſe de l'eſtomac, ainſi que de la diſette, ou du vice des fermens digeſtifs. Toutes ces crudités, étant ainſi accumulées, il doit immanquablement en provenir une peuplade d'incommodités de différent genre. Si ces matières, par exemple, ſéjournent trop long-tems dans l'eſtomac, elles doivent occaſionner le dégoût, vu que le premier aliment n'étant pas encore digéré, l'appetit ſe perd pour un nouveau. Elles peuvent encore donner lieu à des rapports nidoreux, à des nauſées, à des appetits dépravés, comme de manger de la cendre, de la craie, du charbon; ce qui arrive le plus ordinaïrement aux filles qui ont les pâles couleurs. Si, par ſurcroit, elles ſont viſqueuſes, juſqu'au point de s'attacher &

de ſe coler au ventricule & aux inteſtins, elles engendrent des vers, qui piquant les fibres de leurs parois extérieurs, ſuſcitent, ſur-tout aux enfans, des convulſions, qui ſouvent font craindre pour leur vie.

2°. Le gonflement d'eſtomac vient d'une eſpèce de vapeur craſſe & gluante, qui, s'élevant de l'amas de toutes ces crudités, cauſe des inquiétudes, des tiraillemens de nerfs, des allongemens de membres, le hoquet, des rôts, des vapeurs & même le vertige, parce que les parties dont elle eſt formée, ne pouvant pas pénétrer librement dans les vaiſſeaux du cerveau, elles ſont obligées de pirouetter ſur elles mêmes, & de ſemer le trouble dans ce viſcère.

3°. La fluxion, ou l'écoulement d'humeurs ſur quelque partie du corps, ſurvient, lorſqu'une limphe trop peu dépurée, ſe porte à la tête, ſur-tout aux ſinus du cerveau, d'où ne pouvant pas, par rapport à ſa trop grande abondance,

ou ſa condenſation, être ſuffiſamment évacuée par les couloirs qui lui ſont propres, elle engendre une ſéroſité, un phlegme, une pituite qui ſe jettant ſur différens endroits, devient la ſource de diverſes incommodités. Si cette ſéroſité coule enſuite trop copieuſement du côté des narines, elle produit la péſanteur de tête, la fluxion, le rhume du cerveau, & l'enchifrénement. Si elle tombe dans la gorge, il en arrive le catharre; ſi elle deſcend ſur les poûmons, il en provient la difficulté de reſpirer, l'aſthme, l'orthopnée; ſi cette diſtillation eſt d'une qualité ſalée, & cauſtique juſqu'à un certain dégré, elle excite la toux, & peut à la longue ulcérer les poumons, les remplir de pus, & jetter le malade dans la phtiſie : car alors les poumons ſe trouvant endommagés de la ſorte, ils tranſmettent dans le ſang, par la voie de la circulation, leur matière purulente, qui venant à infecter toute la maſſe, & même à attaquer les ſolides, fait tomber

toutes les parties de l'individu dans le marasme, ou la consomption. Que si le cours de cette substance est retenu dans le cerveau, il en procède des maladies d'une autre espèce : par exemple, lorsqu'elle est subtile & déliée, cependant mêlée de quelque peu d'acrimonie, elle donne simplement lieu à la migraine, ou à quelques maux de tête; quand elle est d'un caractère plus crud, & plus pituiteux, elle fait tomber le malade dans la léthargie ; si elle est d'un genre trop âcre, trop salin ou bilieux, elle cause le transport ou la phrénésie; mais si enfin ayant acquis un certain dégré de grossièreté, elle vient occuper, & embarasser tous les conduits du cerveau, l'apoplexie la suit de bien près.

4o. L'obstruction est formée par un embarras, ou engorgement des viscères, causé par des matières épaisses & visqueuses, dont les parties s'unissant & se mariant ensemble, elles grossissent de plus en plus leur volume, & empêchent

par-là que les autres humeurs, qui se portent dans ces endroits, ne puissent se dégorger librement. Si, par exemple, les intestins sont engorgés, au point qu'ils ne puissent plus se délivrer des excrémens qui y sont détenus, il en résulte des coliques, sur-tout celle de *miserere*. Si l'obstruction réside, ou dans le foie, ou dans la vésicule du fiel, il en provient tantôt l'hydropisie, & tantôt la jaunisse. Si l'engorgement se trouve dans la ratte, il est la cause prochaine des maladies qui accompagnent d'ordinaire le vice qui est dans cette partie. S'il se forme dans les glandes du mésentère, on ne doit pas trouver étrange qu'il en survienne des duretés, des tumeurs, des skirres, des maladies de longue durée, & même des convulsions; car il est peu de médecins, qui ne sçachent, (comme s'en est expliqué un professeur en médecine) (1),

(1) *Chastelain, Conseiller du Roi, & professeur Royal en médecine de la faculté de Montpellier, dans son Traité des convulsions.*

» que les viſcères glanduleux ſont les
» parties les plus propres à ſervir de mi-
» nière aux mouvemens convulſifs (&
» aux maladies chroniques) à cauſe de
» leur uſage & de leur tiſſure.... ; & com-
» me les glandes du méſentère reçoivent
» le chile encore plein d'impuretés groſ-
» ſières, elles ſont plus ſujettes à s'em-
» barraſſer que les autres glandes. » Que
ſi enfin cet embarras ſe fait dans les reins
ou dans les uretères, ou dans la veſſie,
l'humeur qui l'a produit, ſe trouvant
farcie de ſels tartareux, qui s'aglutinent
enſemble, elle y engendre la gravelle, la
pierre, ou le calcul.

5°. La putréfaction eſt une altération,
ou même, ſi l'on veut, une corruption
qui attaque les fluides deſtinés à ſe mêler
avec le ſang. On ne doit chercher le type
de cette altération que dans des levains
impurs, qui portent principalement leurs
coups ſur les eſprits du ſang, interrom-
pent leur mouvement ordinaire, & jet-
tent la confuſion parmi ; ceux qui ne peut

ſe paſſer de la ſorte qu'au déſavantage de la chaleur naturelle, dont ces eſprits ſont le ſoutien. Ces levains devenus une fois ſupérieurs en force, ils affoibliſſent l'action des fibres motrices ; le cœur accablé, & comme enchaîné par leur préſence, n'a plus la même faculté de régir, & d'étendre ſes oſcilations. Toutes les fonctions des viſcères, ſur-tout celles du cœur, ſe détruiſent, en bonne partie, & les liqueurs croupiſſant dans les diametres des vaiſſeaux, faute d'aſſez d'eſprits pour les mouvoir, les ranimer, les corriger, & les murir, elles tombent dans cet état de corruption, qui fait le ſujet de cet article ; & qui eſt le principal agent des fiévres putrides, pétéchiales, malignes & peſtilentielles, ainſi que de la gangrène, du ſphacelle, & de toutes ces plaies ſordides & ſanieuſes, qui font leur ravage ſur les chairs (1). Mais on

---

(1) *Voyez* l'eſſai ſur la putréfaction des humeurs, qu'a mis au jour un Médecin très-

ſuppoſe toujours, que, malgré les outrages que le corps humain peut recevoir de cette putréfaction, les vrais principes du ſang ſont en eux-mêmes à l'abri de toute corruptibilité.

6°. L'inflammation eſt cauſée par l'agitation, ou la pétulence du ſang & des eſprits, dont le cours a été en partie intercepté par quelque humeur particulière. Le ſang & les eſprits, ainſi retenus dans leur marche, excitent un mouvement déſordonné dans les endroits, qui ſe trouvent comme leur champ de bataille; & ne rendent ſouvent les armes qu'après avoir allumé une effervefcence,

---

intelligent (*M. Gardane, Docteur Régent de la faculté de Paris, & cenſeur Royal*) qui, quoiqu'il ait à peine atteint à la moitié des années qui compoſent le cours de la vie commune, s'eſt néanmoins déja ouvert une carrière où il étendra de plus en plus la renommée, qu'il s'eſt acquiſe, ſur-tout de la part des praticiens, vrais appréciateurs des talens de leurs confrères.

une fermentation extraordinaire. C'eſt comme une eſpèce d'embraſement, qui donne occaſion tantôt à des fiévres inflammatoires, comme dans l'eſquinancie, la pleuréſie, la péripneumonie, &c. & tantôt à des éréſipèles, à des fièvres écarlates, milliaires, & autres diverſes maladies de la peau ; mais ce combat annonce toujours le vigoureux effort que la nature fait pour chaſſer l'humeur morbifique du centre à la circonférence. On peut voir un exemple de cet embraſement dans du foin que l'on amoncelle, étant encore mouillé. Les eſprits ignés qui y ſont trop comprimés, n'ayant pas aſſez de liberté pour ſe faire jour, font de violens efforts pour ſe dégager de leur priſon ; & c'eſt par l'activité de leur mouvement, & par l'exaltation des parties ſulphureuſes, qu'ils excitent une flamme, qui incendie quelquefois cette maſſe ainſi entaſſée.

Je ne ferai point une deſcription plus étenduë des ſix principales indiſpoſitions

ci-dessus. On peut les voir plus au long, & mieux raisonnées, dans les livres, que de très doctes Auteurs ont écrits sur cette matière.

7°. Quant au 7e. article, où il est mention des fiévres qui sont à la suite des six autres maladies, dont j'ai fait l'énumération, il devroit avoir sa place ici; mais comme ces dernières sont les plus remarquables de toutes les autres, qu'elles sont les plus fréquentes, & que (comme l'a fort bien remarqué Sydenham) elles » remplissent avec leurs dépendan- » ces les deux tiers de toutes les mala- » dies connues; & que d'ailleurs elles » sont les plus à craindre dans l'ordre de » l'humanité », elles exigent un certain détail, que j'ai cru devoir réserver pour le commencement du second volume de ce livre.

Cependant, avant de finir ce chapitre, j'ajouterai cette conclusion aux différens sujets sur lesquels j'ai déja disserté, que, s'il est nécessaire (comme on n'en peut

point douter) qu'un Médecin connoiſſe les principes de la nature, les principes du ſang & les qualités de toutes les liqueurs qui font corps avec lui; qu'il étudie leur altération, & le déſordre qui dérange, & trouble leur cours naturel; qu'il épie la variété de leurs ſcènes, & le róle qu'elles y jouent, & qu'il en pénètre & prévoie le dénouement ; il eſt ſur-tout de la dernière conſéquence pour lui qu'il aille encore plus loin, & qu'il arrive enfin à la principale ſource, d'où découle le plus grand nombre des maladies, afin que rapportant ſa méthode curative au véritable principe qu'elle doit avoir pour but, & que s'étant rendu expert dans le choix des remèdes propres à les extirper, il ſe mette à même de s'aſſurer des bons effets qu'ils doivent produire ; & qu'enfin ſe tenant ferme ſur un point d'appui auſſi ſolide, il ne ſoit point expoſé à craindre, ni à chanceller dans ſa pratique.

Que ſi une fois un candidat eſt par-

venu au terme que la nature lui a marqué, qu'il ait toujours marché dans le droit ſentier de la meilleure médecine, & que le préjugé n'ait point d'empire ſur lui, il ſe convaincra aiſément, que les cauſes des maladies internes, & ſouvent des externes, proviennent des premières voies, où ſont renfermés des levains ſoit cruds ou indigeſtes, ſoit acides ou aigres, ſoit âcres, ſalés ou corroſifs, dont les uns épaiſſiſſent les liqueurs qui paſſent dans le ſang, les rendent glaireuſes, colantes, viſqueuſes, coagulantes & conſéquemment propres à former des embarras, des engorgemens, des obſtructions, & que les autres y allument une fermentation violente, qui occaſionne quelquefois la fonte & la diſſolution de ces mêmes humeurs, qui, quoiqu'elles ne doivent pas être trop épaiſſes, ni trop groſſières, ont néanmoins beſoin, pour être dans la régle de la nature, d'avoir une certaine conſiſtance, afin d'entretenir le jeu de tous les reſſorts, & per-

pétuer la juſte ſymettrie de toutes les piéces, qui compoſent & font mouvoir l'admirable méchanique de l'homme.

Il faut donc inférer de là que les maladies que je viens, tout à l'heure, de parcourir légèrement, & entr'autres les fiévres dont je traiterai plus loin, ont leur foyer dans l'eſtomac & les inteſtins; que ſans aller trop multiplier leurs cauſes & les appliquer à différentes parties de l'individu, on doit ſe retrancher dans les premières voies pour les y reconnoître, & obſerver de plus près la nature, la diſpoſition, & la détermination des divers levains, qui produiſent telle ou telle indiſpoſition, tant par le long ſéjour qu'ils y font, que par leur introduction dans le flux circulaire; & que, dans ces circonſtances, l'indication curative demande que l'on commence à donner la chaſſe à ces levains, à ces matières nuiſibles, qui font tout le déſordre, par l'uſage des vomitifs principalement, enſuite des purgatifs convenables; enfin, ſuivant que le cas

le requiert, tenter la ſortie de ceux qui reſtent encore, par la voie des ſueurs, par la tranſpiration, par les urines, &c. (comme on le verra plus au long dans la ſuite). C'eſt là, ſans contredit, l'expédient le plus ſûr, pour détruire le principe des maladies internes, parce que, quand l'eſtomac eſt bien débaraſſé, les inteſtins bien purgés, & les vaiſſeaux bien délivrés de tous les corps étrangers qui les moleſtoient, les bons levains ſe réintègrent, les fiévres & les autres maladies ſont obligées de céder, tous leurs accidens ceſſent, les humeurs ont un cours libre; elles ſe rangent chacune dans leur ordre, le ſang reprend ſa fluidité ordinaire, un juſte équilibre régne entre les fluides & les ſolides, & l'économie animale recouvre alors ſon état naturel, qui lui ramène le rétabliſſement, ſuivi de tous les charmes de la ſanté.

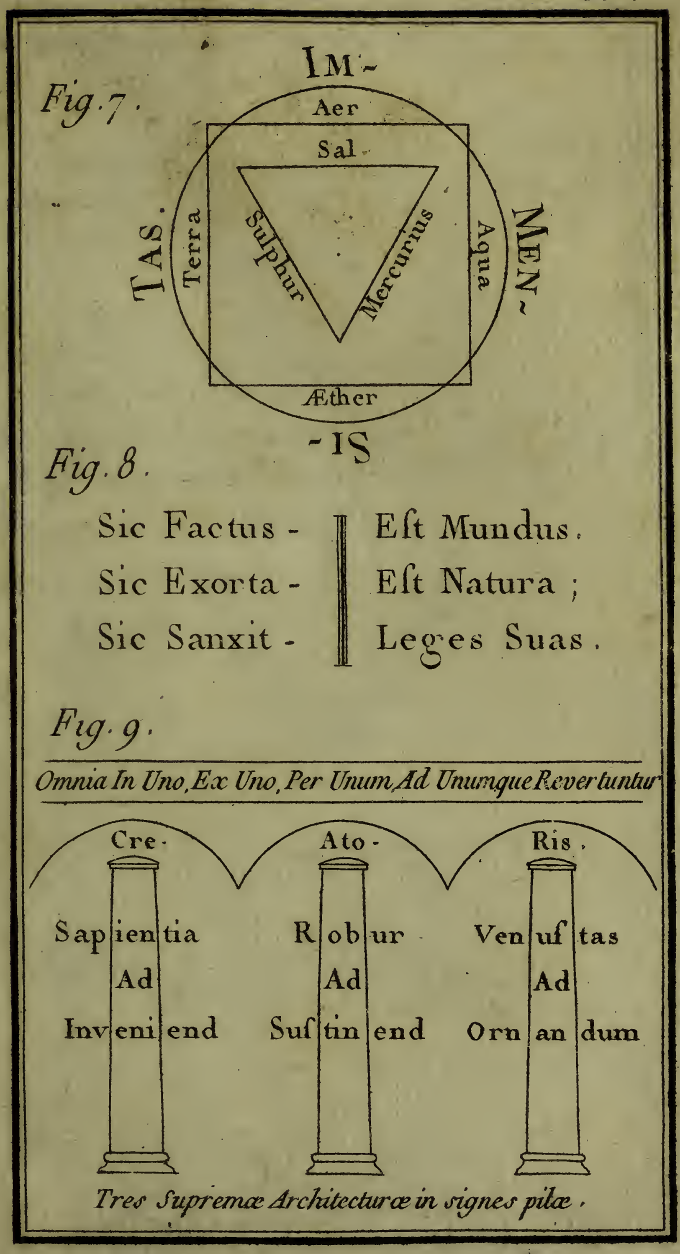
Fin du premier Volume.

TABLE

Des matières contenues dans ce premier volume.

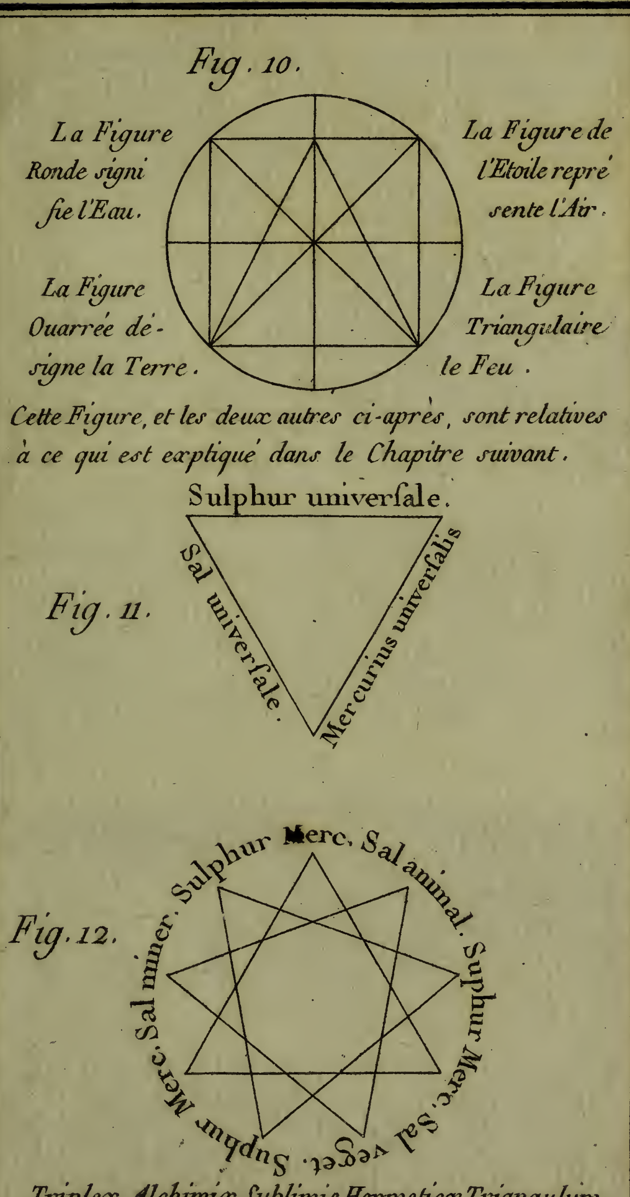






Tres Supremæ Architecturæ in signes pilæ.




Fig. 10.
La Figure Ronde signi fie l'Eau.
La Figure de l'Etoile repré sente l'Air.
La Figure Quarrée dé-signe la Terre.
La Figure Triangulaire le Feu.
Cette Figure, et les deux autres ci-après, sont relatives à ce qui est expliqué dans le Chapitre suivant.
Sulphur universale.
Sal universale.
Mercurius universalis
Fig. 11.
Fig. 12.
Merc. Sal animal. Sulphur Merc. Sal veget. Sulphur Merc. Sal miner. Sulphur
Triplex Alchimiæ Sublimis Hermeticæ Triangulum.

